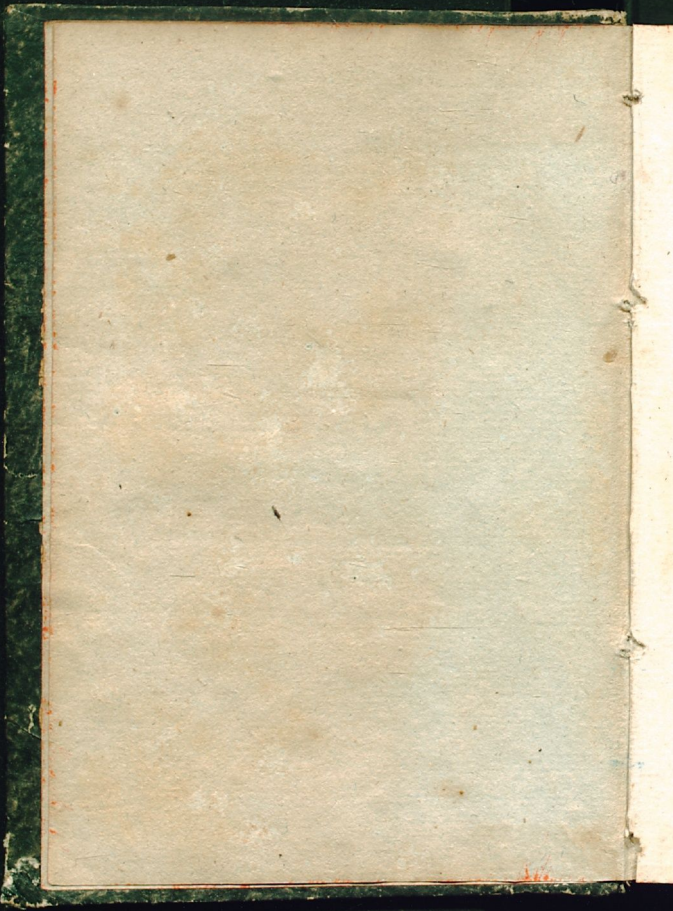


Fa. 35. 3.





COLLECTION PORTATIVE

D E V O Y A G E S

traduits de différentes langues orientales et européennes,

ORNÉE DE GRAVURES.

TOME TROISIÈME.



Se vend à PARIS,

Chez {
POUGENS, Libraire, rue Saint-Thomas-du-Louvre, n^o. 246 ;
MOLINI, Libraire, rue Mignon ;
FUCHS, Libraire, hôtel de Cluny, rue des Mathurins ;
DESENNE, Libraire, Palais Egalité ;
L'Auteur, rue Neuve-des-Petits-Champs, n^o. 11 :

Et à LEIPZIG,

Chez WOLF et Compagnie.

Nota. Je n'admettrai dans cette COLLECTION que des *Voyages* qui n'auront jamais été traduits en français, et qui me paroîtront mériter cet honneur.

On pourra acquérir chaque ouvrage séparément, et l'isoler de la COLLECTION en supprimant ce feuillet.

Le premier volume renferme le *Voyage de l'Inde à la Mekke*, par A'bdou'l-Kérym, favori de Tahmâs-Qouly-Khân.

Sous presse.

Voyage dans l'Inde, en 1780 — 83, par Hodges, trad. de l'anglais sur la 2^e édition.
Prix de chaque volume, 3 francs.



int-
;
n;
ny,

lité;
its-

LEC-
nais
roî-

épa-
sup-

age
ym,

par
ion.





Persan fumant le narguil.

VOYAGES
DE
LA PERSE DANS L'INDE,
ET
DU BENGAL EN PERSE,

Le premier traduit du persan, le second
de l'anglais ;

Avec une Notice sur les Révolutions de la Perse, un
MÉMOIRE historique sur Persépolis, et des notes ;

PAR L. LANGLÈS,

*Membre de l'Institut. nat. de France, Conservateur
des Mss. or. de la Bib. nat. Professeur de persan
à l'Ecole spéciale des langues orient. vivantes.*

TOME SECOND.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

AN VI.

KRIEGER
UNIVERS.
ZVHALLE



VOYAGE
DU
BENGAL A CHYRAZ.

CHAPITRE X.

Prix du sang. — Police de Chyrâz. — Administration de la justice. — Du *qâdhy* et du *cheykh âl-islâm*.

LES Persans sont inexorables sur le prix du sang, que nous pourrions nommer la *loi du talion*. Elle est formellement établie par le qorân, qui en fait même un commandement positif. On nomme ce prix *deyout*. Celui qui commet un meurtre à

Chyrâz est obligé de payer aux parens du mort, soit en argent, soit en marchandises, la valeur de huit cents piastres; mais si ceux-ci refusent la somme et persistent à poursuivre le meurtrier, ce qui est absolument à leur choix, il faut le leur livrer pour qu'ils le mettent à mort. S'il vient à s'échapper, les deux familles sont dans une continuelle discorde jusqu'à ce qu'on leur ait payé la somme énoncée ci-dessus, ou qu'ils aient trouvé le coupable. Cette rencontre ne se fait pas ordinairement sans effusion de sang. Il y a cependant une autre manière de traiter bien plus pacifique, et dont j'ai été moi-même témoin. Les parens du meurtrier donnent une de ses filles ou de ses nièces au fils du

mort, comme prix du sang. Alors les deux familles ennemies n'en font plus qu'une, et la réconciliation est parfaite.

La police de Chyrâz et celle de toute la Perse, est très-bien ordonnée. Nous avons déjà observé que l'on fermoit les portes des villes au coucher du soleil. Pendant la nuit, personne ne peut entrer ni sortir; car on porte les clefs chez le *hhâ-kem*, ou gouverneur: elles y restent jusqu'au matin. Pendant la nuit, on bat trois *thibleh* ou tambours, à trois fois différentes; d'abord à huit heures, ensuite à neuf, et enfin à dix et demie passées. Après le troisième coup de tambour, toute personne trouvée dans la rue par le *dârou-ghah* ou lieutenant de police, ou par quelques-uns de ses gens, est aussi-

tôt arrêtée , conduite en prison , et le lendemain matin on la traduit devant le hhâkem ; et quand elle ne peut donner de bons renseignemens sur sa conduite , elle reçoit une bastonnade sur la plante des pieds , ou paie une amende.

Le *qâdhy* juge les affaires civiles , et le *cheykh-âl-selâm* (1) , ou chef de la religion , les affaires ecclésiastiques : il décide particulièrement du divorce. La charge de ce dernier ressemble à celle du *mufty* , en Tur-

(1) Je crois qu'il y a une faute typographique dans le texte anglais : il faut lire *cheykh-âl-islâm* , chef de l'islamisme. C'est le titre d'une des premières dignités du clergé musulman. *Cheykh-âl-selâm* signifieroit le chef du salut. Ce n'est pas un titre , ni même une expression usitée. (L-s.)

kie. La justice se rend en Perse d'une manière très-prompte et très-simple ; on exécute toujours la sentence sur-le-champ. On coupe ordinairement aux voleurs le nez et les oreilles ; mais les voleurs de grand chemin ont le ventre fendu , et sont ainsi exposés à des gibets dans les places de la ville les plus fréquentées : jusqu'à ce qu'ils expirent au milieu des plus cruels tourmens. Cette effroyable punition a cependant le but très-utile de rendre les vols extrêmement rares en Perse. Les supplices y sont si cruels et si variés , que l'on frémiroit à la seule description. En voyant ces malheureux torturés de tant de manières , nous bénissons le ciel qui nous a fait naître dans le sein de la li-

berté, où les propriétés sont sacrées ,
 et où la justice marche toujours ac-
 compagnée de la clémence.

C H A P I T R E X I.

Jeûne du ramazân. — *A'yd qorbân*, ou
 fête des Sacrifices. — *A'yd kâdir*.

LES Persans observent , comme
 tous les autres Musulmans , un
 jeûne rigoureux pendant le mois
 de ramazân, le neuvième de l'année
 mahométane. Environ une heure
 avant le jour , ils font un repas ,
 nommé *sehhereh* ; et depuis ce mo-
 ment jusqu'au coucher du soleil , ils
 s'abstiennent de boire et de manger.

Ce jeûne exige une attention si scrupuleuse, qu'on le regarderoit comme rompa, si l'on respiroit un peu de fumée de tabac, ou si l'on approchoit une goutte d'eau de ses lèvres. Depuis le coucher du soleil jusqu'au lendemain matin, il est permis de prendre de la nourriture. Quand le mois de ramazân tombe au milieu de l'été, ce qui arrive quelquefois (l'année mahométane étant lunaire), ce jeûne est horriblement rude, pour ceux sur-tout que leurs occupations obligent à marcher pendant le jour. Il l'est encore davantage pendant les deux nuits que les Persans doivent passer en prières. L'une de ces nuits est celle du 21 de ramazân, que les naturels nomment le *jour du meurtre*, en mémoire d'Aly, qui

mourut dans la même nuit, trois jours après avoir été blessé par un assassin.

L'autre est celle du 23 du même mois, où le qorân fut apporté du ciel par l'ange Gabriel, qui le remit entre les mains de Mohhammed. C'est pourquoi cette nuit est nommée *lëilët-ël-qadr*, la nuit de la puissance, ou plutôt du destin.

Les Turks et les autres Sunnytes se gardent bien d'observer la première de ces nuits, et remettent la seconde au 27. Mais les Persans les passent entièrement en prières; en outre, les dévots consacrent une partie des jours de ce mois à lire quelques passages du qorân. Les femmes qui se trouvent dans un état particulier à leur sexe, les vieillards, les malades et les enfans

au-dessous de quatorze ans , en sont exempts. Da reste , pour tous les autres Musulmans , c'est un point de discipline indispensable pour le salut. Cependant les voyageurs qui se trouvent en route pendant ce mois , peuvent aussi se dispenser du jeûne , pour le moment , et le remettre à un autre temps ; mais , de retour chez eux , ils ne doivent pas manquer d'acquitter cette dette envers la religion. Mais les Persans prétendent que le jeûne d'un seul jour , dans le mois de ramazân , est plus agréable à Dieu que ceux de tout le reste de l'année. Ils le nomment par excellence *âl-moubârik* (le sacré ou le béni) , et ne doutent pas que tous les Musulmans qui meurent pendant ce mois , n'entrent directement en paradis ; car ,

d'après les ordres de Dieu même, les portes du ciel sont alors ouvertes. Les dévots commencent à jeûner sept ou huit jours avant le premier de ramazân, et continuent la même abstinence pendant les premiers jours du mois suivant.

L'*A'y'd* de ramazân, ou le premier de chawâl, ne s'observe pas en Perse comme en Turquie, et ne demande pas de solennité particulière.

Le 23 septembre 1786 répondoit au 10 de zoûl-hhadjah 1201 de l'ère musulmane, et fut célébré dans toute la Perse, comme une fête solennelle : à Chyrâz particulièrement, on fit de magnifiques réjouissances. C'est l'*A'y'd qorbân*, ou fête du sacrifice, instituée en mémoire d'Abraham, qui voulut immoler son

fils, par obéissance envers le Seigneur : ils mettent sur la scène leur Ismaël, au lieu de l'Isaac des Juifs. Rien ne me paroît plus naturel que de chercher à relever la gloire de son fondateur, aux dépens de qui il appartient. Quelques jours avant le qorbân, chaque famille a soin d'acheter un mouton gras, qu'elle destine pour le sacrifice, nommé *kousfend qorbân* ; c'est-à-dire, le mouton du sacrifice. On a grand soin de ce mouton, qui doit n'avoir ni tache ni défaut, afin de mieux représenter la pureté corporelle et spirituelle d'Ismaël. Le jour du qorbân, ils chargent la victime de rubans, de perles et d'une foule d'autres ornemens. Ils lui frottent le front, les pieds et différentes parties du corps avec de l'hhinné. Les

voisins se rendent des visites réciproques et se souhaitent mutuellement une bonne fête, en disant : *A'yd chumá moubárik báched* (que votre fête soit heureuse). Après avoir tué la victime, ils en envoient des morceaux en présent à leurs amis et aux pauvres ; quelques-uns n'en gardent pas même pour eux. La religion fait un devoir à chaque Musulman de donner une portion de sa victime aux pauvres, qui, par ce moyen, font un bon repas.

Les personnes d'un rang supérieur pratiquent les cérémonies suivantes. Le khân ou, en son absence, le beglerbeg se rend en procession au lieu du sacrifice, qui est ordinairement situé hors de la ville, et qui se nomme *qorbán gáh* (lieu du sacrifice). On amène un superbe cha-

meau choisi pour cette fête , orné avec la plus grande recherche ; on le regarde comme sacré. En arrivant , le khân commence par lui plonger sa lance dans la poitrine , ensuite tous les assistans ont la permission de fondre sur la victime , qui est bientôt découpée en mille pièces. Heureux celui qui peut en attraper une ! C'est le gage le plus certain de son bonheur. La procession rentre dans la ville ; on dresse devant le palais des échafauds , sur lesquels on voit des danseurs de corde , des lutteurs , des musiciens , des chanteurs et des chanteuses , des combats de béliers , et une foule d'autres spectacles destinés à l'amusement du peuple pendant le reste de la journée. Pour cette fête , les Persans apprennent tous par cœur

une ode, qu'ils répètent en se promenant dans les rues. La gaîté, le contentement sont peints sur leur physionomie. Comme je demeuroid chez des naturels même, je crus devoir profiter de l'occasion pour leur offrir un mouton à sacrifier : ce présent flatta mes hôtes, et nous passâmes la journée à nous divertir. J'attribue les agrémens dont j'ai joui pendant mon séjour en Perse, principalement à ma facilité à me conformer à leurs usages et à leurs mœurs. Je conseille aux voyageurs d'en agir ainsi dans un pays étranger, s'ils veulent y goûter quelque agrément. J'ai reconnu par moi-même tout l'avantage d'une pareille conduite.

Le 17 de zoûl-hhadjah (le 30 septembre 1786), on célébra encore

une fête , qu'on nomme *A'yd qâ-dir* (1), la fête du destin. C'est, selon les Musulmans chi'ytes, le jour où Mohhammed résigna le khalyfat à son gendre A'ly, neuf jours avant de mourir ; mais les Turks, et tous les autres Sunnytes, s'obstinent à nier ce fait (2). Cette diffé-

(1) Ou *kom kadir*, selon Chardin, tome IX, page 258, parce que cette cérémonie se fit dans un endroit voisin de Médyne, ainsi nommé. Je crois qu'il faut prononcer *ghadyr*, mot arabe qui signifie un étang ; et je ne puis adopter l'interprétation de M. Franklin, qui ne s'est pas assez attaché à la prononciation. En faisant un peu d'attention, il auroit entendu le son d'un *ghâin*, et auroit traduit la *fête de l'étang*. (L-s.)

(2) Ils reconnoissent comme khalyfe ou successeur légitime, l'ambitieux O'mar, qui, aussi-tôt après la mort du prophète, s'empara de l'autorité suprême. A'ly n'y

rence de croyance cause une grande animosité entre les deux partis, et leur a coûté beaucoup de sang.

C H A P I T R E X I I .

Fameux vin de Chyrâz. — Fertilité des environs de cette ville. — Fruits et grains qu'on y recueille. — Chevaux et troupeaux de la province de Fârs. — Manufactures et commerce de la Perse. — Climat de Chyrâz.

IL n'y a pas de lieu dans l'univers où les comestibles soient plus abondans et plus exquis qu'à Chyrâz. On ne peut imaginer un site plus

parvint qu'après la mort des trois premiers khalyfes, que les Persans regardent comme des usurpateurs. (L.-s.)

délicieux que la vallée dans laquelle est bâtie cette ville. On y trouve une grande salubrité d'air, et l'abondance de tout ce qui peut contribuer à rendre la vie douce et agréable. Les champs produisent d'immenses récoltes de riz, de froment et d'orge, qu'on commence à recueillir dans le mois de mai; la moisson est ordinairement faite à la mi-juillet. On y mange beaucoup de fruits d'Europe qui ont bien plus de parfum, de saveur, et sont plus gros que les nôtres; particulièrement les abricots et le raisin. Celui de Chyrâz est de plusieurs espèces, toutes très-bonnes: on donne cependant la préférence à deux ou trois.

L'un est un gros raisin blanc, nommé *rychbâbâ*, sans pépin, extrêmement sucré et agréable au goût.

..

Le petit raisin blanc, nommé *askery*, n'a pas non plus de pepin ; il est aussi doux que le miel.

Le noir sert à faire ce vin de Chyrâz, si renommé en Asie et même en Europe.

Les Arméniens et les Juifs le présentent dans les mois d'octobre et de novembre. On en expédie chaque année une grande quantité par Abouchehr, et d'autres ports du Golfe persique qui fournissent les marchés de l'Inde.

Le vin de Chyrâz est vraiment délicieux, et mérite la réputation dont il jouit. Ceux qui en ont bu pendant un certain temps, ont de la peine à le quitter, quoiqu'à la première dégustation, un Européen ne le trouve pas très-agréable.

Ils ont encore une autre espèce

de gros raisin rouge , qu'ils nomment *ssahhyby* , dont les grappes , très-rouges , pèsent sept ou huit livres. Il est dur et âpre au goût , on s'en sert pour faire de très-bon vinaigre.

Les cerises ne sont pas excellentes ; mais les pommes , les poires , les melons , les pêches , les coings , les pavies et les prunes , ont un goût et un parfum délicieux. La bonté de la pomme de Grenade est passée en proverbe : les Persans la nomment le *fruit du paradis*. Tous ceux dont nous venons de parler , viennent en grande abondance à Chyrâz.

Les chevaux de la province de Fârs n'ont plus de valeur , depuis le désastre de cette contrée ; mais dans le Dechitistân , au sud-ouest , on en trouve d'excellens. Le mou-

ton acquiert un fumet exquis dans les pâturages voisins de Chyrâz; on l'estime beaucoup à cause de la délicatesse de sa chair. Certains ont la queue d'une grosseur extraordinaire: quelques-unes pèsent jusqu'à trente livres; mais celles qu'on vend dans les marchés n'en pèsent guères plus de six ou sept. Leurs bœufs sont forts et gros; mais les naturels mangent peu de viande, ils se bornent au mouton et à la volaille. Toutes les provisions sont à très-bon marché. Les montagnes voisines fournissent tant de neige pendant toute l'année, que le moindre artisan de Chyrâz peut boire son eau et manger ses fruits très-frais, sans beaucoup de dépense. On ramasse la neige sur les montagnes, et on l'apporte, dans des charriots, aux mar-

chés de la ville. Le prix des comestibles est réglé, avec la plus grande exactitude, par le *dároughah*, ou lieutenant de police; et nul marchand n'oseroit demander plus que la taxe, dans la crainte de perdre le nez ou les oreilles, châtiment ordinaire de ces crimes. Cette précaution empêche qu'on ne rançonne les habitans sur les objets de première nécessité.

Les manufactures et le commerce sont maintenant bien tombés en Perse, car le peuple n'a pas eu le moindre intervalle de paix, depuis la mort de Kérym khân jusqu'à présent, pour se remettre de tous ses malheurs. Si l'on parvenoit à établir dans ce royaume un gouvernement fixe et régulier, il n'y a pas de doute qu'on ne le vît bientôt re-

fleurir , car les Persans sont très-spirituels ; la dernière classe même des artisans a beaucoup d'adresse et d'activité. Ils travaillent supérieurement en filigrane, en ivoire et sur le tour. J'ai vu à Chyrâz une manufacture de verres, qu'on exporte en grande quantité dans toute la Perse, et qui rapporte beaucoup aux entrepreneurs. Cette ville tire d'Yezd et de la Karmanie ses étoffes de laine, de soie, ses toiles, ses feutres et ses tapis. Tauriz et plusieurs autres villes situées dans des parties de la Perse plus septentrionales, produisent une grande quantité de cuivre, de marbres, &c.

Qom est remarquable par ses excellentes lames d'épée ; mais maintenant tout son commerce avec les Européens est interrompu, et d'a-

près l'état du pays, on ne peut se flatter de le voir bientôt renaître.

Les marchandises de l'Inde viennent par Abou-chehr.

Toutes les affaires relatives au commerce entre les naturels, sont portées devant le *kélonter*, ou inspecteur municipal, qui règle aussi les impôts qu'on doit payer au khân pour les articles d'importation. Ces taxes sont quelquefois si fortes, qu'il ne reste que très-peu de gain au marchand. Cet officier a un appartement dans le grand kâravânerây, pour lui et son adjoint, qu'on nomme *goum rouk*, ou douanier. Il ne se dispense jamais d'assister à l'arrivée d'une kâravâne; il visite jusqu'aux moindres articles, et perçoit rigoureusement un impôt sur toutes les marchandises étrangères. Cette place

offre un vaste champ aux brigandages. J'ai souvent entendu les marchands se plaindre amèrement des vexations abominables du kélonter; cependant on ne peut soupçonner le khân d'être complice de ces rapines, car il est lui-même lésé, à la vérité, sans le savoir : celui qui seroit convaincu d'un pareil vol périroit du dernier supplice.

Chyrâz est sous le plus beau climat du monde, et jamais on n'y ressent une chaleur ni un froid extrêmes. Pendant le printemps, la campagne offre un spectacle charmant. Ce sont des fleurs de toute espèce et de toute couleur; des herbes, des arbustes et des plantes odoriférantes; des roses, des basilics, des myrtes, qui rafraîchissent et parfument un air déjà naturellement doux. Le

rossignol de jardin, que les Persans appellent *boulboul hezâr dastân*, le chardonneret et la linotte unissent, dans cette belle saison, leurs accens mélodieux, pour multiplier les jouissances et inspirer des idées encore plus voluptueuses et plus douces. C'est-là que la nature déploie ses beautés et sa magnificence. Le naturaliste, le botaniste peuvent exercer leur esprit observateur, et satisfaire leur goût insatiable pour les recherches. Tant d'agrémens réunis à la salubrité de l'air excusent les prétentions des habitans de Chyrâz, qui assurent que leur ville n'a pas d'égale dans l'univers. Ces scènes charmantes étoient bien capables d'enflammer la verve d'un Hhâfiz, d'un Sa'ady, ou d'un Djâmy.

Les matinées et les soirées sont

fraîches, mais le reste du jour est doux. Dans l'été, le thermomètres s'élève rarement au-dessus de soixante et treize degrés pendant le jour, et descend généralement pendant la nuit, au soixante-deuxième. L'automne est la plus mal saine et la plus mauvaise saison de l'année, parce qu'alors les pluies commencent, et il règne beaucoup de rhumes, de flux et de fièvres.

En hiver, la neige tombe en grande abondance, mais on ne trouve de la grêle que sur la cime des montagnes, ou du côté d'Ispahan, et dans les parties plus septentrionales de la Perse. Un des grands avantages de ce pays, et pour lequel je le préfère à tous ceux que je connois, c'est la sérénité des nuits, et la bénignité de la rosée si dangereuse par-tout

ailleurs. Il n'y a pas de rosée du tout à Chyrâz pendant l'été; dans les autres saisons, elle est telle, qu'une lame d'acier, bien polie, exposée à l'air, pendant toute la nuit, n'a pas la moindre tache le lendemain matin. J'en ai fait moi-même l'expérience. On peut regarder cette sécheresse de l'air, comme la principale cause de la longue durée de leurs bâtimens. Elle nous a conservé, pendant une énorme suite de siècles, ces célèbres ruines de Persépolis, dans l'état où nous les voyons aujourd'hui; cette ville étant située dans une vallée semblable à celle de Chyrâz, à deux journées de cette ville.

Les nuits, dans toute la Perse, particulièrement dans les parties méridionales, favorisent beaucoup



lès observations astronomiques , par une grande sérénité que jé n'ai remarquée dans aucun des autres pays que j'ai parcourus.

C H A P I T R E X I I I .

Caractère des Persans. — Leurs saluts et leur conversation. — Femmes de Chyrâz.

JE voudrois tracer une légère esquisse du gouvernement des Persans, mais je sens toute la difficulté de cette entreprise pour un voyageur qui a résidé peu de temps parmi eux. Cependant, ayant demeuré chez des naturels, j'ai eu plus de facilités, que bien d'autres qui ont écrit sur le même sujet, d'examiner

le caractère et les penchans de ce peuple, ses mœurs et ses coutumes. Ainsi je me bornerai à présenter le peu d'observations recueillies par moi-même.

Les Persans, si on les juge d'après leur conduite extérieure, sont sans contredit les Parisiens de l'Asie. Des manières grossières et insolentes envers les étrangers et chrétiens caractérisent les Turks; celles des Persans, au contraire, honoreront toute nation civilisée. Doux, courtois, honnêtes, obligeans, à l'égard de tous les étrangers, libres de ces préjugés religieux si enracinés chez les autres Musulmans, ils s'informent avec curiosité des mœurs et des usages d'Europe, et par reconnaissance, vous instruisent des leurs. Ils portent l'hospitalité à un

tel point, que celui chez qui vous entrez, se trouve très-honoré, surtout si vous acceptez ce qu'il vous offre; c'est pourquoi on ne peut faire de plus grand affront à un maître de maison, que de sortir de chez lui, sans avoir fumé un *qaléán*, ou pris, au moins, quelques rafraîchissemens.

Ils disent que « les mets acceptés » par un étranger, sont autant de « bénédictions pour une maison ». En effet, les repas sont chez eux des gages d'amitié et de protection très-précieux. Les guerres continuelles qui désolent cette contrée, depuis l'extinction de la famille des *Sséfy*, ont beaucoup contribué à dépraver le caractère des naturels, et à propager le goût de la guerre et du brigandage. Cette douceur et cette ur-

banité, qui caractérisoient si glorieusement les Persans, ont été altérées dans ces révolutions : les personnes, parmi eux, les plus distinguées par le rang et la naissance, ont perdu tout sentiment d'honneur et d'humanité.

La conversation des Persans est pleine d'hyperboles qu'ils prodiguent pour les moindres objets, de manière qu'un étranger non familiarisé avec leurs usages, les croiroit toujours prêts à lui consacrer leurs biens et leur vie. Mais ce n'est absolument qu'un protocole employé, non-seulement par les personnages de la première qualité, mais encore par le plus misérable artisan qui ne se fait pas scrupule de vous offrir, à votre arrivée, la ville de Chyrâz pour présent de votre bien-venue.

Ces manières étonnent d'abord les Européens (1), mais on ne tarde pas à s'y accoutumer. On ne connoît pas la liberté dans la conversation, car « les murailles ont des oreilles » ; c'est un proverbe que tout le monde sait et répète. La crainte des fers qui menacent leurs corps lie aussi leurs esprits, et l'entretien d'un su-

(1) Excepté les Français, je crois, car
« ils ont mille manières de parler qu'il
» ne faut pas prendre à la lettre, mille
» offres obligeantes qui ne sont faites
» que pour être refusées, mille espèces
» de pièges que la politesse tend à la
» bonne foi rustique. Je n'entendis ja-
» mais tant dire : *comptez sur moi dans*
» *l'occasion, disposez de mon crédit,*
» *de ma bourse, de ma maison, de mon*
» *équipage.* Si tout cela étoit sincère et
» pris au mot, il n'y auroit pas de peuple
» moins attaché à la propriété ; la com-
» munauté des biens seroit ici presque
» établie : le plus riche offrant sans cesse,

balterne avec son supérieur est rempli de signes de la plus basse soumission ; à la vérité celui-là prend bien la revanche avec ses inférieurs. On verra un exemple frappant de leur crainte excessive et de leur respect en présence des grands, dans le récit d'un fait, dont je fus témoin, lorsque j'accompagnai M. Jones, depuis la factorerie de Bas-

» et le plus pauvre acceptant , tout se
 » mettroit naturellement de niveau , et
 » Sparte eût eu des partages moins égaux
 » qu'ils ne seroient à Paris ; au lieu de
 » cela, c'est peut-être la ville du monde
 » où les fortunes , &c. ». (*Nouvelle Hé-
 loïse , seconde partie , lettre xiv.*)

L'observation de notre voyageur est donc très-conforme à celle de l'éloquent citoyen de Genève ; c'étoit cependant les Persans de l'Europe qui s'écrioient, il y a quelques années : Comment peut-on être Persan ? (L-s.)

sorah jusqu'au camp des Perses, où nous eûmes une audience de Dja'afar khân. Ce prince voulut qu'on montrât ses chevaux à M. Jones, à qui l'on demanda ensuite quel étoit celui qu'il aimoit le mieux. M. Jones, à qui je servois d'interprète, me pria de répondre que « toute » l'écurie lui avoit plu infiniment, » mais qu'il avoit vu deux chevaux » (et il les nomma), qui lui paroissent » soient mériter une attention toute » particulière. » Une espèce d'introducteur qui ne nous avoit pas quittés, traduisit ainsi cette réponse pour le khân : « il dit n'avoir jamais » vu d'aussi beaux chevaux que » ceux de votre majesté; mais il y » en a deux sur-tout dont on ne » trouvera pas les pareils dans l'uni-

» vers entier (1) ». Le khân parut très-satisfait de cette réponse : sans doute parce qu'il n'a pas entendu d'autre langage depuis son enfance.

Les Persans affectent de parler avec élégance , et se plaisent à entremêler leurs discours de passages de différens écrits de leurs meilleurs poètes, tels que Sa'ady , Hhâfiz et Djâmy. Ce goût pour les citations est commun aux personnes de distinction et aux gens de la lie du peuple , parce que ceux qui n'ont pas le talent de lire et d'écrire , et qui n'ont reçu aucune éducation, profitent de la facilité et de la fidélité de leur mémoire , pour appren-

(1) C'est ainsi que , dans tous les pays, les princes ne savent jamais la vérité, même pour ce qui concerne les moindres objets. (L-s.)

dre par cœur une foule de morceaux saillans, dont ils lardent leur conversation ; ils aiment beaucoup à dire des bons-mots et à faire des calembours. Ils jouent aussi quelquefois sur les mots avec beaucoup de finesse et d'ironie. J'ai sur-tout admiré dans leur conversation, leur étonnante attention pour celui qui parle ; jamais ils ne l'interrompent, pour quelque raison que ce soit.

Cependant ils sont sujets aux accès de colère, vifs, fiers et très-sensibles aux affronts, dont ils tirent raison sur l'heure. Ils ont de la bravoure et de l'intrépidité. J'ai déjà remarqué ci-dessus que leurs guerres fréquentes ont beaucoup altéré leur ancienne urbanité. Cette férocité de caractère a introduit, parmi le bas peuple de Chyrâz, un nou-

veau genre de rixe. Quand deux hommes commencent à se battre, il se forme un groupe autour d'eux, chacun épouse un parti, le tumulte et la confusion vont en augmentant jusqu'à l'arrivée du *dârroughah*, ou lieutenant de police, qui rétablit l'ordre et la paix. Ces scènes se répètent très-fréquemment, et les jeunes gens les recherchent avec empressement pour prendre part à la querelle.

Les Persans ont de la vivacité, de l'activité et de l'esprit, mais ils font trop souvent un usage condamnable de ces talens. Ce sont les plus grands menteurs de la terre; ils vous débitent les plus ridicules faussetés avec une gravité inconcevable, et ne rougissent pas, quand on découvre leur imposture et qu'ils se voient

confondus. Ils s'efforcent de tourner la chose en plaisanterie, et prétendent qu'il n'y a point de honte à mentir, pourvu que le mensonge tourne à leur profit. Dans toutes leurs entreprises, ils commencent par employer la ruse et la fourberie : s'ils ne peuvent réussir, ce qui arrive souvent, car ils ont à faire à des hommes aussi adroits qu'eux ; alors ils agissent avec droiture et honnêteté : mais tous les moyens leur paroissent également bons.

Ils sont en général beaux, bien faits et de bonne mine ; excepté ceux qui se trouvent exposés à l'injure de l'air, tous les autres ont un aussi beau teint que les Européens.

Les femmes de Chyrâz sont célèbres dans toute la Perse par leur

beauté, et elles méritent leur réputation. Parmi celles que j'ai eu le bonheur de voir pendant mon séjour dans ce royaume, et qui étoient parentes ou amies de la famille de mes hôtes, il y en avoit de grandes et bien faites. Leurs yeux brillans, et même étincelans, ne sont pas le moindre ornement de leur figure. Elles ont à la vérité recours à l'art, car elles peignent leurs sourcils et leurs cils avec une poudre d'antimoine (1), qui fait encore ressortir leur éclat naturel. On estime beaucoup en Perse les grands yeux noirs, et ils sont très-communs à Chyrâz. Dans tous les pays musulmans, les femmes, même du plus bas étage, sont toujours couvertes d'un voile

(1) Cette poudre se nomme *surmâ*.

de la tête aux pieds ; ainsi l'on ne peut jamais espérer de les voir dans la rue ; mais plusieurs venoient rendre visite à la famille chez laquelle je demeurois : souvent on ne devoit cette visite qu'à la curiosité de voir un Européen. Quand elles apprenoient que j'étois de la maison , certaines ne se faisoient pas scrupule de lever leur voile et de m'adresser une foule de questions avec beaucoup de familiarité ; elles paroisoient satisfaites de mon empressement à leur répondre et à les instruire de tous nos usages d'Europe ; jamais elles ne manquoient de me remercier , en ajoutant que j'étois un *Franky* (1) d'un bon naturel. En

(1) *Franky* est le nom que l'on donne dans l'Orient à tous les Européens , depuis l'époque des croisades. (L-s.)

Perse, comme dans tous les états musulmans, les femmes mariées ne sont guère plus que les esclaves de leurs maris. Cette honnête et intéressante familiarité, cette réciproque bienveillance qui répand tant de charmes sur notre société, et qui établit une liaison agréable pour les deux sexes, et contribue si efficacement à nous adoucir le caractère et à polir nos mœurs; tous ces agréments sont inconnus chez les Musulmans. Le mari, toujours soupçonneux et étroitement attaché à une ridicule étiquette, se regarde comme offensé si un ami lui demande des nouvelles de sa femme; on ne se permet pas même de l'appeler par son nom; voici le protocole ordinaire: « Que la mère d'un tel ou » d'une telle soit heureuse, je lui

» souhaite une bonne santé ! » Qui que ce soit, excepté les plus proches parens des femmes, tels que les frères et oncles, n'a la permission de les voir sans voile. Heureuses, trois fois heureuses, mes aimables et belles compatriotes ! Nées, élevées dans une terre de liberté, vous pouvez, sans violer aucune loi, participer, et sur-tout contribuer aux charmes de la société ; jamais vous n'avez senti les funestes et honteux effets de la jalousie. Jouissez donc du bonheur qui vous est échu en partage ; votre heureuse situation vous a inculqué ces sentimens d'honneur et de politesse, qui répandent tant de graces dans votre commerce, et qui vous assurent une félicité durable et sans mélange.

Les Persanes jouissent cependant

d'un certain empire tant qu'on leur fait la cour. Une maîtresse n'hésite pas d'ordonner à son amant de passer toute la journée devant la porte de son père , pour y répéter des vers , dans lesquels il célèbre ses agrémens et ses charmes ; c'est la manière ordinaire de faire l'amour à Chyrâz. Un amant a rarement la permission de voir sa bien-aimée , avant que l'on n'ait signé le contrat de mariage.

CHAPITRE XIV.

Superstition des Persans. — Leurs talismans. — Manière de charmer les scorpions. — Usage du vin presque toléré parmi eux. — Leur extrême vénération pour A'ly. — Leurs douze *imâm*, — Le *cheykh-âl-islâm*, juge en matières de religion.

LES Persans en général ont une grande confiance dans l'efficacité des charmes, des présages, des talismans, et dans une foule d'autres superstitions. A celles de leurs ancêtres ignicoles, ils en ont joint d'autres introduites chez eux avec la religion musulmane. La plus grande différence entre ces superstitions consiste en ce que celles pres-

erites par le magisme , ont été ensuite confirmées par l'islamisme. Ils tiennent beaucoup aux jours et aux momens heureux et malheureux , aux *dies fasti atque nefasti* des Romains ; pour les moindres affaires , ils cherchent un moment heureux. On ne peut jamais se mettre en route , sans avoir ouvert un livre de présage , dont chaque chapitre commence par une des lettres de l'alphabet , qu'on regarde comme heureuse ou malheureuse. Si l'on tombe sur une de ces dernières , le voyage est remis à un tems plus opportun. Pour entrer la première fois dans une maison neuve , pour mettre un habit neuf , ou faire des opérations de cette importance , ils préludent toujours par quelques cérémonies superstitieuses et frivoles.

Pour leurs mariages, ils ont la même attention; l'on choisit une heure favorable pour signer le contrat, une autre pour les fiançailles. Ces précautions sont regardées comme indispensables pour le bonheur des jeunes époux. Les personnes qui vivent dans l'aisance, chargent un astronome de tirer l'horoscope de leurs enfans, au moment de leur naissance.

Ils ont des talismans qui sont ordinairement des passages du qorân ou des sentences d'A'ly, écrites sur du parchemin ou gravées sur une lame d'argent; ils se les attachent au bras ou à d'autres parties du corps. Les grands les portent sur des rubis ou sur d'autres pierres précieuses. Les femmes de qualité ont de petites plaques rondes, sur les-

quelles sont gravés des passages du corân. Elles se les attachent , ainsi que leurs talismans , autour des bras , avec des rubans rouges ou verts , comme des préservatifs assurés contre les charmes des démons et des mauvais génies. Ces *dj b* (car c'est ainsi qu'ils les nomment) s'occupent sans cesse à parcourir le monde , pour faire tout le mal qui dépend d'eux. Leur opinion , particulièrement celle du peuple , touchant les corps célestes , n'est pas moins absurde. Ils ont des idées bien étranges de la chute des étoiles , des éclipses de soleil et de lune , de l'apparition des météores et des comètes.

Suivant leur système religieux , il y a neuf cieux , dont le plus bas est immédiatement au-dessus de leur tête. Ils croient que la chute

d'une étoile est causée par des anges du ciel inférieur, qui lancent des traits à la tête des démons, pour tenter de pénétrer dans ces régions. M. Hanway nous a donné là-dessus, dans ses voyages (1), des détails que je ne répéterai pas; il suffira de dire que telle est la ferme croyance des Persans en général, même de ceux

(1) Ces voyages, extrêmement intéressans, parurent à Londres en 1753, et n'ont jamais été traduits en français, quoiqu'ils ne seroient pas moins utiles pour le commerce que pour la littérature; on en jugera par le titre: *An historical account of the British trade over the Caspian sea with a journal from London into Persia, &c.* c'est-à-dire, Histoire du commerce des Anglais sur la mer Caspienne, avec le journal d'un voyage de Londres en Perse, in-4^o. 2 vol. M. Hanway donna ensuite deux autres volumes sur l'histoire moderne de Perse. (L-s.)

qui ont le plus d'esprit et d'éducation.

Une de leurs grandes superstitions , est de croire que , par le moyen de certaines prières, on peut ôter la force de mordre aux scorpions, qui se trouvent en grand nombre dans leur pays, et qui sont très-venimeux. Celui qui a le pouvoir de les *lier*, car c'est ainsi qu'on désigne cet enchantement, se tourne du côté du signe du scorpion, qu'ils connoissent tous, et répète une prière. Quand elle est finie, tous les assistans claquent des mains, et alors ils se croient très en sûreté; et si, pendant cette nuit, ils apperçoivent quelques scorpions, ils ne font pas difficulté de les prendre avec la main, pleins de confiance dans l'efficacité de leur charme. J'ai vu sou-

X
vent le maître de la maison où je demeuroid , réciter la prière dont j'ai parlé , par complaisance pour ses enfans , qui le prioient de *lier les scorpions*. Après cette cérémonie , toute la famille alloit tranquillement se coucher avec la plus grande sécurité. Pendant l'été , on voit une quantité innombrable de larges scorpions qui ont l'air d'être tout noirs. Leur piquûre est dangereuse , mais non pas mortelle. Cependant ceux qu'on trouve dans les provinces septentrionales de la Perse , particulièrement du côté de Kâchân , ont le dard si venimeux , que la plupart des personnes qu'ils piquent meurent aussi-tôt.

De tous les Musulmans , les Persans sont les moins scrupuleux sur l'usage du vin ; plusieurs en boivent

publiquement, les autres chez eux. Cependant ceux qui ont fait le pèlerinage de la Mekke, et les ministres de la religion, s'en abstiennent.

Ils sont très-querelleurs dans l'ivresse, et leurs disputes ont souvent des suites funestes. Ils font beaucoup moins usage de l'opium que les Turks, dont ils tâchent de différer pour le boire et le manger, tant ils ont, pour eux, d'aversion et même d'horreur; car ils leur préfèrent les Juifs et les Chrétiens, dont le salut leur paroît moins douteux que celui des sectateurs d'O'mar. Ils maudissent publiquement les trois khalyfes qui succédèrent immédiatement à Mohhammed, savoir: Abon-Bekr, O'mar et Osçmân, les regardent comme des usurpateurs et des tyrans qui privèrent injustement leur prophète

A'ly de ses droits au khalyfat. Il est impossible de concevoir quelle vénération ils témoignent pour A'ly dans leur conversation et dans leurs livres; ils le regardent comme l'homme le plus savant et le plus parfait qui existât jamais. Mohhammed, disent-ils, ne lui étoit supérieur que par la mission qu'il avoit reçue du ciel. A'ly fut le seul homme dans le monde, qui sût parler toutes les langues, et depuis sa mort, personne sur la terre n'a eu la même science.

Pour exemple de l'extrême vénération dont le bas peuple est pénétré pour A'ly, je citerai une réponse du *tchehâr wádâr*, ou maître de la kâravâne avec laquelle j'allai à Chyrâz. Un des voyageurs avoit coutume de s'écrier : « O Dieu ! ô » A'ly »! — « Non, non, disoit ce-

» lui-ci , A'ly d'abord , et Dieu en-
 » suite (1) ».

Le titre d'*émyr-âl-mouminyn* , ou de chef des croyans , que les Persans emploient souvent , désigne A'ly qui , selon eux , en étoit seul légitime pos-

(1) Ceci justifie le proverbe persan , cité par Chardin , tom. v , p. 2 , édit. de 1711 : *Je ne sais pas si A'ly est Dieu , mais au moins peu s'en faut qu'il le soit* ; cependant il étoit réservé aux moines catholiques d'encherir sur ces extravagances. Les sales et stupides enfans de S. François osèrent écrire , par exemple , que leur glorieux patron avoit eu le choix de paroître sur la terre à la place de Jésus-Christ , ou simplement comme saint et fondateur d'ordre ; mais qu'il avoit préféré la dernière mission , comme moins pénible , et sur-tout moins révoltante que le supplice de la croix , inséparable de la première ; il le laissa au fils de Dieu , qui fut trop heureux d'obtenir son refus. (L-s.)

sesseur. *Fils de Sunny*, ou *sectateur d'O'mar*, est une injure fréquemment employée par les gens du peuple, dans leur colère. Les Persans prétendent que le droit de succession au *khalyfat*, résidoit dans les douze *imâm*, ou chefs de la religion, descendus de leur prophète, par Fâthime, sa fille, qu'il donna en mariage à A'ly. Elle mit au jour deux fils, Hhaçan et Hhoçëin, qui eurent des descendans. Ils prétendent en outre que le prophète, quelques jours avant de mourir, choisit A'ly et sa famille pour lui succéder au trône et à l'autel (1), en le nommant son *khalyfe*, c'est-à-dire, son

(1) Le mot arabe *khalyfeh*, signifie proprement vicaire, lieutenant, *vices alicujus gerens*, *locum tenens*. Gollii lexicon arab. lat. (L-s.)

successeur. Les Turks ne reconnoissent pas cette nomination, et prétendent que le peuple avoit le droit d'élire ce successeur, et qu'en vertu de ce droit, les trois khalyfes qui précédèrent A'ly, étoient des princes légitimes.

Les Turks et tous les sectateurs d'O'mar ne reconnoissent pas ces douze *imâm*; ils disent qu'excepté A'ly, tous les autres ont été justement mis à mort pour leur révolte contre le gouvernement sous lequel ils vivoient, tandis que les Persans et tous les Chi'ytes les regardent comme des saints, des martyrs, comme les vrais et légitimes khalyfes ou successeurs de Mohhammed; ce qu'ils ne manquent jamais d'affirmer dans leur *kéléme* ou profession de foi, en ajoutant ces mots:

Et A'ly est l'ami de Dieu. Les Turks et tous les Sunnytes omettent ce dernier article.

La ville de Chyrâz est distribuée en douze quartiers, chacun desquels est sous la protection d'un *imâm* ou chef de la foi, qu'ils regardent comme un ange gardien. Le soir de chaque jendi, que les Persans nomment la nuit du vendredi, les crieurs et les desservans de la mosquée font, ce qu'ils nomment un *zikir*, une commémoration, un récit de la vie et des bonnes actions de l'imâm qui protège le quartier, et par la vertu duquel les habitans espèrent le pardon de leurs fautes et leur entière absolution. Les Persans parlent souvent de ces *imâm* dans leur conversation; ils les invoquent dans le malheur et les remercient

du bien qui leur arrive. Les mosquées des *ímám-zádeh*, ou descendans d'*ímám*, sont des asyles pour les criminels: mais l'asyle le plus sacré de Chyrâz, est le *cháh-tché-rágh* (lanterne du roi), dont j'ai déjà parlé; les criminels y sont à l'abri de toute poursuite, quand les habitans veulent bien les recevoir. Cependant ils livrent assez volontiers les criminels d'état, quand on les réclame. Ces asyles de la Perse ressemblent beaucoup à ceux de certains pays catholiques, où les criminels réfugiés dans les monastères et dans les églises, n'ont pas à redouter les poursuites des loix.

Le *cheykh-ál-íslám* (1), ou chef de

(1) Et non pas *cheykh-es-selám*, comme l'écrit notre voyageur. Voyez ma note de la page 4. (L-s.)

la religion , a l'inspection de tout ce qui concerne le spirituel. Sa charge ressemble beaucoup à celle du mufty des Turks , avec cette différence qu'il ne peut , comme celui-ci , s'immiscer dans les affaires temporelles : son règne n'est nullement de ce monde. Il connoît de toutes les affaires ecclésiastiques , et prêche dans la grande mosquée les jours de fêtes publiques et dans d'autres occasions.

CHAPITRE XV.

Costume des Persans. — Ils sont bien plus tolérans que les Turks en matière de religion. — Leur manière de vivre. — Leurs cinq prières de chaque jour.

LE costume des Persans diffère sensiblement de celui des Turks. Parmi ces derniers, quiconque, autre qu'un *séyd* ou descendant du prophète, se hasarderait à porter du verd dans ses habits, courroit risque d'être lapidé : en Perse, au contraire, la couleur favorite est le verd, même pour la chaussure, et tout le monde, sans distinction d'état ou de croyance, peut porter cette couleur. Un Turk se regarde

comme souillé par l'attouchement d'un Chrétien , par le contact seul des habits , tandis que les Persans mangent sans scrupule avec nous au même plat , boivent dans le même vase et fument avec la même pipe , agissent , en un mot , aussi familièrement avec nous qu'avec leurs parens. C'est au moins ce que j'ai constamment éprouvé par moi-même pendant mon séjour à Chyrâz , où je demeurois chez des naturels.

Il y a aussi quelques différences entre les pratiques religieuses des Persans et celles des Turks. Ils prient les mains ouvertes , tandis que ceux-ci les tiennent fermées et placées devant eux. Pour les ablutions qui précèdent leurs prières , les Persans se lavent le visage et la barbe avec la main droite seulement , l'au-

tre main étant réservée pour des usages plus bas; ils ne touchent que légèrement la pointe du pied et le talon : les Turks se lavent avec les deux mains , et frottent leur pied dans toute sa longueur. Le tapis sur lequel ils font leur prière (1), est toujours placé de manière que l'extrémité soit tournée , autant qu'ils le peuvent , du côté de la Mekke. Mais pour cela ils se contentent d'un simple à-peu-près , et ne se piquent pas d'une scrupuleuse exactitude.

Ils sont aussi bien plus tolérans

(1) *Djâi-namâz*, littéralement *place de la prière*, qu'il ne faut pas confondre avec le *namâz-gâh*, qui signifie aussi *place de la prière*, mais qui désigne généralement un édifice situé hors l'enceinte des murailles d'une ville , au milieu de quelque jardin. On y fait l'office divin dans les momens de calamité , de peste , de disette d'eau , &c. (L-s.)

que les Turks en matière de religion. Ils reconnoissent l'autorité de l'ancien et du nouveau Testament, comme livres divins, et disent que Moïse et Jésus-Christ les reçurent du ciel, comme Mohhammed en reçut le qorân, et que ce dernier est destiné à purifier et à corriger les erreurs contenues dans les deux premiers, dont les textes originaux ont été bien corrompus par les Juifs et les Chrétiens. Ils reconnoissent Jésus-Christ pour un grand prophète, mais non point pour le fils de Dieu et le sauveur du genre humain. Mohhammed est, selon eux, le dernier et le *sceau des* vingt-quatre mille prophètes (1). Ils prétendent

(1) *Khâtem-ül-émbyiâ*. On le nomme encore *khâtemi-ouahhy* (le sceau de la révélation). (L-s.)

qu'au jour du jugement, toutes les nations se convertiront à l'islamisme; qu'alors chaque nation se réfugiera auprès du prophète dont elle aura suivi la loi; que celui-ci leur servira de médiateur auprès de Dieu pour appaiser sa colère. Enfin ils attribuent à Mohhammed tout ce que les Chrétiens disent de Jésus-Christ.

Voici en général la manière de vivre des Persans. Ils se lèvent régulièrement à la pointe du jour pour faire leur première prière. Cette prière se nomme prière du matin (1); elle doit être faite avant le lever du soleil. Ensuite ils font un léger repas ou déjeuner (2); ce

(1) *Namáz soubahh.*

(2) Qu'ils nomment *nâchtâ,*

repas consiste en raisins et autres fruits de la saison , avec un petit pain et du fromage de lait de chèvre ; après cela ils prennent une tasse de fort café sans sucre ni lait : enfin on apporte la pipe (1) ; car , dans ce pays , les personnes des deux sexes et de toutes les conditions ont l'habitude de fumer.

Leur seconde prière se fait à midi (2), c'est-à-dire aussi-tôt que le soleil a dépassé le méridien. Ils dînent (3) immédiatement après cette prière : ce repas consiste en lait caillé, en pain et fruits de diffé-

(1) *Calean* suivant M. Franklin, et *qalyoun* suivant les lexicographes. Voy. *Richardson's arabic Persian and english dictionary*, p. 1406. *Meninski thesaurus linguar. oriental.* (L-s.)

(2) *Namáz-sohhor*, prière de midi.

(3) Ce repas se nomme *tchâcht*.

rentes espèces ; les viandes en sont généralement exclues.

La prière de l'après-dînée (1) se fait vers quatre heures du soir.

La quatrième prière, c'est-à-dire, celle du soir (2), commence immédiatement après le coucher du soleil ; et, lorsqu'elle est finie, les Persans se mettent à souper (3). On leur sert communément du pilau avec une excellente sauce, et fortement relevé avec différentes épices. Ils mangent aussi quelquefois du rôti (4). Quand le repas est prêt, un domestique vient avertir, en

(1) *Namâz-a'ssr.*

(2) *Namâz-chân.*

(3) Ce repas se nomme *châmy* (du soir) *vesperinus*, sous-entendu repas, *cibus* en latin, *âkl* en arabe et *khored* en persan. (L-s.)

(4) *Kébbâb.*

vous présentant une aiguière et de l'eau. On se lave les mains avant et après les repas ; c'est une coutume invariable chez les Persans. Ils mangent extraordinairement vite , et avec leurs doigts , l'usage des couteaux , des cuillers et des fourchettes leur étant absolument inconnu. On apporte des sorbets (1) de diverses espèces , et le repas se termine par un dessert de fruits délicieux. Après le souper , la famille forme un cercle : on s'amuse à raconter des histoires amusantes , dont certaines même sont très-gaies ; ou bien à réciter des passages de leurs poètes favoris : on joue aussi à de petits jeux.

(1) Le mot propre est *cherbet* (boisson) , de la racine arabe *charab* (il a bu.) (L-s.)

Une heure après le souper , on récite la cinquième prière , qu'on nomme la *dernière* ou la *prière de la nuit* (1).

CHAPITRE XVI.

Audience de Dja'afar khân.

LE 18 juillet 1787 , j'accompagnai M. Jones , sous-chef de la factorerie anglaise de Bassorah , au camp des Persans , et nous eûmes une audience de Dja'afar khân ; nous arrivâmes dans le camp un peu après dix heures du matin , et aussitôt on nous conduisit dans la tente de

(1) *Namâz-âkher* , ou *namâz-cheb*.

Myrzâ-Mohammed-Hhocéin, premier ministre, chez qui nous restâmes assez long-tems : il nous régala d'une pipe et de café à la manière de son pays. Sa tente étoit très-belle, de forme oblongue, ouverte en devant, garnie dans l'intérieur de belle *tchintz* ou toile des Indes, et les côtés en ouvrage à jour joliment travaillés. On avoit étendu par terre un tapis de Perse, avec des franges très-longues, fait à Yezd; mais il n'y avoit point de coussins. Les Persans ne s'en servent jamais en public, et rarement en particulier.

A midi et demi, un officier vint nous avertir que le khân étoit disposé à nous recevoir, et nous invita à le suivre. Quoique les tentes du khân fussent exactement sur la

même ligne que celle du ministre, l'étiquette exigeoit que nous fissions un détour d'environ trente pas pour en approcher le long d'une espèce de barrière (1) de canevas, peinte en rouge. Au passage de cette barrière, le premier officier nous quitta; un autre vint aussi-tôt nous prendre, et nous conduisit vers la tente: en même tems il cria aux officiers disposés à l'entour de cette tente, d'ouvrir de droite et de gauche; alors nous vîmes parfaitement le khân. L'officier nous avertit de le

(1) *Counaught*; lisez *kounâgh*. J'ignore pourquoi M. Franklin a mis un *t* à la fin de ce mot; c'est probablement une erreur typographique. La signification propre de ce mot est *soie*, *fil de soie*; 2°. du fil en général, la trame d'une étoffe; 3°. la coque d'un ver à soie; 4°. une toile d'araignée. (L-s.)

saluer ; c'est ce que nous fîmes , en ôtant nos bonnets et nous inclinant à la manière anglaise. Le khân nous répondit par une légère inclination de tête. Ensuite on nous fit tourner en dehors de la tente , et nous entrâmes par la porte de derrière. A notre entrée , le khân fit une seconde inclination de tête , et nous fit asseoir , seulement à quatre pas de lui , quoique dans sa première entrevue M. Jones ait été obligé de se tenir à une distance bien plus grande. Le khân nous parut très-content ; il nous adressa différentes questions sur l'Europe , sur l'Angleterre et sur nos usages. Il nous dit qu'il desiroit bien que l'air de Chyrâz pût convenir à M. Jones. Il nous assura de sa protection tant que nous resterions dans cette ville ,

et ordonna à son secrétaire de faire un *firmán* (un ordre) en conséquence. Après une très-longue audience, nous prîmes congé de ce prince, de la même manière dont nous étions entrés.

La tente du khân avoit quelque chose de noble et d'imposant; elle étoit de forme oblongue, et soutenue par trois mâts, ornés à l'extrémité de boules dorées. Le devant est ouvert en tout temps; une magnifique étoffe de soie ondée, avec un ouvrage à jour semblable à celui que j'avois vu chez le ministre, garnissoit tout l'intérieur. La terre étoit couverte d'un riche tapis et de longs feutres. Dja'afar étoit assis à l'extrémité supérieure, sur un large feutre plié en double sous lui. Vis-à-vis de lui, et en dehors de la tente,

se tenoient Myrzâ - Mohhammed-Hhocëin et d'autres officiers de l'armée. Les vêtements du khân ne différoient en rien de ceux des grands de sa cour. Il portoit une petite veste ou tunique (1) en soie piquée, couleur d'orange, avec son cimenterre par-dessus. Il fumoit avec une pipe en filagramme d'or supérieurement travaillée, et portoit sur sa coëffure (2) un rubis.

A quarante pas derrière la tente

(1) Nommée *qébbâ*.

(2) *Serpouch* (habillement de tête), comme *pápouch* (habillement de pied), chaussure. On désigne plus particulièrement par le mot *serpouch*, un voile de femme; une draperie à mettre sur la tête, soit de toile fine, soit de mousseline ou de soie. Une partie de cette coëffure tombe très-bas, et couvre le visage, les épaules, et même tout le corps. (L-s.)

du khân , étoit le lharem ou les appartemens des femmes , lesquels étoient entièrement environnés de treillis en canevas rouge , d'environ douze pieds de haut. Le khân se fait toujours accompagner à l'armée d'un certain nombre de femmes , qui ont le même nombre de valets , et toutes les mêmes commodités que dans le palais.

C H A P I T R E X V I I .

Excursion jusqu'aux ruines de Persépolis et à celles de Naqchi-Roustem. — Extrait d'un historien persan, et réflexions de l'auteur sur ces ruines.

LE jeudi soir 30 août 1787, je partis de Chyrâz avec M. Jones, pour visiter les fameuses ruines de Persépolis. Nous couchâmes cette nuit dans un jardin situé hors de la ville, et le vendredi à trois heures du matin nous mîmes en route. — A neuf heures, nous arrivâmes à Zarkhân, village situé à huit farsangs ou trente-deux milles anglais (environ douze lieues françaises) de Chyrâz. Le chemin qui nous con-

duisit dans cet endroit, traverse un pays montagneux et hérissé de rochers. Cependant, en approchant de Zarkhân, nous trouvâmes quelques terres cultivées. Zarkhân est un village considérable dépendant de Chyrâz, et administré par un *kelânter* ou principal magistrat. Le voisinage des montagnes en rend le site vraiment agréable et pittoresque. Les environs produisent de gros raisins rouges.

Nous rencontrâmes sur la route quelques centaines de Kourdes et de Turkomans errans. Ils nous dirent que leur tribu se nommoit *Ort* (1), et qu'ils alloient à Gurmsyr,

(1) Il y a toute apparence que M. Franklin n'aura pas bien compris ces nommades; ils lui auront dit qu'ils ne se divisoient point par tribu (comme les

place située au sud de Chyrâz, pour y passer les approches de l'automne et l'hiver. Ces peuples mènent une vie errante, et n'ont aucune demeure fixe; mais ils transportent de côté et d'autre leur famille et leurs troupeaux à la manière des anciens Scythes. Leur teint brûlé par le soleil et tanné, leur donne beaucoup de ressemblance avec nos Bohémiens d'Europe.

Le samedi 1^{er} septembre, nous nous mîmes en marche à midi, et demi passé. A cinq heures, nous

Arabes), mais par hordes (comme les Tatars, dont ils sont originaires). Ainsi les mots *ort* et *ordou* ne sont pas les noms d'une tribu turkomane, mais bien des subdivisions de cette nation. L'on peut voir dans le *Voyage d'Abdoûl-Kérym*, pag. 57, les noms des principales hordes kourdes et turkomanes. (L-ş.)

traversâmes le Bend-Emyr, que M. Nieburh croit être l'Araxe des anciens. On a pratiqué un pont de pierres sur cette rivière ; les naturels le nomment *pont du Khân* (1). Nous poursuivîmes notre chemin à travers la plaine, et à six heures et demie nous arrivâmes aux ruines. Ce jour-là, notre marche fut de cinq farsangs (environ sept lieues françaises). La route toute entière se prolonge à travers une plaine qui commence environ à cinq milles sud de Zarkhân, s'étend jusqu'à Persépolis, qui étoit située positivement au pied des montagnes. Notre petite kâravâne campa dans un jardin à un mille et demi nord des ruines, près du village de Merdâcht, qui a

(1) *Pouûl-khân*,

donné son nom à toute la plaine. Cette plaine, vraiment délicieuse, abonde en gibier de toute espèce; nous y reconnûmes sur-tout des perdrix, des pigeons ramiers, des cailles et des lièvres.

A neuf heures du matin, nous nous mîmes à parcourir les ruines. Ce qui reste de ce fameux palais de Persépolis est situé sur un terrain incliné qui domine la vaste plaine de Merdâcht; la montagne de Rahhmet forme autour du palais une espèce d'amphithéâtre (1)... Ces vénérables ruines ont beaucoup souffert des injures du tems; mais ce qui en reste

(1) M. Franklin n'ayant joint aucune planche à sa description des ruines de Persépolis, et cette description étant conforme à celle qui se trouve dans le *Voyage de M. Nieburh*, j'ai cru devoir

est dur et impérissable comme le rocher même. Les tremblemens de terre , si fréquens en Perse , ont renversé la plupart des colonnes et des appartemens ; ceux qui restent encore debout sont découverts par le haut , et subsistent dans cet état. Le sable que les eaux des pluies entraînent de la montagne voisine pendant l'hiver , encombre de très-grandes places , et recouvre plusieurs bases de piliers.

A quelle époque et par qui ce palais a-t-il été construit ? c'est un problème historique à-peu-près inexplicable. Les Grecs ne nous en

la retrancher , comme inutile au commun des lecteurs. Les savans qui font des recherches sur ces antiquités , se procureront aisément le texte anglais. Je donne à la fin de ce volume une *Notice historique sur Persépolis.* (L-s.)

ont parlé que d'une manière fort vague ; les Persans ne sont pas plus satisfaisans. On le nomme aujourd'hui dans le pays *takhti Djemchyd* (le trône de Djemchyd), et on en fait remonter la fondation à trois ou quatre mille ans. On attribue particulièrement à ce prince la fondation du *tchehel-minâr*, c'est-à-dire de la salle à *quarante colonnes*. Suivant les historiens grecs, Alexandre, au sortir d'une orgie, mit le feu à ce palais, d'après l'instigation de la célèbre courtisane Thaïs. Malgré l'autorité des différens historiens qui racontent ce fait, nous sommes fort éloignés d'y ajouter foi, après un minutieux et mûr examen des ruines aujourd'hui subsistantes, puisque, dans leur état actuel, tout le feu qu'on pourroit

y introduire ne feroit jamais la plus légère impression sur ces masses énormes et indestructibles. Telle fut l'idée que je conçus à la seule inspection des lieux, et que je vis partagée par M. Jones, à qui je la communiquai. Il pensa, comme moi, que rien n'étoit plus absurde que d'attribuer la destruction de cet édifice aux ravages du feu.

Ne voulant négliger aucun des renseignemens que je pouvois me procurer sur ces admirables vestiges de l'antiquité, je joins ici la traduction d'un passage de *l'Histoire générale de la Perse*, relatif à ces mêmes ruines.

*Extrait du ROUZET ÊL-SSAFAH , ou
Jardin de Pureté , par Mohham-
med-Khâwend-Châh, nommé com-
munément Myrkhond.*

« Les historiens racontent que le
» roi Djemchyd transporta dans la
» province de Fârs le siège du gou-
» vernement , qui avoit été jus-
» qu'alors dans le Sedjestân. Ayant
» choisi dans le voisinage de Chyrâz
» un terrain long de douze farsangs ,
» il y érigea un palais tel qu'on n'en
» voit point de semblable dans les
» sept climats du monde. Les ves-
» tiges de ce palais, et plusieurs co-
» lonnes qui en faisoient partie ,
» subsistent encore aujourd'hui. Il
» lui donna le nom de *tchehel-minâr*
» (les quarante colonnes); en outre,

» lorsque le soleil passa du signe
» des poissons dans celui du bélier ,
» Djemchyd rassembla tous les prin-
» ces , les nobles et les grands de
» son royaume au pied de son trône,
» et institua pour ce jour-là une fête
» solennelle ; et depuis cette époque
» ce jour fut nommé *nou-rouz* (nou-
» veau jour) , c'est-à-dire premier
» jour de la nouvelle année (où les
» fondemens de Persépolis furent
» jetés). En même tems il mit en
» réquisition les paysans , les culti-
» vateurs , les soldats et les habitans
» de toute l'étendue de son empire ,
» pour contribuer à l'exécution de
» son dessein. Il les requit tous de
» lui prêter leur assistance , et de
» coopérer à l'achèvement de cet
» ouvrage avec un cœur joyeux et
» des mains empressées. Cette nom-

» breuse réunion d'hommes obéit
 » aux ordres de son souverain, et
 » l'édifice fut terminé avec tous les
 » témoignages de la joie et de l'alé-
 » gresse ».

L'auteur du *Djihán árâ*, chrono-
 logie persane, observe que « la reine
 » *Homâi*, qui vivoit huit cents ans
 » après Djemchyd, ajouta mille co-
 » lonnes à ce palais (1) ».

Voilà tout ce que j'ai pu recueillir

(1) Voyez ma *Notice* sur cette ville célèbre; je l'ai tirée de différens auteurs orientaux qui n'ont pas encore été traduits ni publiés en Europe. On ne me blâmera peut-être pas de remplacer par des fragmens inédits la description que notre voyageur a voulu donner de ces ruines, mais qui est inintelligible faute de dessins, et qui étoit bien superflue après les détails exacts rapportés par M. Nieburh. (L-s.)

dans les écrivains qui jouissent de quelque réputation parmi les naturels ; il s'en faut bien que ces renseignemens soient satisfaisans. Il est probable qu'à moins qu'on ne parvienne à déchiffrer les anciens caractères cludiformes gravés sur les murailles , on n'aura rien de certain sur ces monumens , qui paroissent antérieurs à toutes les histoires connues aujourd'hui.

J'ai remarqué que , dans toutes les figures qui ornent ce palais , les règles de l'art sont absolument négligées ; on n'a pas exprimé les muscles des figures ; cependant les proportions en sont bien observées , et les draperies finement exécutées , quoiqu'on se soit borné à rendre les contours. Le chevalier Chardin pense que l'architecte qui présida

à la construction de cet édifice , ignoroit absolument les règles de l'architecture grecque. Il attribue les défauts dont nous venons de parler , à la précipitation avec laquelle on l'aura obligé peut-être de finir son ouvrage ; de manière qu'il aura été contraint de le laisser dans l'imperfection que nous lui reprochons aujourd'hui.

M. Jones m'observoit , au contraire , que ce doit être le chef-d'œuvre de l'art à l'époque de la construction de cet édifice. Il remarqua , en outre , que les ornemens du palais de *Ssadyq khân* , à *Chyrâz* , sont du même style que ceux de *Persépolis* ; que leur architecture moderne ressemble beaucoup à celle de leurs ancêtres. Cette observation n'est certainement pas à dédaigner.

Quant aux figures qui ornent l'escalier du palais, et parmi lesquelles on reconnoît des chameaux, des chevaux de main, des béliers, un char de triomphe, des hommes portant des vases, il y a tout lieu de croire que l'artiste a représenté une marche ou une cérémonie relative à l'événement mentionné dans l'extrait de *l'Histoire de la Perse*, que nous avons traduit ci-dessus.

Le palais est construit, en grande partie, de pierres dures et bleues; mais les portes et les fenêtres des appartemens sont en marbre noir, poli comme une glace. Ce qui a surtout excité mon étonnement, c'est la force incalculable des fondations. Le palais en entier a quatorze cents verges carrées, c'est-à-dire sept cents toises; sa façade, six cents

pas du nord au sud, et trois cent quatre-vingt-dix du levant au couchant. Sa situation, au pied d'une montagne, a occasionné d'immenses travaux pour applanir le terrain et poser les pierres d'à-plomb. La fondation du devant a, dans certains endroits, quarante ou cinquante pieds de hauteur, et consiste en deux immenses pierres réunies. Les fondations des côtés sont moins hautes et plus inégales, à cause de la grande quantité de sable qui est tombée de la montagne. Il y a tout lieu de craindre que d'ici à quelques années, les tremblemens de terre n'aient détruit totalement les colonnes et les appartemens encore subsistans; mais, quoi qu'il arrive, la fondation durera aussi long-tems

que le rocher même sur lequel elle est construite.

Le lundi 2 septembre, M. Jones et moi, nous allâmes voir le tombeau de Roustem, célèbre héros persan. Les naturels appellent ce monument *naqchi Roustem* (portrait de Roustem); il est situé à trois milles et demi nord-est de Persépolis, et consiste en quatre chambres séparées, et creusées dans le roc vif.

Après avoir examiné ces monumens pendant quelque tems, nous retournâmes à Chyrâz le 4 septembre.

CHAPITRE XVIII.

Origine de la fête de Mohharrem parmi les chi'ytes. — Cérémonies funèbres et ridicules pratiquées à cette fête. — Fanatisme des Persans. — Leur haine pour les Turks ou Sunnytes. — Mort de Hhaçan.

LES dix premiers jours de mohharrem, le premier mois de l'année des Musulmans, sont consacrés dans toute la Perse à un deuil universel et solennel. Les naturels les appellent *déhâ* (l'espace de dix jours, ou décade). Pendant cette fête lugubre, les Persans et tous les chi'ytes ou sectateurs d'A'ly, pleurent la mort de leur îmâm, second fils d'A'ly, qui fut tué en soutenant la

guerre contre le khalyfe Yézyd, fils de Moavyah. Cet événement arriva dans un endroit nommé *Kerbelây*, mot persan qui signifie *chagrín*, *infortune* (1), et situé dans l'Y'râq A'raby (l'ancienne Mésopotamie), entre les villes de Koufah et de Médyne.

(1) L'explication de M. Franklin manque de justesse, et il commet une de ces erreurs que l'on reproche trop souvent à ceux qui apprennent le persan sans savoir l'arabe; c'est de ne pas distinguer les mots originaires de ces deux langues. *Kerbelâ* est arabe, et désigne simplement la portion du grand désert où périt Hhucéin, mais sans avoir de signification particulière. Goliüs croit qu'on a ainsi nommé ce désert à cause de la légèreté du sol et de sa mollesse (*fortè à soli mollitie sic dictus fuit*). Il dérive de la racine arabe *kerbélè* (il a criblé, il a nettoyé *du grain* en le criblant, et il a moulu nonchalamment). Vid. *Goliüs lexic. arabico-lat.* p. 2017. (L-s.)

Les dix-premiers jours de mohharrem sont consacrés à célébrer les circonstances de la mort de Hhocéïn. Dès le 27 du mois précédent (celui de zoülhadjah), on élève des pupitres (1) dans les mosquées, dont on tapisse l'intérieur en drap noir. Le 1^{er} de molharrem, les prêtres (2) montent à ces pupitres pour y lire le récit (3) de la vie et des actions d'A'ly, de ses fils Hhaçan et Hhocéïn, sans oublier sur-tout de décrire bien exactement et bien pathétiquement toutes les circonstances de la triste fin de Hhocéïn. Ce récit se fait d'un ton lent et solennel qui va jusqu'au cœur; il est écrit, en outre, avec toute l'élo-

(1) *Mumbyr.*

(2) Les *akhend* et les *pêich-namâz.*

(3) Ces récits se nomment *âl-wâqa'a.*

quence pathétique dont la langue persane est susceptible. Dans les intervalles, le peuple se frappe la poitrine avec force, pleure amèrement, en s'écriant : *Hhocëin ! Hhocëin ! hélas ! Hhocëin* (1) ! Quelquefois ce récit est en vers : alors on le chante en cadence et d'un ton douloureux. Chaque jour, des personnes choisies exprès représentent quelques circonstances particulières de cette catastrophe. On porte aussi des effigies en procession ; on n'oublie pas celle de l'Euphrate, qu'ils nomment *âbi forât*. Des bandes d'enfants et de jeunes gens représentent les soldats d'Ybn-Sa'ad, général de Yézyd ; d'autres, ceux de Hhocëin

(1) *Hhocëin ! Hhocëin ! Hhëif éz Hhocëin !*

et ses compagnons. Ils courent par les rues , faisant entre eux des escarmouches , et se battant ; chaque troupe a ses enseignes et ses bannières.

Au milieu d'un autre cortége , on voit le khalyfe Yézyd assis sur un trône magnifique , environné de gardes ; auprès de lui est un ambassadeur européen , qui se convertit en apprenant la fin tragique de Hhocéïn , et fut bientôt après mis à mort par ordre de ce même khalyfe.

— Une des scènes les plus intéressantes , est le mariage du jeune Qâcem , fils de Hhaçan et neveu de Hhocéïn. Ce mariage ne fut pas consommé , parce que Qâcem perdit la vie dans une escarmouche , sur les rives de l'Euphrate , le 7 de mohharrem , 60 de l'hégyre (20

octobre 679). Un jeune garçon représente la fiancée revêtue de ses habits de nocés , et accompagnée de toutes les femmes de sa famille , chantant une élégie fort mélancolique sur son époux bien-aimé , assassiné par les infidèles (c'est ainsi que les chi'ytes parlent des sunnytes , et ceux - ci le leur rendent bien). Leur séparation n'est pas oubliée. On voit l'époux partir pour le combat , et recevoir de sa bien-aimée une draperie sépulcrale qu'elle lui met autour du cou. A ce spectacle , le peuple , hors de lui-même , pousse des cris lamentables et de désespoir. Il vomit des exécérations et des malédictions contre Yézyd , et tous ceux qui ont participé à la destruction de la famille de leur îmâm. On voit aussi les pigeons qui , suivant

la ferme persuasion des Persans, annoncèrent à Médyne la mort de Hhocéïn dans la plaine de Kerbelây; ils trempèrent la pointe de leur bec dans son sang, pour preuve de la nouvelle qu'ils apportoit. On montre au peuple les chevaux que montoient Hhocéïn et son frère A'bbâs. Ces chevaux sont peints comme s'ils étoient couverts de blessures et percés de flèches.

Pendant ces processions, il arrive beaucoup de rixes et d'accidens. Les Persans sont exaltés jusqu'à l'enthousiasme, et croient bien fermement que les ames de ceux qui meurent dans ces fêtes, vont directement au paradis. Cette intime persuasion, jointe à une frénésie dont je n'ai vu d'exemple chez aucun peuple, leur fait mépriser la mort,

et même y courir avec ardeur. Plusieurs s'infligent volontairement des blessures, d'autres s'abstiennent presque entièrement d'eau pendant ces dix jours, en mémoire des souffrances que leur îmâm éprouva par la même privation. Tous s'abstiennent du bain, et ne changent pas de linge pendant cette fête.

Le dixième jour, on porte les cercueils de ceux qui ont été tués dans le combat. Ces cercueils sont teints de sang, couverts de cimètres et de turbans, et ornés de plumes de héron. Après les avoir enterrés avec solennité, les prêtres remontent aux pupitres, et reprennent la lecture des récits funèbres; le tout se termine par des malédictions et des imprécations contre Yézyd.

Les Persans regardent leur imâm comme un martyr , et lui donnent ce titre dans le cours du *récit* dont nous avons parlé. Ils ajoutent qu'il connoissoit d'avance le sort qui l'attendoit , et qu'il s'y est volontairement exposé pour expier les crimes de tous ceux qui croient en A'ly. Ainsi tous ceux qui pleurent la mort de cet imâm , obtiennent leur grace au jour du jugement. Ils ajoutent que si Hhocëin eut voulu profiter des prérogatives de sa qualité d'imâm , le monde entier n'auroit pu lui nuire ; mais qu'il consentit à souffrir une mort volontaire , pour que ses sectateurs pussent profiter de ses mérites dans l'autre vie. Telle est sans doute l'origine de la persuasion où ils sont que , au jour du jugement , Fathymah , fille de

Mohammed, femme d'A'ly et mère des deux imâms Hhaçan et Hhocéïn, se présentera devant le trône, avec la tête de Hhocéïn sur une main, et le cœur de Hhaçan (qui fut empoisonné) sur l'autre, en demandant en leurs noms l'absolution pour tous les sectateurs d'A'ly. Ils ne doutent point que Dieu ne fasse droit à sa requête.

Je tiens d'un religieux persan même les différentes particularités qu'on vient de lire, et que j'ai cru pouvoir insérer dans le cours de ma relation, parce qu'elles sont peu connues en Europe.

La mort de l'imâm Hhaçan, frère de Hhocéïn, et empoisonné à Médyne par A'ichah, veuve de Mohammed, est également célébrée par les sectateurs d'A'ly le 28 de sep-

fer, jour de sa mort; mais cette solennité n'est pas comparable à celle de mohharrem, pendant laquelle on parle, à la vérité, aussi de Hhaçan. Plusieurs auteurs les ont confondus, et croient que la fête du *dehá* leur est commune; je puis assurer, d'après de bonnes autorités, que les Persans mettent beaucoup de différence entre ces deux îmâms, et accordent une grande supériorité à Hhocéin.

CHAPITRE XIX.

L'auteur part de Chyrâz. — Description d'une kâravâne. — Itinéraire jusqu'à Bassorah. — Observations sur cette ville.

LE 11 octobre 1787, je partis de Chyrâz pour retourner dans l'Inde. Comme je pris la même route par laquelle j'étois venu, je n'indiquerai que les stations, en ajoutant des notes aux endroits sur lesquels ma maladie m'avoit empêché de faire des observations à mon premier passage. Mais avant de me mettre en marche, il est à propos de décrire de quelle manière on voyage en Perse.

Plusieurs voyageurs qui vont au même endroit se réunissent, et

forment ce qu'on appelle une *qafylah* ou kâravâne. C'est ainsi qu'on nomme la réunion des hommes, des chameaux, des chevaux, des mulets sous la conduite d'un guide (1). On lui paie le prix d'un mulet ou d'un chameau, et il s'engage à nourrir l'animal pendant toute la route: il a sous lui des valets qui débarassent les bêtes de leur charge, les mènent boire et paître. Tant que la *qafylah* est en route, elle se tient serrée le plus qu'elle peut. En arrivant à la station, où l'on campe, chacun dépose ses ballots dans des

(1) Ce guide se nomme *tchêhâr-wâdâr*, propriétaire ou garde-de-quadrupèdes (de bêtes de somme). *Tchêhâr-wâ* est un mot persan composé qui signifie quadrupède; *dâr*, qui possède et qui garde.
(L-8.)

endroits séparés, indiqués par le conducteur même; on en forme une demi-lune, dans le centre de laquelle on met le lit et les provisions; ensuite on tend à l'entour, à la distance d'environ trois verges ou neuf pieds pour chaque demi-lune, une corde de crin qui empêche la confusion des effets. Pendant la nuit, on garde les bêtes de somme à leur station respective, en face des marchandises qu'elles doivent porter le matin; elles sont attachées à la corde de crin dont nous avons parlé. Au moment du départ, c'est-à-dire entre trois et quatre heures du matin, on charge les mulets et les chameaux. Les voyageurs ne tardent pas à être éveillés eux-mêmes par le bruit des sonnettes suspendues au cou des bêtes, pour empê-

cher qu'elles ne s'écartent pendant la route. Le célèbre poète Hhâfiz a fait une heureuse allusion à cet usage, lorsqu'en parlant de l'insouciance des mortels qui ne songent point à la mort, il a dit (1) :

La clochette crie, et vous avertit de ramasser vos paquets.

Quand tout est prêt, le conducteur fait le signal d'avancer à ceux qui sont en tête; les autres se mettent successivement en marche, et tout reprend le même ordre que la veille.

Le 12 et le 13, nous passâmes par

(1) *Djeres féryâd myddred*
Kih ber bendyd muhkmilhâ.

Ce vers est imprimé en caractères originaux dans le texte anglais, mais avec autant de fautes que de mots.
(L-s.)

les villages de Khoun-Zineoun et de Desterdjyn ; le 14 , nous arrivâmes à Kâzeroun.

Si l'on en juge par ses ruines , Kâzeroun paroît avoir été une ville fort étendue , et presque aussi considérable que Chyrâz. Elle est située au centre d'une vaste plaine , entourée de hautes montagnes ; à quatre milles environ de la ville , se trouve un beau lac. Les environs de Kâzeroun produisent beaucoup d'opium ; mais aujourd'hui les Persans ne font pas de cette importante denrée un article de commerce. Leurs pères en profitèrent mieux ; car l'opium de Kâzeroun est encore fort renommé en Levant. Excepté une mosquée , le palais et les jardins du gouverneur , la ville n'offre rien de remarquable.

Nous y restâmes quatre jours ; le 18 , nous arrivâmes à Qomaridje.

Le 19, le 20, 21 et 22, nous passâmes les villages de Khicht , Daoulakieh, Berazgoun et Tchekâdouk ; le 25, nous arrivâmes à Abouchehr, où j'éprouvai la réception la plus honnête et la plus amicale de la part de M. Charles Watkins, résident de la compagnie dans cette place.

Le 24, je m'embarquai à bord du corsaire *le Scorpion*, capitaine Jervis, qui eut la politesse de m'offrir une place pour Bassorah. Le 24 au soir, nous dépassâmes la barre de Bassorah ; le 28, nous mouillâmes devant la ville.

Bassorah est à l'extrémité du golfe Persique, à 31 degrés 30 min. de latitude nord, sur les bords d'une rivière d'eau douce, nommée *Chât*

él a'ráb. C'est une branche de l'Euphrate , auquel elle se réunit à cinquante milles nord - ouest environ de Bassorah. La ville est considérable , mais mal fortifiée ; un mur de terre l'environne , les bastions et les tourelles sont également en terre. Elle avoit autrefois un fossé rempli d'eau , qui est maintenant desséché en plusieurs endroits. Malgré ces désavantages , Bassorah soutint un siège de plus de huit mois en 1777 , contre les Persans , qui l'évacuèrent l'année suivante , à cause de la mort de leur wakyl Kérym khân. Quoique le grand désert s'étende jusqu'aux murailles de cette ville , les bords de la rivière sont extrêmement fertiles et agréables. Ils produisent du bled , des légumes , du riz , et différens fruits d'Europe ;

mais un arbre qui contribue également à embellir les campagnes et à enrichir les habitans, c'est le dattier. La culture de cet arbre produit un revenu considérable au gouvernement turk. Les environs de Bassorah abondent en gibier, surtout en lièvres, perdrix, boucs sauvages, dont la chair a un fumet délicieux. Bassorah est à quatorze journées (de courrier) d'Alep; il y a une très-grande mosquée et un couvent de missionnaires italiens. La ville est actuellement soumise au gouvernement ottoman, et la résidence d'un *mucellem* établi par le bâchâ de Baghdâd, dont il dépend.

Je ne puis m'empêcher de parler ici d'une révolution si récemment arrivée en cette ville, que j'en ai été presque témoin oculaire.

C H A P I T R E X X.

Révolution arrivée à Bassorah. — L'auteur part de cette ville, et arrive à Calcutta.

Vers le milieu d'avril 1787, le cheykh Touyny, chef indépendant de la tribu arabe de Montifyq (qui habite dans le grand désert, à l'est de Bassorah), passa par le village de Zubyr à son retour d'une expédition contre les ennemis de sa tribu. Il étoit victorieux, et le *mucellem* ou gouverneur turk sortit de la ville pour lui faire son compliment à cette occasion.

Ce cheykh depuis long-tems vouloit s'emparer de Bassorah, ville sur

laquelle il prétendoit avoir des droits, comme sur une ancienne propriété patrimoniale. Il crut que l'occasion de réaliser son projet étoit favorable, et, sans autre formalité, il fit arrêter le gouverneur et sa suite. Cette expédition ne coûta point de sang ; car les Turks se trouvèrent pris avant d'avoir pu soupçonner la perfidie. Le lendemain, le cheykh envoya dans la ville un corps de quinze cents Arabes, pour s'emparer du palais du gouverneur et de tous les postes. Ils n'éprouvèrent pas non plus de résistance ; car il se trouvoit peu de Turks à Bassorah, et tout au plus deux cents hommes de troupes. On laissa tout dans l'ancien ordre, et les propriétés furent respectées. Le troisième jour, le cheykh fit son entrée avec le reste de sa

troupe, qui consistoit en cinq mille hommes environ. Alors commença le gouvernement arabe.

Les commandans des vaisseaux turks qui se trouvèrent alors dans la rivière, furent destitués, et remplacés par des Arabes. Bientôt on fit embarquer et on envoya dans l'Inde le mucellem, son conseil, le *defterdâr* ou trésorier, et les principaux officiers du gouvernement turk.

Après ces premières mesures, le cheykh se mit lui-même en état de soutenir une pareille expédition. Il commença par écrire à la Porte Ottomane pour s'excuser, en alléguant et en tâchant de prouver que « Basorah avoit appartenu à ses ancêtres, et qu'en qualité de chef libre et indépendant des Arabes, il avoit

droit de reprendre ce qui lui appartenoit. Pour prouver combien il avoit à cœur de vivre en bonne intelligence avec la sublime Porte, s'il étoit possible, il n'avoit usé d'aucuns des droits de la victoire; les personnes et les propriétés avoient été également respectées, quoiqu'il pût disposer à son gré des unes et des autres; l'ordre et la justice étoient maintenus aussi rigoureusement qu'auparavant; enfin il terminoit par reconnoître la suzeraineté de la Porte, à condition qu'on le nommeroit aux pâchâliks de Baghdâd et de Bassorah réunis. Il faisoit des vœux pour que le sultan prêtât une oreille favorable à des demandes aussi modérées et aussi raisonnables ».

En envoyant ses dépêches à Cons-

tantinople, il ne négligea pas de prendre des précautions contre tout événement. Il augmenta de beaucoup son armée; ensuite, ayant fait assembler les marchands arméniens et autres de Bassorah, il leur demanda à emprunter une somme de 6000 tomâns, pour laquelle il leur feroit une obligation. Malgré leur éloignement pour une pareille affaire, les marchands, après avoir beaucoup réfléchi, virent bien que le plus sage parti étoit d'accéder à ce qu'on leur demandoit, et ils tâchèrent de se consoler par l'espoir du remboursement promis par le cheykh. La somme fut comptée, et le billet délivré. Il auroit été probablement acquitté, si les choses eussent tourné différemment. Bientôt après le cheykh Touyny quitta la ville, et

..

conduisit son armée au village de Nerantah, sur les bords de l'Eu-
phrate, directement sur la route de
Baghdâd. Il campa, résolu d'atten-
dre le pâchâ de Baghdâd, et de lui
livrer bataille.

Il n'est pas inutile d'observer qu'à
la prise de Baghdâd, le frère aîné
du cheykh Touyny avoit déserté du
camp pour demander secours et pro-
tection à Soléimân, pâchâ de Bagh-
dâd. Ce prince, nommé cheykh (1)
Ahhmed, avoit été écarté de la suc-
cession de son père; ce qui lui inspira
la plus grande haine contre son frère,
et il n'attendoit que l'occasion de
secouer son joug et de se faire un
parti. Cette occasion se présenta;

(1) Les chefs de famille, parmi les
Arabes, ont le titre de *cheykh*, doyen
ou seigneur. (*M. Franklin.*)

il la saisit. Le pâchâ le reçut à bras ouverts, et lui donna les assurances de protection les plus fortes et les plus positives.

Au premier bruit de cette révolution, Soléimân rassembla une armée; et pour renforcer son parti, il fit demander l'alliance d'une tribu arabe du désert, habitant le voisinage de Bassorah du côté du sud-ouest. Cette tribu, gouvernée par le cheykh Tchâby, étoit très-voisine de la ville, et pouvoit lui être infiniment nuisible ou utile; en outre, elle a une flotte nombreuse de galiotes armées sur la rivière, dont elle occupe les bords au-dessus de Baghdâd. Le cheykh Touyny leur avoit déjà demandé leur alliance; mais ils y mirent un prix qui lui parut excessif. Il eut la mal-

adresse de les dédaigner. Le pâchâ de Baghdâd fut plus politique; il conclut avec eux un traité d'alliance, et poussa la libéralité jusqu'à concéder deux districts aux Tchâbys.

Pendant tous ces préparatifs de part et d'autre, les lettres du cheykh arrivèrent à la Porte. On ne lui fit aucune réponse; mais aussi-tôt l'ordre fut expédié au pâchâ de Baghdâd, d'envoyer à Constantinople la tête de Touyny. C'étoit la seule réponse que la Porte vouloit faire aux insolentes propositions d'un misérable chef de tribu, avec lequel elle dédaignoit de traiter.

Tous les préparatifs du pâchâ étant finis, il se mit en marche au commencement d'octobre 1787, et le 23 du même mois il joignit les Arabes. Le 25, les Turks battirent com-

plètement le cheykh et ses alliés. L'action eut lieu sur les bords de l'Euphrate; elle fut sanglante, et même incertaine pendant quelques momens; mais enfin les Arabes ayant plié, leur déroute fut bientôt complète. Le cheykh Touyny prit la fuite, accompagné d'un très-petit nombre de ses amis.

Cette victoire remit Bassorah au pouvoir des Turks, qui rétablirent toute chose sur l'ancien pied. Tout y est à présent tranquille; mais le commerce a beaucoup souffert, et ne se rétablira pas d'ici à quelque tems.

Dans cette triste circonstance, les malheureux marchands perdirent la somme prêtée à Touyny, et furent obligés d'en recueillir une autre pour calmer le ressentiment

du pâchâ, qui ordonna que l'on prélèveroit double droit sur toutes les marchandises pour cette année. Le cheykh en avoit fait autant; ce qui leur fut excessivement onéreux.

Après avoir établi un nouveau gouverneur, le pâchâ s'en retourna à Baghdâd. Le cheykh lui a adressé de nouvelles instances, et des protestations de fidélité; mais le pâchâ n'en a pas moins persisté à le déposer, et à confirmer le cheykh Ahmed, dont nous avons parlé, chef des Montefyq, il témoigne la ferme résolution de soutenir son protégé.

Bassorah, le premier février 1788.

Le 12 février 1788, je m'embarquai à bord du brig *Fetahh-Illahi*, capitaine Nimmo, pour retourner

dans l'Inde. Je ne puis quitter le golfe Persique sans témoigner ma vive reconnaissance à MM. Manesty et Jones, de la factorerie de Bassorah, qui ne négligèrent rien pour me rendre agréables les trop courts instans que je passai avec eux.

Après avoir surgi à Masqat, Cochin et Masulipatnam, nous arrivâmes le 22 avril dans la rade de Ballassore, et le 25 nous mouillâmes devant Calcutta. Enfin je revis cette ville après une absence de deux ans et deux mois.

Forsan et hæc olim meminisse juvabit!

FIN DU VOYAGE DU BENGAL A CHYRAZ.



NOTICE HISTORIQUE

DE

LA PERSE,

Depuis la mort de *Nâdir-Châh*,
jusqu'en 1788.



NOTICE HISTORIQUE

DE

LA PERSE.

A' D I L - C H A H.

APRÈS la mort de Nâdir, arrivée en 1747 (1), son neveu A'ly prit les rênes du gouvernement, et une

(1) Ce conquérant avoit plus de soixante ans quand il perdit la vie à Cotchan, dans la Perse septentrionale, à vingt-cinq lieues de Mechehed. Il fut assassiné par ses gardes pendant la nuit du 19 au 20 juin 1747, à l'instant où il méditoit de faire égorger tous ses soldats persans par les Afghâns et les Uzbeks. A'bdoûl-Kérym, pag. 466 de ses *Memoirs*; Han-

grande partie de l'armée le reconnut sous le nom de *A'dil-Cháh* (roi équitable). A'dil avoit un frère, nommé Ibrâhym, qui, dévoré de

way, tom. II, p. 262 des *Revolutions of Persia*; et Mehdy-Myrzâ, dans son *Histoire de Kuly khân*, traduite par Jones, p. 300, attestent l'existence de cet exécrable projet, bien digne d'eux du monstre qui l'avoit conçu, et qui en avoit exécuté plusieurs autres non moins horribles. A la vérité, le jésuite Bazin n'en parle point: il fut cependant premier médecin de Nâdir depuis 1741 jusqu'à sa mort, et donne sur cet événement, dans le quatrième volume des *Lettres édifiantes*, des détails très-circostanciés, et qui annoncent en même temps la plus lâche et la plus coupable partialité envers un ambitieux heureux, opprobre et fléau de l'humanité. Le silence de ce missionnaire ne peut balancer les autorités que je viens de citer; il sert seulement à caractériser l'esprit jésuitique et sacerdotal. (L-s.)

L'ambition de régner, résolut de saisir la première occasion favorable à ses projets. Il s'efforça donc de gagner quelques-uns des chefs de l'armée de son frère; un corps de troupe assez considérable s'étant déclaré en sa faveur, il leva hautement l'étendard de la révolte, et fit éclater ses prétentions. Après différentes rencontres, dans lesquelles l'avantage fut disputé et balancé, A'dil, victime d'une trahison, tomba entre les mains de son compétiteur, qui lui fit aussi-tôt crever les yeux, usage barbare autorisé par la politique persane. Bientôt après il fut mis à mort, et Ibrâhym se fit proclamer roi sous le titre d'*Ibrâhym-Châh*, au mois de juin 1748 (1).

(1) Voyez les *Lettres édifiantes*, t. IV, pag. 556 et 557. (L-s.)

Il est nécessaire d'observer ici que Nâdir, en mourant, avoit deux petits-fils, nommés Châh-Rokh-Châh et Rizâ-Qouly-Myrzâ. Ces jeunes princes étant absens au moment où leur aïeul perdit la vie, se virent exclus du gouvernement, par l'usurpation d'A'dil, qui les fit empoisonner; et fit fendre le ventre aux femmes de Nâdir que l'on soupçonnoit être enceintes.

CHAH-ROKH-CHAH.

Châh-Rokh l'aîné, qui avoit été nommé gouverneur de Mechehed peu de tems avant la mort de Nâdir, ne fut pas plutôt instruit de ce grand événement et de l'usurpation d'A'dil, qu'il résolut de se former un parti dans la ville de Mechehed. Il y réussit aisément, parce que les

habitans avoient pour lui beaucoup d'affection. Il jouit de la paix et de la tranquillité pendant les débats d'A'dil avec Ibrâhym ; mais à peine celui-ci eut-il le dessus, qu'il leva une puissante armée pour marcher contre Châh-Rokh, qu'il battit dans une bataille rangée, près de Meched; le vaincu s'étant laissé prendre, on lui creva les yeux, et on le conduisit dans la ville, qui se rendit aussitôt après l'action.

Châh-Rokh avoit deux fils, Nâssir-Ullah-Myrzâ et Nâdir-Myrzâ. Le premier apprenant la défaite de son père, prit aussitôt les armes, rassembla un corps de troupe formidable, et résolut d'assiéger le vainqueur dans le château de Tibs, situé sur les confins du Khoracân, et que l'on regarde comme inexpugnable.



Ibrâhym sortit à sa rencontre; mais ses principaux officiers et une partie de ses troupes étoient gagnés : le reste ne tarda pas à l'abandonner. Il fut fait prisonnier, et conduit devant Nâssir, qui ordonna incontinent son supplice; juste représaille de la cruauté qu'il avoit exercée envers son frère A'dil (1).

On est étonné, avec raison, de la rapidité des révolutions dans un aussi vaste empire que celui de la Perse. Deux années s'étoient à peine écoulées depuis la mort de Nâdir, et déjà deux princes avoient été mis à mort, un troisième privé de

(1) Suivant le jésuite Bazin, *Lettres édifiantes*, tom. IV, pag. 340 et 341, ce fut Châh-Rokh-Myrzâ qui défit Ibrâhym sur les frontières du Khoragân au mois de juin 1749. (L-s.)

la vue, et aucun étranger ne s'étoit immiscé dans leurs querelles. Ils étoient liés, au contraire, par la consanguinité la plus sacrée. Un frère trame et consomme la ruine de son frère, un neveu assassine son oncle. Tous les événemens qui se sont passés et accumulés depuis la mort de Nâdir, cet heureux usurpateur, ne présentent qu'une suite de crimes plus atroces les uns que les autres. Tous les liens du sang sont rompus, des princes gravissent les degrés du trône à travers les flots de sang, et sur les cadavres de leurs plus proches parens. Eux-mêmes bientôt après deviennent les victimes des mêmes forfaits.

Mais revenons à Châh-Rokh-Châh. A peine instruits de la mort d'Ibrâhym, les habitans de Meche-

hed le retirèrent de sa prison, et le replacèrent, quoique privé de la vue, à la tête du gouvernement, chose fort extraordinaire qui donne une juste idée du désordre de ces circonstances, puisqu'il est prescrit par une loi rigoureuse et très-ancienne de ne point placer un aveugle (1) sur le trône de la Perse. Ici,

(1) Il n'est pourtant pas superflu d'observer que « un fidèle officier de Châh-Rokh fit visiter les yeux de son maître » par d'habiles médecins; ils assurèrent » que la fortune qui l'avoit si bien servi » contre le poison qu'A'dil-Châh lui » donna, l'avoit servi encore contre la » violence du rebelle, et qu'il verroit » au moins d'un œil. On annonça donc » sa prochaine guérison; mais les médecins s'étant trompés, et Châh-Rokh » n'ayant pas recouvré la vue, il renonça à la couronne ». *Lettres édifiantes*, tom. IV, pag. 545. (L-s.)

cette loi fut négligée en faveur de Châh-Rokh-Châh. Mais ce prince étant déjà avancé en âge, apprit avec inquiétude les succès de Nâssir-Ullah-Myrzâ son fils, et résolut sa ruine. Pour agir avec plus de certitude, il s'efforça de faire entrer dans ses vues un noble persan, favori intime de Nâssir, et son premier ministre. Il l'engagea à écrire au nom de Roustem khân, prince dépendant de Nâssir, et commandant pour lui les frontières septentrionales, une lettre munie du cachet de ce général, par laquelle il seroit censé informer son maître que les Afghans marchaient à grandes journées sur Mechehed, et l'inviter à s'y rendre en diligence pour défendre cette place. Si cette ruse avoit le succès qu'ils'en promettoit,



et si Nâssir étoit fait prisonnier, une des filles d'Ibrâhym, le fameux bijou de Nâdir-Châh (1) et 100,000 tomâns (2) d'argent comptant devoient être la récompense de cet important service.

(1) Nommé *derrou*. Ce diamant a été dernièrement emporté de la Perse par des marchands arméniens, qui le vendirent à l'impératrice de Russie 80,000 liv. sterlings. (*Note de M. Franklin.*)

(2) Cinq à six millions de livres tournois. « Le tomân », suivant Peyssonnel, *Eclaircissements sur le commerce de la mer Noire*, « est une monnoie de compte qui » vaut 20 *nâdiry* ou 20 piastres de Tur-
 » kie ». La piastre de Turquie valoit alors 5 livres ; elle a beaucoup diminué depuis cette époque. Les Turks ont tellement altéré leur monnoie, que leurs piastres ne vont plus qu'à 40 sols. Le *nâdiry* étoit une monnoie créée par Nâdir-Châh, et qui équivaloit à la piastre turke. (L-s.)

Par une ingratitude trop naturelle au cœur de l'homme, et surtout de celui qui vit sous un gouvernement despotique, Moumyn khân, c'étoit le nom de ce traître, accueillit les propositions qu'on lui fit, et n'hésita point à coopérer à la ruine d'un prince qui l'avoit comblé de bienfaits. Après avoir reçu l'argent et le bijou, il écrivit la lettre, contrefit le cachet de Roustem khân, et la fit remettre par un homme qui lui étoit affidé, et qui se présenta comme un courrier qui vient d'arriver. Aussi-tôt qu'il eut parcouru cette lettre, Nâssir envoya chercher l'auteur même, qu'il étoit loin de soupçonner, la lui communiqua en lui demandant ses avis. Le perfide Moumyn répondit que, d'après cette lettre, il y avoit tout lieu de croire

que l'intention des Afghans étoit de mettre le siège devant Meched; que la perte d'une pareille place dérangeroit considérablement ses affaires dans cette circonstance; que, si le prince vouloit la conserver, il n'avoit pas d'autre parti à prendre que de s'y jeter à la hâte, sa présence encourageroit la garnison; enfin, qu'il n'avoit rien de mieux à faire que de quitter son armée, qui ne pourroit se rendre à Meched avant l'arrivée des Afghans (1), en donnant néanmoins les ordres nécessaires pour qu'elle le suive le plus tôt possible. Il insista sur-tout pour

(1) Les Afghans ou Patanes sont les habitans des montagnes du Qandahâr, province limitrophe de la Perse et de l'Inde. Voyez la note de la page 7 du *Voyage à la Mekke.* (L-s.)

que le prince partît à l'instant même avec quatre ou cinq cents gardes-du-corps, emportant avec lui la portion la plus précieuse et la moins embarrassante de ses trésors (on avoit fait un immense butin sur les vainqueurs de Tibs à la mort d'Ibrâhym-Châh), « parce que , disoit-il, » une fois retranché dans Mechehed, » vous pourrez opposer aux ennemis » une toute autre défense que votre » père, qui est privé de la vue ».

Ce prince abusé, crut à la sincérité de celui qui lui donnoit cet avis, et partit aussi-tôt pour la ville menacée ; mais il n'avoit pas encore fait une lieue, que des gens de sa suite vinrent lui annoncer que du haut d'une éminence on voyoit une grande illumination dans le camp qu'ils venoient de quitter, et on y

entendoit des trompettes et différens autres instrumens. Nâssir commença à soupçonner la fidélité de son confident. En effet, cet astucieux ministre, immédiatement après le départ, s'étoit empressé de rassembler les principaux officiers de l'armée, qu'il avoit déjà mis dans ses intérêts, et qui avoient eux-mêmes corrompu une grande partie des troupes. A l'instant ils le proclamèrent roi, et on fit la prière publique (1) en son nom au milieu du camp. Ces révolutions étoient si communes depuis quelque tems,

(1) *Khothbeh*; c'est la prière publique que l'imâm fait dans la mosquée, et dans laquelle il prie nominativement pour le souverain régnant. Voyez le *Tableau de l'Empire Ottoman*, t. I, *passim*, édit. in-folio. (L-s.)

qu'elles ne causèrent aucune surprise à l'armée. Ainsi cescélérat commettoit un double crime en trompant d'abord Nâssir-Ullah son maître, ensuite Châh-Rokh-Châh, qui l'avoit payé pour commettre une trahison toute différente; mais bientôt ses propres troupes se chargèrent de lui infliger le châtiment de ses crimes en l'assassinant.

Nâssir ne pouvant se flatter de recouvrer ce qu'il venoit de perdre, poursuivit sa route jusqu'à Meched. A son arrivée, il acquit la triste certitude de ce qu'il craignoit, et il vit que la prétendue invasion des Afghans étoit une fable imaginée pour l'induire en erreur; mais on ne lui laissa pas le tems de prendre des précautions ultérieures, car on vint aussi-tôt l'arrêter par ordre de

son père, à qui on porta tous les trésors qui se trouvèrent sur lui.

Le vainqueur ne jouit pas long-tems de sa ruse. A peine étoit-elle consommée, que Ahhmed-Châh, prince brave et actif qui régnoit sur le Kâboul, le Qandahâr, et d'autres contrées limitrophes de la Perse et de l'Inde, profitant des troubles de la Perse, s'avança vers Mechehed à la tête d'une armée de cinquante mille hommes, et mit le siège devant la ville. Ce siège dura huit mois, pendant lesquels Ahhmed fit plusieurs expéditions. La plus remarquable est sa tentative sur le fort de Tibs; et voici ce qui l'enhardit à hasarder une pareille entreprise.

A'ly-Merdân khân bakhtyâry, officier brave, expérimenté, et d'une

naissance distinguée, enfin que Nâdir-Châh lui-même s'étoit plu à former, avoit reçu le gouvernement de Tibs des mains de Nâssir; quand Ahhmed se présenta, il lui remit cette forteresse, et en conserva le commandement pour prix de sa soumission. Mais bientôt après, se voyant fortement appuyé par la garnison, il succomba à l'épidémique ambition du tems, et aspira, comme les autres, aux grandes places. Ainsi, d'après l'avis de son frère, à qui il avoit confié ses projets, il fit déclarer la garnison ouvertement en sa faveur, par le moyen de quelques générosités. On fit le *khothbeh* ou la prière publique en son nom dans la grande mosquée. Enfin il fut reconnu souverain, non-seulement par la garnison, mais

encore par les habitans des pays voisins.

Instruit de ces mouvemens, Ahmed détacha incontinent vingt mille hommes de son armée pour faire le siège de Tibs, sous le commandement d'un de ses officiers généraux (1). A'ly-Merdân fut tué d'un coup de mousquet, tandis qu'il exhortoit ses soldats sur les murailles. Dès qu'il fut tué, la place se rendit; on lui coupa la tête, qu'on envoya au camp d'Ahmed-Châh. Cet horrible présent fut reçu avec des transports de joie. Cependant celui-ci pressoit le siège de Mechehed; les gardes d'une des portes se laissèrent ga-

(1) *Serdâr*. Ce titre, fort usité dans l'Inde, est composé de deux mots persans *ser*, tête, et *dâr*, qui possède. (L-s.)

gner, et par le moyen de cette trahison, Ahhmed entra dans cette ville, qu'il assiégeoit depuis huit mois.

Nous n'avons pas besoin de faire sentir toute la difficulté de garder un ordre chronologique et une certaine exactitude dans le récit de révolutions aussi rapides que nombreuses. La confusion répandue dans toute la Perse depuis la mort de Nâdir jusqu'à l'élévation de Kérym, anéantit la littérature et les arts. Rien n'a été écrit, et tout ce que je rapporte, je l'ai appris dans mes conversations avec différens officiers persans qui ont pris part à ces révolutions. Il me suffit d'observer qu'il n'y a pas encore de relation publiée, soit dans l'Inde, soit en Europe, et l'on pardonnera

les imperfections de la mienne (1).

Pendant les trente années que dura le règne de Kérym khân, la littérature et les arts, presque anéantis dans les révolutions précédentes, commencèrent à renaître, et auroient acquis même un certain degré de perfection, si sa mort n'eût

(1) L'assertion de M. Franklin n'est point parfaitement juste. Les événemens qui se passèrent entre la mort de Nâdir et l'élévation de Kérym, ont été décrits par plusieurs voyageurs. A la vérité, nous n'avons que peu de chose sur la vie de Kérym et les années subséquentes jusqu'aujourd'hui. Ces voyageurs sont Hanway, *Revolutions of Persia*. Lond. 1753, in-4°. 2 vol. — Le jésuite Bazin, dans le tom. IV des *Lettres édifiantes*, nouv. édition. — S. G. Gmelin, *Reisen durch Russland, zu untersuchung der drey naturreiche*, in-4°. 3 vol. t. III, renfermant *Reise durch das nordliche Persien in den Jahren, 1770, 1771, 1772*. On trouve un extrait de ce voyage

tout replongé dans le chaos et dans l'anarchie.

Pendant la vie de ce prince, un habitant de Chyrâz essaya d'écrire une espèce d'histoire des événemens arrivés de son tems ; mais Kérym, quoique d'ailleurs fort généreux, comme son nom l'indique, ne jugea

dans l'*Histoire des découvertes faites par divers savans voyageurs*. Berne, 1779, in-4°. 3 vol. — Peyssonnel, *Essai sur les troubles actuels de Perse et de Géorgie*, 1754, in-12, 1 vol. — Moginié, *l'Illustre Paysan, ou Mémoires et Aventures, où se trouvent plusieurs particularités et anecdotes des dernières révolutions de l'Indostân et de la Perse*. Lausanne, 1754, in-8°. 1 vol. — Ferrière-Sauve-Bœuf, *Mémoires histor. &c. de ses Voyages*. Paris, 1790, in-8°. 2 vol. Excepté le dernier, qui d'ailleurs est très-concis, tous les autres auteurs que nous venons de citer ne vont pas au-delà du règne de Kérym. (L-s.)

pas l'auteur digne d'encouragemens, et ne lui fit que de minces présens pour le récompenser de son ouvrage. L'auteur découragé le remporta à Ispahân, et depuis ce moment on n'a jamais pu le déterminer à le publier. Il a résisté à toutes les instances réitérées de ses plus intimes amis ; il leur a même refusé la communication de son manuscrit, de manière qu'il n'y a pas lieu d'espérer qu'on puisse se le procurer avant la mort de l'auteur. Cette obstination est d'autant plus fâcheuse, que des personnes qui le connoissent, et qui ont vu quelques fragmens de cet ouvrage, le regardent comme une histoire extrêmement exacte. C'est, en outre, la seule qui existe, personne n'ayant fait jusqu'à présent une semblable entreprise.

Situation lamentable de la Perse, depuis la prise de Mechehed jusqu'à l'élévation de Kérym khân. Noms de ceux qui se disputèrent ce royaume depuis Nádír.

Il m'a été impossible de recueillir le moindre détail sur les événemens désastreux dont la Perse fut le théâtre, depuis la prise de Mechehed par Ahmed, jusqu'à l'époque où Kérym khân prit le timon des affaires. Pendant tout ce tems, le royaume fut en armes et agité par les plus violentes commotions. Différens partis s'élevèrent dans les différentes provinces; tous prétendoient au pouvoir, et cherchoient à se rendre indépendans. Des ruisseaux de sang couloient de toutes

parts , et les crimes les plus atroces restoient impunis. Les voyageurs qui visiteront après moi la même contrée , jugeront de la fidélité de ce tableau , et n'en trouveront pas les traits forcés ni les couleurs trop fortes. Depuis Goumbroun jusqu'aux frontières de la Russie , la surface du pays leur offrira mille preuves de ma véracité.

Au reste , voici ce que j'ai pu recueillir , et ce dont je n'hésite pas à garantir l'authenticité.

Les noms des sanguinaires ambitieux qui , après la mort de Nâdir , aspirèrent au pouvoir suprême , sont :

A'dil-Cháh , qui régna neuf mois.

II.

Ibráhym-Cháh , six mois.

III.

Cháh-Rokh-Cháh, qui vit encore (en 1788), âgé de plus de quatre-vingts ans. Après plusieurs vicissitudes de fortune, il a reconquis *Mechehed*, et règne dans le *Khoraçân* par l'entremise de *Nássir-Ullah*.

IV.

Solémán-Cháh.

V.

Ismá'yl-Cháh.

Le règne de ces deux derniers princes dura environ quarante jours, et ils eurent la tête coupée peu de tems après leur élévation.

VI.

Açád-Cháh l'*Afghân*, l'un des

plus redoutables compétiteurs de Kérym , qui le vainquit , l'emmena prisonnier à Chyrâz , où il mourut de mort naturelle.

V I I.

Hhaçan khân Kedjar , autre compétiteur de Kérym . Tandis qu'il assiége Chyrâz , tout - à - coup une révolte éclate dans son armée , qui , dit-on , se plaignoit de n'être pas payée . Il en est abandonné : un parti envoyé par Kérym khân le fait prisonnier .

V I I I.

A'ly - Merdân khân de Bakhtyâr . On a vu ci-dessus , page 136 , le sort de ce traître . On lui coupa la tête pour l'envoyer à son heureux rival ; sa famille , conduite à Chyrâz , éprou-

va le meilleur traitement, et recouvra même une partie de sa liberté : on lui donna la ville pour prison.

Notice sur la vie de Kérym.

Kérym khân Zend étoit un des officiers favoris de Nâdir ; il se trouva dans les provinces méridionales de la Perse à la mort de ce conquérant. Chyrâz et d'autres places se déclarèrent pour lui. Après une lutte longue, et souvent incertaine, il parvint à battre et à détruire ses compétiteurs, et finit par être l'unique maître de la Perse (1).

(1) Quand M. Gmélin alla en Perse par ordre de la czarine, Kérym possédoit une partie de l'Azerbâidjân, du Mâzendrân, de l'Aster-âbâd, les villes

Il jouit du pouvoir suprême pendant environ trente années; et vers les dernières seulement, il prit le titre de *wakyl* (gouverneur), et ne voulut jamais recevoir celui de *châh* (roi). Il fit à Chyrâz sa principale résidence, par reconnaissance envers les habitans de cette ville et des provinces méridionales, dont il avoit reçu de puissans secours. Il mourut en 1779, emportant les regrets de tous ses sujets, qui le regardoient comme l'honneur de la Perse.

de Tauryz, de Hamadân, de Tegrat, de Chyrâz, d'Isspahân et de Kirmân, avec toutes leurs dépendances; en un mot, tout le pays qui s'étend d'un côté jusqu'au golfe Persique, et de l'autre jusqu'aux frontières de la Turquie. *Gmelins Reisen durch das nordlichen Persien*, 3^e vol. *passim*. (I.-s.)

Si jamais prince a mérité le surnom de *grand*, on ne peut le refuser à Kérym; ses droits sont dans sa conduite et dans ses actions. Après s'être assuré du gouvernement, et avoir appaisé tous les troubles, il consacra tout son tems et toute son attention à embellir et faire fleurir Chyrâz, sa ville favorite. Il bâtit des mosquées, des palais et quantité d'édifices dans l'intérieur et aux environs de cette ville. Le meilleur ordre régnoit par-tout. Les grandes routes, les chemins de traverse, furent réparés et soigneusement entretenus; on reconstruisit les kâravânsérâys, et on les rendit propres à recevoir les marchands de la Perse et des pays étrangers. Je puis assurer, d'après de bonnes autorités, que, pendant tout son règne, la po-

lice fut si soigneusement tenue, qu'il n'y eut pas dans la ville une seule rixe ensanglantée. Quoique d'une sévérité rigoureuse dans l'administration de la justice lorsqu'il s'agissoit de crimes bien avérés, il évitoit d'employer les punitions cruelles quand il avoit une autre alternative. Cette conduite, qui nous paroîtra toute naturelle, est pourtant surprenante et même digne d'éloge de la part d'un souverain de la Perse, pays où les tyrans sont accoutumés à avoir toujours les mains teintes de sang, et se plaisent à le répandre sans le plus léger motif, et sur-tout sans éprouver des remords ou le moindre reproche. Kérym khân conquit le trône dans des circonstances vraiment désastreuses, et parvint cependant, par son intelligence et

ses talens naturels, à établir un certain ordre, fondé sur la justice, la modération et la clémence. Ses bienfaits envers son peuple, sont encore profondément gravés dans le cœur de ceux qui lui ont survécu, et ils acquièrent chaque jour à leurs yeux un nouveau prix, par les cruautés et les vexations de toute espèce exercées par ses successeurs pendant les différentes révolutions arrivées depuis sa mort.

Toutes les actions de Kérym portoient un caractère de grandeur et de libéralité; les édifices commencés et finis sous son règne, furent entrepris exprès pour occuper un certain nombre de bras industriels, mais oisifs. Une pareille conduite feroit honneur aux gouvernemens les plus policés de l'Europe.



Non-seulement il pardonnoit volontiers les fautes, mais il ne voulut pas même punir certains attentats médités contre sa personne, malgré les sollicitations de ses amis et de ses courtisans, qui vouloient provoquer sa vengeance contre les conspirateurs.

Il étoit propre aux fatigues de la guerre et à la vie des camps. Sous le règne de Nâdir, il se signala par plusieurs traits de courage. Personne, dans tout son royaume, ne brandissoit une lance avec plus d'adresse, ou ne montoit mieux un cheval. Il combattoit toujours à la tête de ses troupes, chose d'autant plus rare en Perse, que le chef regarde toujours l'action à une certaine distance.

La réunion de toutes ces qualités

dans un prince asiatique maître d'un aussi vaste empire, et gouvernant des sujets d'humeurs et de caractères si différens, est sans doute bien surprenante; elle le paroîtra encore davantage quand on saura que ce prince étoit si illétre, qu'il ne savoit ni lire ni écrire: ce défaut d'éducation ne peut lui nuire auprès des hommes capables de l'apprécier. Son activité, sa profonde connoissance des hommes, suppléoit à tout, et il n'en protégeoit pas moins efficacement les arts. Ils commençoient à jouir d'une considération et d'un éclat qu'ils n'avoient pas eu depuis bien long-tems dans la Perse, quand la mort de ce grand homme les replongea dans le néant, et fit succéder les ténèbres les plus

profondes à une flatteuse lueur d'espérance.

Peu importe quelles étoient ses opinions religieuses ; les hommes de toutes les croyances vivoient paisibles sous son gouvernement. Si l'on en juge par l'extérieur, il étoit pieux, et même dévot. Il fit construire près de son palais la mosquée que nous avons décrite ci-dessus, tom. I, p. 70, et fonda de riches revenus pour les desservans. Enfin, pendant le cours de son règne, il distribua des sommes considérables d'argent aux pauvres, et fit d'autres œuvres pies qui caractérisent un prince religieux.

Les étrangers, et les Européens sur-tout, éprouvoient de sa part l'accueil le plus affable, et jamais il ne les laissoit partir sans leur don-

ner des marques de sa générosité. Il n'estimoit l'argent que pour l'usage qu'on peut en faire. L'avidité et l'avarice lui étoient absolument étrangères, et les marchands de Chyrâz s'accordent à dire que, sous aucun règne, ils n'ont payé moins d'impôts que sous celui de Kérym.

Il encourageoit et protégeoit le commerce de la manière la plus efficace, persuadé que c'est la principale source des richesses d'un état. Il étoit respecté au-dehors. L'orgueilleuse et sublime Porte de Constantinople lui envoya des ambassadeurs, le reconnut pour souverain de la Perse; quoique intérieurement elle le regardât comme un usurpateur, elle desira même de contracter alliance avec lui. Ce n'étoit, au reste, qu'une démarche politique suscitée

par la crainte de perdre Bassorah , ville sur laquelle Kérym khân avoit des vues. En effet , il attaqua cette place avec un certain succès ; mais cette expédition lui devint funeste , car il y perdit la fleur de son armée , qui fut taillée en pièces sous les murailles en l'année 1778.

Il reçut aussi des ambassadeurs de la part du célèbre A'ly khân , qui lui apportoient de riches présens , et lui témoignoit le desir que leur maître avoit de faire son alliance. Enfin il fut reconnu par les tribus Mahrattes et différens princes indiens. — Il est difficile de prévoir jusqu'à quel degré de splendeur seroit parvenue la Perse sous un tel prince. Au reste , il n'y a point de doute que , s'il eût poussé une plus longue carrière , il auroit suscité des

affaires très-inquiétantes à la Porte Ottomane , et se seroit probablement concerté avec la Russie pour accélérer le démembrement de cette puissance ; mais sa mort replongea tout dans la confusion. Elle arriva en 1779 ; il étoit âgé de quatre-vingts ans. Cet événement causa le plus vif regret à ses sujets , et particulièrement aux habitans de Chyrâz , qui bénissent encore chaque jour sa mémoire (1).

(1) Je ne dois pas dissimuler à mes lecteurs que le récit de M. Franklin ne s'accorde pas entièrement avec ce que M. Gmélin nous raconte sur le même prince. « Depuis que Kérym est maître » absolu de la Perse , dit M. Gmélin » (qui voyageoit en 1770) , il s'est retiré » à Chyrâz , dans des palais magnifiques » qu'il s'est fait bâtir ; il ne s'occupe » nullement du bonheur de ses sujets. » Son principal soin est de satisfaire sa

*Troubles de la Perse depuis la mort
de Kérym khân.*

La nouvelle de la mort de Kérym
répandit la plus grande confusion

» passion pour l'argent , pour le vin et
 » les femmes ; il laisse les khâns (ou gou-
 » verneurs particuliers) vexer à loisir les
 » habitans des provinces qui leur sont
 » confiées. Ces petits tyrans sont sou-
 » vent aux prises ensemble , et n'at-
 » tendent que la mort de Kérym pour
 » se disputer le trône. Aussi, quoique
 » la Perse paroisse jouir extérieurement
 » d'une paix profonde et d'une espèce
 » de bonheur, elle est réellement dans
 » la plus triste situation, et gémit sous
 » la plus affreuse tyrannie. Kérym s'est
 » attiré la haine de tous ses sujets ; et ,
 » pour sa propre sûreté, il se tient tou-
 » jours enfermé dans son palais avec ses
 » femmes, &c. ». *Gmelins Reise durch
 das nordliche Persien in dem iahren,*
 1770, 1771, 1772, 3^e vol. pag. 250 et

dans Chyrâz ; vingt-deux officiers de l'armée , personnages d'un rang et d'une famille distingués , s'emparèrent de la citadelle , pour défendre contre tous les prétendans

suiv. L'opposition du témoignage de ces deux voyageurs ne doit pas inspirer de doute sur leur véracité ; il suffit de se rappeler que M. Gmélin parcouroit des provinces septentrionales de la Perse éloignées du siège de l'empire , et conséquemment dédaignées du souverain. M. Franklin , au contraire , n'a vu que Chyrâz , où Kérym a fait sa principale résidence , qu'il a cherché à fortifier et à embellir , et dont les habitans lui avoient donné les plus grandes preuves de dévouement. N'oublions pas non plus que les états monarchiques ressemblent à ces corps dont la tête , monstrueuse en comparaison du corps , absorbe les alimens destinés à celui-ci. Le tems n'est pas encore fort éloigné où l'on sacrifioit la France entière à Paris.
(L-s.)

Aboûl-Fétahh khân, le fils aîné du wakyl, qu'ils vouloient mettre sur le trône. Sur ces entrefaites, Zikéa khân, parent du même wakyl du côté de sa mère, et qui possédoit des biens immenses, enrôloit à son propre service une grande partie de l'armée qu'il commandoit, et distribuoit des largesses. Ce Zikéa khân étoit de la tribu de Zend ou Laske-ry; il joignoit à une grande cruauté l'orgueille plus insupportable. Après avoir rassemblé un corps assez considérable, il marcha contre la citadelle, et en fit le siège. Au bout de trois jours, voyant qu'il ne la réduiroit point par la force, il eut recours à la trahison. Il écrivit à chacun des vingt-deux officiers une lettre, dans laquelle il leur juroit sur le sacré *gorân*, que l'on ne leur arrache-

roit point un cheveu, et que toutes leurs propriétés seroient respectées s'ils vouloient lui livrer la forteresse.

Après avoir délibéré sur ce message, les officiers n'espérant pas de pouvoir tenir long-tems, agréèrent la proposition de Zikéa, et se livrèrent à lui. Des ordres étoient donnés pour qu'on les saisît dès qu'ils se présenteroient, et qu'on les amenât séparément devant Zikéa. Cet ordre fut ponctuellement exécuté, et on les massacra tous en sa présence, tandis qu'il étoit assis pour jouir de cet horrible spectacle. La manière même dont on procéda à cette horrible exécution, caractérise bien un tyran aussi sanguinaire.

Six *pehlwân* ou lutteurs étoient nus jusqu'à la ceinture, et armés

de cimetières. Chacun d'eux alternativement égorgoit une victime, et la mettoit en pièces ; ensuite on jetoit les corps sur la place située devant le palais. Voici une circonstance de cette boucherie , qui m'a été racontée par un témoin oculaire. — Après l'exécution , un soldat du khân (un turkoman tatar) lava ses mains dans le sang , qui couloit de toutes parts ; il en porta même plein le creux de sa main à sa bouche , et le but en faisant une espèce de libation sur sa barbe , et en s'écriant : *Cheker lillahi!* (louange à Dieu.)

*Zikéa khân et A'ly-Mourád , com-
pétiteurs pour le trône de Perse.*

Les personnes attachées au parti de ces infortunés, furent épargnées et incorporées, pour la plupart, dans les troupes de Zikéa. Un acte de cruauté aussi inoui eut l'effet qu'il s'en promettoit, personne ne fut tenté de prétendre à l'empire, et Chyrâz jouit pendant quelque tems de la tranquillité. Les richesses des victimes de ce tyran servirent à augmenter ses trésors ; et tous ceux qui eurent le malheur de lui paroître suspects, furent à l'instant sacrifiés à sa sûreté. Cependant le jeune Aboûl-Fétahh ne fut que renfermé ; il ne perdit ni la vie ni même la vue.

A'ly - Mourâd khân , autre parent de Kérym , se trouvoit alors à Chyrâz , et jouissoit de la plus haute faveur auprès de Zikéa , qu'il détestoit intérieurement. Il fut nommé gouverneur (1) d'Isspahân , et partit aussi-tôt pour cette ville. A peine arrivé , il forma le projet de devenir lui-même indépendant ; et afin de mieux cacher ses desseins aux yeux de la multitude , il prétexta vouloir retirer le jeune Aboûl-Fétahh des mains de Zikéa , pour le placer sur le trône. Les troupes et les habitans d'Isspahân lui témoignèrent le plus grand empressement à seconder ses projets. Il eut bientôt rassemblé une forte armée ; alors il se déclara en révolte ouverte contre Zikéa , pu-

(1) *Hhakym.*

blia qu'il ne reconnoissoit d'autre souverain qu'Aboûl-Fétahh khân, fils aîné de Kérym, son ancien maître et parent.

Au bruit de cette révolte, Zikéa s'empessa de rassembler un corps d'armée, et partit de Chyrâz, emmenant avec lui tous ceux qu'il soupçonnoit capables de causer quelques troubles en son absence ; il n'oublia point sur-tout Aboûl-Fétahh et d'autres prisonniers d'état. Il laissa un de ses fils, non moins cruel que lui, revêtu du titre et des pouvoirs de *beglerbeg* ou vice-roi de la Fârs et gouverneur de Chyrâz. Il dirigea sa marche vers Yezdekhâst, place située à six journées nord de Chyrâz, sur la grande route d'Isspahân. C'est-là que la mort mit fin à ses projets am-

bitieux. Les particularités de cette mort méritent d'être connues.

En arrivant à Yezdekhâst, Zikéa annonça aux habitans qu'il s'attendoit à recevoir d'eux une somme de 300 tomâns, qu'on y avoit apportée de Chyrâz à l'époque de la mort de Kérym. Cette somme venoit d'être envoyée au rebelle Mourâd khân. Les habitans répondirent donc qu'ils ne l'avoient pas, et qu'ils ignoroient même ce qu'elle étoit devenue. Peu satisfait de cette réponse, il fait saisir et amener devant lui dix-huit principaux habitans de l'endroit, et leur réitère la même demande; ceux-ci persistent à prétexter cause d'ignorance. Alors il ordonne qu'on les jette dans le précipice qui borde les murailles de la forteresse. La sentence est exécutée sur l'heure.

Toujours plus avide de sang et d'argent, il ordonna qu'on lui amenât un *séid* (c'est le titre de ces personnages, qui se prétendent descendans de Mohhammed). Celui-ci joignoit à la haute considération de la naissance, celle qui est attachée à une grande piété et à une vie exemplaire; en un mot, il jouissoit de l'estime universelle. Zikéa lui adressa la même question qu'aux dix-huit principaux habitans, et l'accusa d'avoir distrait une partie de cette somme. Le pauvre *séid* eut beau protester de son innocence et de son ignorance, le tyran furieux commanda de lui fendre d'abord le ventre, et de le jeter ensuite dans le précipice. Son ordre fut aussi-tôt exécuté. Il livra en même tems la femme et la fille de ce malheureux

à la brutalité de ses soldats; mais ceux-ci se montrèrent plus humains que leur maître; ils furent même indignés des atrocités commises à l'égard d'un homme que sa naissance et son caractère rendoient respectable aux yeux des plus pervers. Après cette sanguinaire exécution, Zikéa chargea un de ses favoris, nommé Mahady khân, de se mettre à la tête d'une troupe d'ouvriers, pour raser la forteresse d'Yezdekhâst et les maisons qu'elle contient. On se mit incontinent à l'ouvrage; mais la mesure des iniquités de ce monstre étoit comblée, il ne vécut pas assez long-tems pour voir l'exécution de cet infâme projet. Soixante-dix de ses gardes (1) résolurent de

(1) *Gholâm.*

s'en défaire à la faveur des ténèbres de la nuit. Vers neuf heures du soir, ils s'approchèrent ensemble de la tente du tyran, qu'ils apperçurent assis, ayant auprès de lui son cimeter et ses pistolets. Son aspect les jeta dans un tel effroi, que sept seulement eurent le courage d'aller en avant, les autres prirent la fuite. Ces sept braves coupèrent les cables de la tente avec leurs sabres; la tente s'abattit, et Zikéa se trouva embarrassé au point de ne pouvoir faire usage de ses armes. Il fut percé de coups sans se défendre. Les soldats, furieux contre lui, mirent en pièces son corps, et le dispersèrent dans le camp.

Ainsi périt l'inhumain Zikéa khân, par une mort beaucoup trop douce pour ses crimes. C'étoit un

des plus horribles tyrans qui ait jamais désolé la Perse ; il n'avoit pas une seule bonne qualité qui compensât tous ses vices.

Abouïl-Fétahh et Ssádiq khân.

A peine avoit-il rendu les derniers soupirs , qu'Abouïl - Fétahh khân fut proclamé roi par les troupes. Il les reconduisit aussi-tôt à Chyrâz , où les habitans de tous les rangs le reconnurent pour souverain , et il prit paisiblement possession du royaume. A'ly-Mourâd khân apprenant cette révolution , envoya présenter ses hommages et l'assurance de sa soumission au jeune prince : il joignit à ce message un présent considérable (1). En récom-

(1) *Péïch kech.*

pense , il conserva le gouvernement d'Isspahân et la plus haute faveur à la cour.

Mohammed-Ssâdiq khân, frère de Kérym, qui, pendant le règne de ce souverain, avoit occupé le poste important de beglerbeg de la province de Fârs, et à qui on avoit confié la garde d'Aboûl - Fétabh, étoit alors gouverneur de Bassorah (les Persans, comme on l'a vu, s'étoient emparés de cette ville peu de tems avant la mort de leur wakyl); Ssâdiq, aussi-tôt qu'il eut appris cette mort, voulut essayer de régner seul, et prit toutes ses mesures pour faire périr son neveu. Mais comme l'exécution d'une pareille entreprise exigeoit sa présence sur les lieux où elle devoit s'effectuer, il se détermina à emmener avec lui

..

la garnison persane de Bassorah , qui lui étoit dévouée. Il évacua donc cette place , et marcha sur Chyrâz.

Le bruit de son arrivée répandit la consternation parmi les habitans de cette ville , et les esprits étoient différemment agités. Les uns, d'après les principes qu'il avoit publiquement professés , se flattoient qu'il rempliroit les dernières volontés de son frère ; les autres , qui avoient été témoins des troubles survenus dans des circonstances toutes semblables , pensoient , avec juste raison , qu'il garderoit l'autorité pour lui-même : c'est , en effet , ce qui arriva. Peu de jours après son entrée dans Chyrâz , il fit arrêter et enfermer Aboûl-Fétahh , à qui on creva les yeux.

Ssâdiq et A'ly-Mourâd.

Après cette sanglante précaution, Ssâdiq khân ne prit plus de détour pour se mettre à la tête du gouvernement ; mais il ne tarda pas à être instruit de la trahison et des tentatives d'A'ly - Mourâd , qui , croyant avec raison avoir les mêmes droits que lui à l'empire , se déclara ouvertement son compétiteur , et lui refusa toute obéissance. Ainsi la Perse se trouva plongée de nouveau dans les horreurs de la guerre civile.

A'ly-Mourâd eut bientôt rassemblé une armée d'environ douze mille hommes , qu'il conduisit droit sur Chyrâz , dont il fit le siège quoiqu'il n'eût point d'artillerie : c'étoit man-

quer d'un objet majeur dans une pareille circonstance, et d'autant plus nécessaire que cette place est ceinte d'un fossé profond et d'un bon parapet; en outre, elle étoit amplement approvisionnée. Le siège se prolongea donc beaucoup plus qu'il ne s'y étoit attendu. Après avoir patienté pendant plus de huit mois, Mourâd trouva le moyen de corrompre les gardes de la porte Bâgh-Châh, située du côté du sud (1), et qui est la plus voisine de la citadelle. Elle lui fut ouverte, et il y fit entrer un corps d'élite commandé par le fils de Zikéa, qui ne l'avoit pas quitté depuis la mort de son père, et qui jouis-

(1) Voyez la description de Chyrâz, tom. I, pag. 58 et suiv. et l'explication de la vue de cette ville. (L-s.)

soit auprès de lui de la plus haute faveur.

Les habitans de Chyrâz avoient tout lieu de craindre, d'après les horreurs dont ils avoient été témoins et victimes, que la prise de leur ville, qui jouissoit du repos depuis près de trente années, ne fût marquée par le pillage et la désolation. Mais, par une modération bien louable, A'ly-Mourâd avoit donné les ordres les plus positifs à son officier de s'opposer à toute espèce de pillage; il fut ponctuellement obéi, et il n'arriva que de légers désordres, inévitables dans de pareilles circonstances. — Les marchands en furent quittes pour un présent de 30 ou 40 tomâns chacun; ce qui fait environ 500 roupies (1).

(1) Environ 1100 liv. J'observerai que

Dès que Ssâdiq khân vit l'ennemi installé dans la ville, il se retira avec son ministre et sa famille dans la citadelle, qui ne tarda pas à être investie, et se rendit le troisième jour. On le saisit avec ses trois enfans, et on les enferma dans une étroite prison. Peu de jours après, on leur creva les yeux, et le fils de Zikéa, le cruel Akbar khân finit par leur ôter la vie. On ignore de quel genre de mort Ssâdiq a péri; les uns prétendent qu'on lui fit manger du verre pilé; d'autres, qu'il se brisa lui-même la cervelle contre une barre de fer; ce qui paroît plus probable, d'après son caractère bouillant et impétueux.

M. Franklin paroît évaluer le tomân 50 liv. M. Peyssonnel le porte au double. Voyez ci-dessus la note de la page 132. (L-s.)

On ne plaindra point la destinée de Ssâdiq, en réfléchissant sur l'injuste et cruel traitement qu'il fit subir à son neveu, et à la manière violente dont il usurpa le gouvernement; mais les troubles et l'anarchie générale affoiblissent au moins ses torts. Ssâdiq étoit, en outre, un noble de la première distinction; ses talens militaires lui avoient acquis l'estime et l'affection de Kérym, sa conduite sur-tout au siège de Bassorah avoit encore beaucoup ajouté à la considération dont il jouissoit. Il rendit plusieurs bons offices aux Anglais, à cause de l'ancienne intimité qu'il avoit avec eux. En voici un exemple assez remarquable. — Peu de temps après la prise de Bassorah, il eut une conversation avec M. Latouche, résident anglais dans cette

ville. Il lui observoit qu'il n'y avoit pas d'autre maison que la factorerie capable de le recevoir. — « Mais » j'ai tant d'estime pour les Anglais, » ajouta-t-il, que je ne voudrois pas » m'y établir, quand les murailles » en seroient d'or ». Et l'on ne peut douter de sa sincérité, par le soin qu'il mit à leur éviter toute espèce d'avanies. Il étoit magnifique, libéral, et ressembloit en beaucoup de choses à son frère Kérym.

Outre les trois fils dont nous avons parlé ci-dessus, Ssâdiq en avoit un quatrième, nommé Dja'afar khân, qui, à l'époque du siège de Chyrâz, gouvernoit pour son père les provinces de Byboun et de Chester, situées au sud-ouest de Chyrâz. Ce seigneur s'étoit rendu au camp de Mourâd pendant le siège, pour lui

prouver son obéissance. Cette démarche lui sauva la vie à la prise de la ville.

A'ly-Mourâd fit son entrée dans Chyrâz six jours après qu'il s'en fut rendu maître. Il s'établit dans la citadelle; mais il ne tarda pas à découvrir une conspiration contre sa personne, tramée par Akbar khân, son ministre et son favori. Comme les preuves étoient claires et évidentes, il fit appeler ce traître, lui cita tous les détails qui étoient venus à sa connoissance, lui reprocha son ingratitude et sa lâcheté dans les termes les plus outrageans; et sans attendre sa justification, il dit à Dja'afar, qui étoit présent, de venger lui-même l'assassinat de son père et de ses trois frères. Celui-ci exécuta aussi-tôt cet ordre, en plongeant un poignard

dans la poitrine d'Akbar, qui expira sur-le-champ. Son corps fut exposé sur la grande place publique, située devant le palais. Dja'afar fut aussitôt nommé gouverneur de Khems, province qui se trouve au nord-ouest d'Isspahân. A cette époque, la Perse avoit quelque espérance de voir naître pour elle un gouvernement quelconque ; mais le pouvoir et les prétentions ambitieuses d'Aghâ-Mohammed khân la replongèrent dans un nouveau chaos.

C'étoit le fils de Hhocéin khân Kedjar ; il gouvernoit le Mâzendrân et le Guylân, provinces voisines de la mer Caspienne, et s'y étoit acquis un grand pouvoir. La nuit même qui suivit la mort de Kérym khân, il avoit trouvé le moyen de s'échapper de Chyrâz, et

de fuir du côté du nord , où il avoit rassemblé des troupes. Bientôt il se trouva maître du Mâzendrân et du Guylân , où il fut proclamé roi presque en même tems que A'ly-Mourâd s'emparoit de Chyrâz. Il est à remarquer que , dès ses premières tentatives pour monter sur le trône , il fut heureux à chaque bataille qu'il livra ; c'est un eunuque que l'on a réduit à ce triste état dans son enfance par ordre de Nâdir : mais il a naturellement beaucoup de courage et de bravoure.

A'ly-Mourâd , instruit du succès d'Aghâ - Mohhammed , résolut de marcher contre lui. Ayant rassemblé son armée , il la conduisit vers Isspahân , et prit le titre d'A'ly-Mourâd Châh ; il laissa le gouvernement de Chyrâz à Séid-Mourâd khân ,

son parent , qu'il revêtit du titre de beglerbeg , et il lui donna une forte garnison. Il ne séjourna dans Isspahân que le tems nécessaire pour mettre ordre aux affaires du gouvernement , qui s'étoient un peu embrouillées en son absence. Quand tout fut disposé comme il le desiroit , il prit la route du Mâzendrân , pour trouver et attaquer son compétiteur. Mais il n'étoit pas encore à trois journées d'Isspahân , qu'on vint lui annoncer une rébellion dans cette ville. Lui-même étoit alors fort malade ; mais furieux de se voir dérangé au milieu de ses succès , il jura de tirer une vengeance exemplaire de ceux qui venoient ainsi le traverser. Il monta aussitôt à cheval pour ramener son armée sur Isspahân ; mais , le second

jour, il tomba tout-à-coup de cheval, et expira sur la place. Cette événement est d'autant plus fâcheux, qu'on a tout lieu de croire qu'avec des talens aussi transcendants que les siens, et un caractère aussi ferme, il auroit pu rétablir les affaires de la Perse. A'ly-Mourâd-Châh étoit un seigneur plein de bravoure et de talens pour l'art militaire. Il maintenoit une sévère discipline dans ses armées, et il avoit un caractère féroce, quoiqu'il se montrât fort traitable et fort doux envers ceux qui l'aidèrent à conquérir la puissance.

A la mort d'A'ly-Mourâd, tout retomba dans la confusion. Dja'afar l'aîné, et le seul vivant des fils de Ssâdiq khân, étoit alors gouverneur de Khems : il crut le moment

favorable pour faire valoir ses prétentions au gouvernement; ils s'avancèrent promptement avec le peu de troupes qu'il avoit sur Isspahân. Bientôt après y être arrivé, il fut joint par un grand nombre de mécontents qui avoient pris les armes. Mais Aghâ-Mohammed vint l'attaquer, et il fallut hasarder une bataille, dans laquelle Dja'afar fut défait, et obligé de fuir avec les débris de ses troupes vers Chyrâz.

— Lorsque Séid-Mourâd fut instruit de la triste situation de Dja'afar, il se proposa de l'exclure entièrement du gouvernement pour s'en emparer; mais la garnison étoit contre lui. A cette époque intéressante, Myrzâ-Mohammed-Hhocéïn vint lui annoncer que Dja'afar les conserveroit à Chyrâz, où ils au-

roient part à l'administration s'ils se soumettoient à lui. Incertain du succès, craignant d'éprouver de l'opposition, et desirant sur-tout pourvoir à sa propre sûreté, il mit des bornes à son ambition, et se décida à ouvrir les portes à Dja'afar, qui, conséquemment, entra en possession de l'empire sans la plus légère difficulté.

Bientôt après, Dja'afar voyant son armée accrue par un nouveau renfort, voulut hasarder un combat contre Aghâ-Mohammed, et conduisit son armée vers Isspahân. Les deux antagonistes se rencontrèrent près d'Yezdekhâst; l'action s'engagea: Aghâ-Mohammed eut encore l'avantage, et le vaincu se retira vers Chyrâz.

Dans le même tems, A'ly-Qouly-Khân, gouverneur de Kâzeroun, ville située entre Abou-Chehr et Chyrâz, et dépendante de cette dernière, crut pouvoir secouer alors le joug de Dja'afar, à qui il s'étoit soumis précédemment, et dont il avoit reconnu l'autorité. Ceci arriva en 1785.

Cet événement obligea Dja'afar de rassembler de nouvelles troupes pour réduire A'ly-Qouly-Khân, qu'il défit près du village de Des-terdjyn. Le vaincu prit la fuite, et on lui persuada ensuite de se rendre à Chyrâz pour se soumettre et obtenir son pardon. Dja'afar lui avoit juré sur le qorân de ne pas toucher à un seul cheveu de sa tête; mais à peine étoit-il arrivé, qu'on le saisit; on le constitua prisonnier dans la

citadelle, et tous ses biens furent confisqués. Il n'y a pas lieu de croire qu'il recouvre jamais sa liberté, à moins qu'il ne survienne une révolution nouvelle. Le frère de cet illustre captif apprenant son triste sort, s'enfuit de Kâzeroun, emportant tous ses effets, qui étoient très-considérables. Il se rendit au port d'Abou-Chehr, pour implorer la protection du cheykh Nâssir; mais bientôt après il se retira à Bassorah, où il a fixé sa résidence, attendant l'occasion favorable de recouvrer sa place et sa dignité. Après s'être assuré d'A'ly-Qouly-Khân, Dja'afar confia le gouvernement de Kâzeroun à un de ses parens, qui le conserve encore.

Au printems de 1786, Dja'afar avoit résolu de conduire son armée

vers Abou-Chehr, pour punir le cheykh Nâssir d'avoir donné asyle au fugitif, et d'avoir refusé le présent (1) annuel que le gouvernement de Chyrâz demande à la ville d'Abou-Chehr, en témoignage de soumission et de dépendance. Le cheykh Nâssir, quoique âgé de plus de quatre-vingts ans, résolut de tenir tête à Dja'afar, et fit ses préparatifs en conséquence. Le dernier marcha jusqu'à Kâzeroun, où des amis communs terminèrent le différend à l'amiable. Il reçut un lack de roupys (2), et ramena son armée à Chyrâz. — Je dois ces derniers détails à M. Jones, de la factorerie de Bassorah.

(1) *Péich kech.*

(2) C'est-à-dire 100,000 roupys, qui font environ 220,000 liv. (L-s.)

Le 23 avril 1787, Séïd-Mourâd khân, qui étoit gouverneur de Chyrâz à la mort d'A'ly-Mourâd, et qui s'étoit montré très-opposé à l'élévation de Dja'afar, fut arrêté tout-à-coup à la fête de *Tchérâgaün*, cérémonie et fête que l'on célébroit à l'occasion de la circoncision du second fils de Dja'afar. On le conduisit aussi-tôt dans la citadelle, où il fut vigoureusement battu. On saisit tous ses effets, qui se montoient à une somme considérable, car ils formoient une grande partie des trésors de Kérym khân, qui lui avoient été remis au moment du départ d'A'ly-Mourâd pour Isspahân. On l'accusoit d'avoir conspiré contre le gouvernement; mais c'étoit une inculpation dépourvue de fondement, et les habitans de Chyrâz s'accordoient à

attribuer sa captivité à l'opposition qu'il manifesta contre Dja'afar. Celui-ci en gardoit un profond ressentiment ; en outre, il étoit jaloux du reste d'autorité dont il jouissoit, et tenté peut-être de s'emparer de ses richesses. Au reste, quelle que soit cette cause, il gémit encore en prison, privé peut-être de la lumière ; ce qui est fort incertain, car, en Perse, une obscurité profonde couvre le sort des prisonniers d'état. Mais tout le monde s'accorde à croire que cet infortuné a subi ce cruel châ-timent, et les exemples précédens confirment trop cette supposition. Comme cette révolution eut lieu pendant mon séjour à Chyrâz, je peux garantir l'authenticité de mon récit. Le 25 juin 1787, Dja'afar khân quitta cette ville, et condui-

sit son armée du côté du nord ; mais il revint dans le mois d'octobre , sans avoir fait aucune expédition. Tel étoit alors l'état de la Perse.

Aghâ-Mohammed conservoit encore les provinces de Mâzendrân et de Gnylân , ainsi que les villes d'Isspahân , d'Hamadân et de Tauryz , où il régnoit en souverain.

Dja'afar khân commandoit à Chyrâz , dans les provinces de Byboun et de Chester ; il recevoit un présent annuel du Kirmân , et un autre de la ville d'Yezd. Abou-Chehr et Lâr lui envoient aussi un tribut. Comme les provinces méridionales sont en général plus fertiles que les septentrionales , elles ont été plus fréquemment les théâtres des scènes révolutionnaires.

Dja'afar khân est un homme de moyen âge, d'une forte corpulence; il a un dragon dans l'œil droit. On l'aime et on le respecte dans tous les endroits où son autorité est reconnue. Il a un caractère doux et porté à la justice. Il maintient une excellente police à Chyrâz, et gouverne avec beaucoup de sagesse. Il se montre doux et obligeant à l'égard des étrangers, et particulièrement des Anglais; M. Jones et moi l'avons éprouvé pendant notre séjour à Chyrâz. Des deux prétendans qui se disputent maintenant la souveraineté de la Perse (1), c'est celui qui est le

(1) Dja'afar et Aghâ-Mohammed khân. « Ce dernier étoit un eunuque, qui » a été dernièrement assassiné par un de » ses esclaves, après avoir engagé les » Russes dans une guerre assez sérieuse,

plus capable de contribuer à la restauration de ce beau royaume. Mais une longue suite d'années s'écoulera avant qu'on puisse fermer les plaies que lui ont faites de nombreuses révolutions. Ce pays, pour me servir d'une métaphore orientale, aussi charmant que le jardin d'Irem, autrefois beau et florissant, est maintenant, ô comble des malheurs ! dépeuplé et desséché par les ravages de la guerre et par les dissensions intestines.

» et donné de l'inquiétude aux Ottomans », comme me l'apprend mon savant maître et ami le Cit. Ruffin, secrétaire-interprète de la République à Constantinople, et associé de l'Institut national, dans une lettre en date du premier vendémiaire, an 6^e de la république. (L-s.)

Les deux compétiteurs sont à peu-près égaux en force; ils ont environ vingt mille chevaux. Dja'afar a plusieurs enfans, dont l'aîné, nommé Luthf-A'ly khân, est un jeune homme de dix-neuf ans, qui promet beaucoup, et se concilie l'amitié des sujets de son père. Il a dernièrement été nommé *beglerbeg* (vice-roi) de la province de Fârs et gouverneur de Chyrâz.

Telle étoit la situation de cette contrée quand je l'ai quittée; mais le printems prochain produira sans doute de nouveaux événemens qui décideront du sort de la Perse, et la feront définitivement passer sous la loi d'un des deux prétendans.

Abou-Chehr, ce 10 décembre 1787.

Pendant que cet ouvrage étoit

sous presse , j'ai reçu des lettres de Perse qui m'annonçoient que Dja'afar khân venoit d'emporter d'assaut la ville de Lâr , et que Aghâ-Mohammed khân étoit dans le voisinage de Persépolis avec une armée de vingt mille hommes.

1^{er}. novembre 1788.

FIN DE LA NOTICE SUR LA PERSE.



MÉMOIRE HISTORIQUE

SUR

PERSÉPOLIS,

Composé d'après différens manuscrits
arabes, turks et persans de la Biblio-
thèque nationale,

PAR L. LANGLÈS.





MÉMOIRE HISTORIQUE

SUR

PERSÉPOLIS.

LES ruines de Persépolis ont été soigneusement décrites et dessinées par des voyageurs non moins exacts qu'intelligens, tels que Chardin, Kœmpfer, Valentyn, Corneille le Bruyn et Niebuhr (1). Des savans distingués se sont exercés sur les inscriptions dont ces

(1) Parmi les différens voyageurs que je cite ici, Valentyn est le moins connu, et nous lui devons cependant l'ouvrage le plus exact et le plus complet sur l'Inde, qui ait été publié en Europe. Nous regrettons qu'il soit écrit en hollandais; ce qui cause son obscurité en France. C'est par le moyen du comité d'instruction pu-

ruines , et celles de *Naqchi-Roustem* et de *Kermâu-Châh* , sont chargées ; parmi ceux-ci , le plus heureux , et sur-tout le plus ingénieux , est le citoyen Silvestre de Sacy (1), qui a expliqué de la manière la plus claire et la plus satisfaisante , non-seulement les inscriptions koufiques , arabes modernes et grecques , mais encore celles écrites avec un

blique de la Convention nationale , que j'ai pu demander et obtenir les deux premiers exemplaires qui aient passé en France. Nous en possédons un en grand papier à la Bibliothèque nationale ; l'autre est déposé au *Museum* d'histoire naturelle. Je ne transcrirai pas la notice que j'ai donnée de cet ouvrage dans mes notes sur le *Voyage de M. Thunberg*. — Ces voyageurs annoncent cependant avoir encore laissé de quoi exercer ceux qui viendront après eux. Le Bruyn dit qu'il faudroit plusieurs mois d'un travail assidu , pour tirer des copies exactes de toutes les sculptures. T. Herbert , qui voyageoit en 1627 , dit avoir vu des figures en marbre bien entières , et même des dorures , sur les murailles et des draperies , qui avoient tout leur éclat.

(1) *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse* , &c. Paris , 1793 , in-4^o.

ancien caractère persan, dont l'alphabet étoit inconnu jusqu'à présent. Les seules qu'il n'ait pu déchiffrer, et que probablement on ne déchiffrera jamais, sont celles en caractères à tête de clou. Nous avons tout lieu de les croire aussi anciennes que l'édifice même, dont l'origine se perd dans la nuit des tems, tandis que les autres datent de différentes époques bien postérieures, et ne remontent pas même au-delà du troisième siècle de l'ère vulgaire.

On est à la fois surpris et fâché de ce qu'aucun des hommes estimables que nous venons de citer, ne se soit pas occupé spécialement de l'histoire d'une ville autrefois si florissante, et dont les ruines sont encore aujourd'hui fameuses dans l'Asie et dans l'Europe. C'est cette espèce de lacune que j'essaie de remplir, d'une manière, à la vérité, bien incomplète, à cause du laconisme des auteurs que j'ai consultés. Cependant je ne crois pas en avoir omis un seul un peu considérable parmi les Arabes, les

Turks et les Persans. J'ai traduit fidèlement, et je vais présenter les trop courtes notices que j'ai découvertes dans leurs ouvrages. De la scrupuleuse exactitude que je me suis prescrite dans cette espèce de compilation, il résultera inmanquablement des répétitions désagréables, mais que l'on me pardonnera plus volontiers, en se rappelant que les auteurs orientaux se copient souvent les uns les autres presque littéralement.

Mais avant de donner ces différentes traductions, je dois présenter quelques idées sur le nom primordial de cette ville, lequel n'est point ignoré, comme l'a cru le savant Caylus (1), dont le *Mémoire*, au reste, renferme d'excellentes idées.

Depuis les tems les plus reculés, elle est connue dans l'Orient sous celui d'*Iss-thakhar*, que lui donna Kayoumarasç,

(1) *Hist. de l'Acad. des Belles-Lettres*, tom. XXIX, pag. 119.

à cause de son fils qui se nommoit ainsi. C'est l'opinion unanime des auteurs orientaux ; mais le docteur Hyde, *Hist. de Vet. Relig. Persar.* p. 536, tire ce mot de la huitième conjugaison arabe de la racine *ssakhar*, rocher, et croit qu'il signifie *taillé dans le rocher*, parce que le palais est construit sur une roche que l'on a nivelée exprès. Quoique cette étymologie soit très-conforme aux règles de la langue arabe, je ne puis l'adopter, 1°. à cause de son origine même (je n'ignore pourtant pas qu'il y a des mots communs à l'ancien persan et à l'arabe, sans qu'on puisse désigner à laquelle des deux langues ils appartiennent particulièrement) ; 2°. parce que, sous le nom d'*Issthakhar*, on désignoit la ville, et non le palais, qui portoit un autre nom, comme on va le voir. Les Grecs qui ont hellénisé tous les noms étrangers, au point de les rendre souvent méconnoissables, et qui se sont même permis quelquefois de les changer entièrement, l'ont appelé *Persépolis*,

Περσέπολις, la ville des Perses. Il n'est peut-être point inutile d'observer en passant que ce dernier mot même n'est pas le nom originaire du royaume, qu'il désigne en grec et dans les langues européennes. Les Orientaux l'appellent généralement l'*Irân*. Il seroit difficile de déterminer si les Grecs ont tiré le mot Πέρσα de *Fars*, nom d'une des provinces de l'*Irân*, ou du *Fers* (cheval) des Arabes, qui ont ainsi nommé cette province, à cause de ses haras, du talent de ses habitans pour l'équitation, et de leur goût pour les chevaux; goût si fortement prononcé parmi eux, que plusieurs de leurs anciens noms appellatifs se terminoient en *asp*, monosyllabe persan qui signifie un cheval. — Mais ne nous écartons pas plus long-temps de l'objet de ce Mémoire.

L'édifice dont on voit encore les ruines, et qu'il faut distinguer de la ville (*Issthakhar*), a toujours porté le nom de *tchéhel minâr* (les quarante colonnes), non pas, comme le prétend

M. Niebuhr (1), parce qu'il ne restoit plus sur pied que ce nombre de colonnes à l'époque de l'invasion des Musulmans en Perse, mais pour indiquer l'immensité de cet édifice. Kœmpfer (2) et le comte de Caylus (3) observent, avec beaucoup de raison, que dans la langue persane ce nombre déterminé n'exprime qu'un nombre vague, pour faire sentir la réunion de plusieurs bâtimens. A l'appui de cette opinion, j'ajouterai qu'on nomme encore ces ruines *hézâr sutoun* (les mille colonnes). *Mille* est ici un nombre indéfini, comme *quarante*. Les habitans modernes de la Perse les désignent quelquefois sous le nom de *takhti Djemchyd* (4), le palais de Djemchyd, ou de *khâunehi Dârá*, la maison, le palais de *Dârá* (5) (Darius), que les

(1) Tome II, p. 99 de ses *Voyages*.

(2) *Amœnitatum exoticorum fasciculus II*, p. 525.

(3) *Hist. de l'Acad. des Belles-Lettres*, tom. XXIX, p. 120.

(4) *Voyage de Niebuhr*, tom. II, p. 99.

(5) *Amœnitat. exoticar. fascicul. II*, p. 525.

Persans nomment *Dârâ koutchouk*, le petit Dârâ, sans doute à cause de ses guerres malheureuses. C'est probablement le même que nous nommons *Darius-Codomannus*, qui fut vaincu par Alexandre. Il ne faut pas imaginer, d'après cette dénomination, que les Persans lui attribuent la fondation de cet édifice, qu'ils font remonter, comme on va le voir, aux premiers tems de leur monarchie, c'est-à-dire à une époque à peu-près fabuleuse, et pour laquelle on s'est efforcé vainement d'établir une chronologie seulement vraisemblable.

Je passe maintenant aux extraits que j'ai promis. J'en donnerai d'abord un tiré de l'excellente géographie persanne, souvent citée avec éloge par le savant d'Herbelot, et intitulée *Nozahât âlqouloub* (les Délices des Cœurs), par Hhamd-ouïllah, manuscrit persan de la Bibliothèque nationale, n^o. 127 et 128.

« Issthakhar est dans le troisième climat, vers le 88^e deg. 30 min. de longitude des Iles Fortunées, et le 30^e de

» latitude (1). Kayoumarasç en traça
 » l'enceinte, et, suivant la tradition, lui
 » donna le nom de son fils *Issthakhar*.

» Houchenk augmenta le nombre des
 » édifices. Djemchyd y mit la dernière
 » main ; de manière que depuis l'extré-
 » mité de Djefrek jûsqu'à Medjered,
 » elle avoit quatorze farsangs en lon-
 » gueur, et dix de largeur (2). Dans
 » cet espace étoient renfermés des édi-
 » fices, des terres labourées et des mé-
 » tairies. Cette ville étoit défendue par
 » trois châteaux. L'un, situé sur une
 » montagne, se nomme *Issthakhar* (3) ;
 » le second, *Chekesteh* ; le troisième,
 » *Chekwan*. Celui-ci a trois dômes (4).

(1) Cette dernière position s'accorde parfaite-
 ment avec les observations du savant Nie-
 buhr, tom. II, pag. 99 de ses *Voyages*.

(2) Environ vingt lieues de long sur quinze
 de large. Cette dimension est incontestablement
 exagérée, à moins qu'il ne s'agisse ici du
koureh ou canton, et non de la ville seule
 d'*Issthakhar*.

(3) Au pied de la montagne *Sérâ*. Manusc.
 n°. 127.

(4) On le nomme les *Trois-Dômes*. Manusc.
 n°. 127.

» L'auteur du *Fârs Nâme* (histoire de
 » Perse) dit que Djemchyd construisit
 » un palais sur cette montagne. Ce palais
 » étoit assis sur une esplanade (1) qua-
 » drangulaire de marbre noir , située au
 » pied de la montagne *Rahmet*. D'un
 » côté , elle touchoit à cette montagne ;
 » les trois autres donnoient sur la plaine.
 » Ce palais avoit trente coudées de haut.
 » Des deux côtés est un escalier double.
 » D'un autre côté sont des colonnes ron-
 » des en pierres blanches , de différen-
 » tes grandeurs , et taillées si délica-
 » tement , qu'il seroit impossible d'en
 » faire de semblables avec un bâton très-
 » mince. Dans le palais étoient deux
 » piliers carrés , dont chaque pierre pe-
 » soit plus de cent mille man. Il n'y a
 » point de figures sur ces piliers. La ra-
 » clure de ces pierres arrête les hémor-
 » ragies et guérit les blessures.

» Sur les murailles est sculptée la figure
 » du *Borâq* de notre prophète (2). Son

(1) *Dekkeh*.

(2) L'auteur a été frappé de la ressemblance
 de la monture fabuleuse qui porta au ciel son

» visage est celui d'un homme avec une
 » barbe bouclée. Il porte une couronne
 » sur la tête ; il a le pied , la main et la
 » queue d'un bœuf. Djemchyd est repré-
 » senté avec tous ses ornemens royaux.
 » Sur cette montagne , on a creusé des
 » bains chauds dans le roc vif , où une
 » fontaine fournit naturellement de l'eau
 » toute chaude , sans qu'il soit besoin
 » de feu. Sur la même montagne sont
 » de grands tombeaux , dont les statues
 » paroissent respirer. A l'époque de la
 » manifestation de l'islamisme , les habi-
 » tans d'Issthakhar , ayant violé les trai-
 » tés et commis une insigne trahison ,
 » les Musulmans en firent un grand car-
 » nage , et pillèrent la ville. Sous le
 » règne de Ssemssam-éd-Douleh le Déy-
 » lemyte , l'émyr Qatelmich marcha à

prophète , avec les figures idéales ou allégo-
 riques de cet édifice. *Voyez* la description du
Borâq dans le *Tableau de l'empire Ottoman*.
 Il ne seroit pas surprenant que Mohhammed
 ait pris l'idée de cet être fantastique chez les
 Persans , comme il a emprunté une foule d'au-
 tres idées aux juifs et aux chrétiens.

» la tête de son armée contre Issthakhar,
 » la mit à feu et à sang, et la réduisit à
 » un petit village. En démolissant le pa-
 » lais de Djemchyd, on trouva un tou-
 » tya (1) de l'Inde, utile pour les yeux.
 » Personne ne sut comment ni quand ce
 » collyre avoit été déposé là. Maintenant

(1) *Toutya*. C'est une pierre qui, réduite en poudre, sert de collyre pour les yeux. Il y en a de deux espèces : le *toutya* naturel, de couleur azur et brillant, qui vient de l'Inde, et qui est le meilleur ; l'artificiel, que l'on fait dans le Kerman ; il est blanc, tacheté de vert. Voyez *Meninski thesaurus linguar. orient.* tom. II, p. 257, nov. edit.

Nota. Après ce passage de Meninski, nous n'en savons pas plus ce que c'est que le *touthia*, nom qui a été employé par Avicennes au onzième siècle, pour désigner la *Calamine*. Les Grecs ont écrit depuis *θουδια* ou *τουτια*, et les Européens *tuthie*. Voyez *Beckman, Erfind. Band. III, seit. 1, p. 388*; mais ce passage prouveroit que les Persans employoient aussi ce mot pour désigner un bleu de montagne, ou une pierre cuivreuse qui approche de la couleur de leur *azul* ou pierre d'azur, que nous nommons *lapis lazuli*. — Cette observation m'a été communiquée par mon estimable et savant collègue le cit. Millin, conservateur des antiques de la Bibliothèque nationale.

» on désigne, sous le nom des *quarante*
 » *colonnes*, les vestiges du palais de
 » Djemchyd.

» Dans le livre intitulé *Medjema'a*
 » *érbâd él melik* (Réunion des Maîtres
 » du royaume), il est dit que ces co-
 » lonnes ont été élevées par Homâi (1),
 » fille de Behman. Et l'auteur du *Ssourâ*
 » *âl âqâlym* (Portrait de l'Univers)
 » assure que ces colonnes viennent du
 » temple de Salomon. Il est possible
 » que le prophète Salomon ait fait un
 » temple du palais de Djemchyd, et que
 » la reine Homâi en ait refait un palais.
 » C'est le moyen d'accorder ces trois
 » récits.

» L'emplacement occupé autrefois par
 » Issthakhar étoit si vaste, qu'il conte-
 » noit la plaine nommée aujourd'hui
 » *Merdâcht*. Cette plaine produit du fro-
 » ment et du raisin, et différens fruits,

(1) Nous avons tout lieu de croire que *Homâi*
 est la fameuse *Sémiramis*. Les Orientaux n'ont
 pas fait moins de contes sur la première, que
 les Grecs sur la seconde.

» parmi lesquels on distingue des pom-
 » mes excellentes ».

Canton d'Issthakhar.

« Il n'y a point, dans tout le royaume
 » de Perse, de palais plus considérable
 » que Issthakhar. Cette ville a donné
 » son nom à tout un canton qui s'étend
 » depuis le Qouhistân jusqu'à Yezd, sur
 » une largeur proportionnée à cette lon-
 » gueur ».

On va voir que Kiâtib-Tchébéby (1)
 a copié Hhamd-oûllah, avec de légères
 additions tirées de quelques auteurs que
 celui-ci n'avoit pas consultés.

« Issthakhar est la ville capitale du
 » canton ou koureh, appelé aussi Isstha-

(1) Auteur du *Djihân numâ* (le Miroir du
 Monde), traité géographique en turk, imprimé
 à Constantinople en 1756. Nous en avons une
 traduction manuscrite à la Bibliothèque natio-
 nale, faite par Armain.

» khar, qui s'étend en longueur depuis
 » Yezd jusqu'à Hezârdirakht, et en lar-
 » geur depuis le Qouhistân jusqu'à Yezd.
 » C'est une ville ancienne, située au
 » 88^e degré 50 min. de longitude, et à
 » 50 de latitude, sur une plaine unie.
 » On y voit encore des vestiges d'anciens
 » et grands édifices : elle a été la capi-
 » tale de l'ancienne monarchie des rois
 » perses ; mais Ardechyr ou Erdechyr
 » transporta le siège royal d'Issthakhar
 » à Djour. On attribue sa fondation à
 » Kaïmarasç (1), qui la fit bâtir pour son
 » fils Issthakhar.

» Houchenk l'augmenta, et elle fut

(1) Ou *Kaïoumarasç*, premier roi de la dynastie des anciens rois de Perse, nommés les *Pychdadyens*, laquelle n'est pas la première du royaume de Perse, comme l'ont prétendu jusqu'à présent les Orientalistes. Je crois avoir démontré l'existence d'une dynastie antérieure dans mon *Discours sur l'utilité politique et commerciale des Langues Orientales vivantes*, prononcé à la rentrée de l'école spéciale de ces langues, l'an IV^e, et inséré dans la suite du *Journal des Savans*, du mois de vendémiaire an V^e.

» portée à sa perfection par Djemchyd.
 » Elle avoit quatorze farsangs de long
 » sur dix de large. Elle renfermoit dans
 » son enceinte plusieurs villages, des
 » terres labourées, et trois forteresses
 » ou châteaux, situés sur le haut de
 » trois collines. On lit dans le *Fârs Nâ-*
 » *meh* (*l'Histoire de Perse*), que dans
 » toute la Perse il n'y a point de plus
 » anciens édifices que ceux qu'on voit
 » dans cette ancienne ville, qui étoit la
 » plus forte du monde. Elle est aujour-
 » d'hui entièrement ruinée.

» Djemchyd fit bâtir à Issthakhar, au
 » pied d'une colline, un palais carré,
 » dont un côté étoit adossé à cette col-
 » line; les trois autres côtés regardoient
 » la plaine.

» Ce palais avoit trente coudées de
 » haut, et on y montoit des deux côtés
 » par deux escaliers. Il étoit bâti de
 » pierres dures et noires, et soutenu
 » par des colonnes rondes et carrées de
 » la même pierre, dont chacune pesoit
 » environ cent mille batman.

» La râclure de ces colonnes est bonne
 » pour arrêter le flux de sang, ou pour
 » éteindre le sang. Il fit faire sa statue et
 » celle du *Borâq* (le cheval célesté de
 » Mohhammed). Il y avoit dans la mon-
 » tagne une source d'eau naturellement
 » chaude qui s'introduisoit dans ce palais.
 » Il fit aussi creuser vers le haut de la
 » montagne, dans le roc, de grandes
 » grottes que le peuple appeloit *les Pri-*
 » *sons du Vent.*

» Les sentimens sont partagés au sujet
 » de ces colonnes, qui subsistent encore
 » aujourd'hui; il y en a qui prétendent
 » qu'elles sont les restes du palais de
 » Homâr, fille de Behemen; d'autres,
 » ceux du temple de Salomon.

» Le pays produit de bon bled et de
 » bon raisin; les pommes y sont excel-
 » lentes; elles ont cela de particulier,
 » que la moitié de la pomme est douce
 » et l'autre aigrelette.

» L'air d'Issthakhar n'est pas bon, et
 » l'eau y est mal-saine, parce qu'elle
 » passe par des champs de riz ».

Serri-Koub, auteur du *Chyrâz Nâ-meh*, ou Histoire de Chyrâz, « compte » en Perse cinq anciennes villes célèbres, et qui portoient presque toutes le nom de leur fondateur, savoir : le canton d'Issthakhar (1), le canton de Dârâbdjird (2), le canton d'Ardchyr (3), le canton de Chapour (4) et le canton de Kobâd (5). Mais la ville la plus célèbre et la première est Issthakhar, qui doit son nom à un superbe palais en marbre, dont l'emplacement et les ruines ont conservé le nom d'Issthakhar. On en attribue la fondation à Kayoumarasç, premier roi de la dynastie des Pychdadyens; il donna à

(1) *Kouréhi Issthakhar*. *Issthakhar* est le fils de Kayoumarasç, comme on l'a vu plus haut.

(2) *Kouréhi Dârâbdjird*, probablement *Darius*. *Nothus*.

(3) *Kouréhi Ardchyr*, *Artaxerce* ou *Ahssuerus*, l'époux d'*Esther*. *Ardchyr* signifie en ancien persan *lion terrible*.

(4) *Kouréhi Chapour*. J'ignore quel est ce *Sapor*.

(5) *Kouréhi Kobâd*.

» cette ville une extension si considé-
 » rable, qu'elle embrassoit avec ses jar-
 » dins plus de cinquante-cinq farsangs (1).
 » Djemchyd, le cinquième ou le sixième
 » roi de Perse, y ajouta quatorze far-
 » sangs, et la munit de trois citadelles,
 » savoir : Issthakhar, Chekesteh et Sak-
 » nânn, qu'il appela le *triangle vouté*.

» Il fit élever, en outre, cent qua-
 » rante colonnes au pied de la mon-
 » tagne. On pratiqua sous ces colonnes
 » un vestibule long de cent soixante
 » coudées, tel qu'aucun roi n'en avoit
 » vu ni fait. Les ruines se nomment en-
 » core aujourd'hui les *quarante colon-*
 » *nes*, à cause de leur ancienne magni-
 » ficence. C'étoit le séjour des anciens
 » rois de Perse. On le regarde comme
 » le temple de Salomon; et on pourroit
 » au moins induire d'un verset du qo-
 » rân, qu'il a servi de modèle pour ce
 » temple.

(1) C'est-à-dire de circonférence. Je donne
 cette explication pour ce qu'elle vaut, et je
 crois qu'il y a ici une faute de copiste.

» A'azéddouleh fit creuser dans la ci-
 » tadelle d'Issthakhar une citerne, pro-
 » fonde de dix-sept pieds et large de
 » plus d'un qafyz (1), et si vaste, en un
 » mot, qu'elle pouvoit fournir de l'eau
 » à mille personnes pendant toute l'an-
 » née, sans que l'eau diminuât de plus
 » d'un pied. Cette citerne étoit couverte
 » d'une voûte soutenue sur trente-trois
 » colonnes de gypse.

» La religion musulmane fut portée
 » dans cette ville par l'invincible khalyfe
 » A'ly, l'an 16 de l'hégire (657 de J. C.).
 » Il envoya A'bdoùllah, fils d'A'bbâs,
 » avec une armée d'Arabes musulmans,
 » qui s'empara de Persépolis et des villes
 » voisines. Quarante mille habitans fu-
 » rent livrés au supplice avant que la ci-
 » tadelle ne se rendit; les autres se con-
 » vertirent. Mais auparavant, le roi de
 » Perse, Chahrek, fils de Marsboun, fut
 » battu par le chef des ennemis, Kho-
 » kem, et expia par le dernier supplice

(1) Environ cent vingt-quatre coudées.

» Le crime d'avoir refusé la religion de
 » l'islamisme, que A'ly lui avoit pro-
 » posée dans des lettres affectueuses et
 » amicales. Le livre *Zend Zerdoust*,
 » (c'est-à-dire les livres sacrés de Zoroas-
 » tre) que l'on conservoit à Issthakhar,
 » furent pris par l'émir-Selym, et aussi-
 » tôt anéantis ».

Ce qu'Aboûlfedhâ nous dit de Persé-
 polis dans *sa première table de la Fârs*,
 ne vaut pas la peine d'être transcrit. Il
 nous apprend seulement que l'immen-
 sité des édifices en ruines les a fait at-
 tribuer aux démons. « On en dit au-
 » tant, ajoute-t-il, de Baalbek et de
 » Tadmor ».

Baqouy, auteur arabe d'un *Traité géo-
 graphique* qui se trouve sous le n°. 585
 des manuscrits de la Bibliothèque natio-
 nale, dont le savant de Guignes a donné
 un extrait dans le tom. II *des Notices et
 Extraits des manuscrits*, p. 424, place
 Issthakhar dans le troisième climat, et
 ne donne pas plus de détails que le pré-
 cédent. « Il y avoit, dit-il, une pyrée
 ..

» au temple des Mages, qui passoit pour
 » la mosquée de Salomon, &c. ».

Mohammed-Ben-Ayâs, auteur d'un ouvrage géographique en arabe, assez intéressant (1), ne fait cependant que copier littéralement l'article du géographe persan qu'on vient de lire. Je me dispenserai de présenter le sien au lecteur, que j'invite à lire l'extrait du *Rouzet él ssafâh*, concernant la fondation d'Issthakhar, et qui se trouve dans le *Voyage* de M. Franklin, ci-dessus, page 82 ; et je ne crains pas d'affirmer

(1) Intitulé *Nechq él-âzhâr fy a'djâib él-âqthâr* (Bouquets de fleurs touchant les merveilles de l'univers), pag. 127 du manuscrit. C'est un traité de géographie universelle, mais plus particulièrement consacré à l'Égypte, dont il renferme une ample description. On y trouve aussi une table chronologique des inondations du Nil, depuis l'an 643 jusqu'en 1516 de l'ère vulgaire. Je compte en donner la traduction avec beaucoup d'autres extraits du même ouvrage, et de ceux de Maqryzy, sur l'Égypte, dans les notes que j'insérerai à la fin du troisième volume de ma nouvelle édition du *Voyage de Norden*.

que l'on possède maintenant tous les renseignemens que les auteurs orientaux peuvent nous procurer sur ces points d'antiquité, jusqu'à ce que l'on parvienne à déchiffrer les caractères à tête de clou; découverte dont je désespère.

Je ne me dissimule pas que les fragmens dont on vient de lire la traduction, sont fort peu satisfaisans; mais il me semble au moins qu'on peut en tirer deux conclusions. 1°. Que cette ville n'a pas été détruite de fond en comble par Alexandre; 2°. que les ruines que l'on voit encore sont celles d'un temple d'ignicoles, et non celles d'un palais ravagé par les flammes.

Voici quelques raisonnemens que je joindrai aux textes déjà cités, pour appuyer ces deux assertions.

Je n'ignore pas que Quinte-Curce affirme « que l'ancienne capitale des rois » de Perse (1), dans laquelle les Bar-

(1) *Quint. Curt. de rebus gestis Alexand. mag.* pag. 349 et 355, ex edit. Henr. Sna-kenburg,

» bares avoient rassemblé leur or , leur
» argent , leurs effets précieux , et toutes
» les richesses de la Perse entière , fut
» pillée , saccagée et brûlée par les sol-
» dats d'Alexandre. Enfin ce conquérant
» lui-même , à la suite d'une orgie , mit
» le feu au palais et à la ville , qui furent
» entièrement détruits. Depuis ce tems ,
» Persépolis ne s'est pas relevée de ses
» ruines , &c. ». Je suis loin de révoquer
en doute les excès auxquels peuvent se
livrer des hommes enivrés de leurs suc-
cès , et plongés dans la débauche. Néron
incendia un quartier de Rome , pour se
procurer un spectacle bien digne de lui :
il est très - possible qu'Alexandre , cu-
rieux d'une semblable jouissance , ait le
mérite de l'invention. Les tyrans de tous
les tems et de tous les pays se ressem-
blent. Mais il ne faut pas toujours leur
attribuer les actions dont ils sont capa-
bles , et ne pas croire à la réalité d'un
fait parce qu'il est probable , sur-tout
quand ce fait est rapporté par un écri-
vain plus recommandable par son style

que par sa véracité, et souvent contredit sur cet article comme sur plusieurs autres par des historiens justement estimés (1). Pline dit, à la vérité, que Persépolis fut bouleversée par Alexandre (2); mais il n'ajoute pas que cette ville fut anéantie à jamais. Son assertion même, quoique bien moins forte que celle de Quinte-Curce, me paroît encore outrée; et je crois, avec le savant auteur de *l'Examen critique des historiens*

(1) Non-seulement la véracité de Quinte-Curce est souvent suspectée, mais encore on a beaucoup de doute sur l'authenticité de son ouvrage. Plusieurs savans le regardent comme une de ces impostures littéraires si communes dans le quatorzième et quinzième siècle, où l'on écrivoit la langue latine avec autant de pureté que d'élégance. Snakenburg, qui a voulu défendre son auteur, ne peut cependant rapporter le témoignage d'un seul auteur ancien, ni fixer l'âge où il vivoit.

(2) *Persepolis caput regni, dirutum ab Alexandro.* Hist. nat. lib. VI, cap. XXIX (XXVI), tom. II, p. 689, ex editi. Franzii. Hardouin écrit Περσαίπολις.

d'*Alexandre* (1), que ces deux auteurs ont donné une signification trop étendue aux expressions de Diodore, qui dit simplement que les *environs du palais* furent brûlés (2). Il ne fait aucune mention de la ville, non plus qu'Arrien, qui assure pourtant que, malgré les représentations de Parmenion, *Alexandre mit le feu au palais des rois de Perse*, pour se venger des ravages commis par eux dans la Grèce (3). Clitarque, dont Athénée nous a conservé quelques passages,

(1) Le cit. Sainte-Croix, pag. 125, 126, 127, 286, 287 et 288 de son excellent ouvrage.

(2) Ο περὶ τῆ βασιλεία τοπος. *Bibl. hist.* lib. XVII, n°. 72, pag. 216, ex edit. *Wesseling*.

(3) Τὰ βασιλεία δὲ τὰ περσικὰ ἐνέπρησε, de *expedit. Alexand.* lib. III, p. 204, ex edit. *Blancardii*. Le cit. Sainte-Croix conclut avec raison de ce passage contre le savant Caylus, qu'il s'agit du palais des rois de Perse. Mais il ne me paroît nullement démontré que les ruines aujourd'hui existantes proviennent de ce palais en charpente, et détruit par les flammes ou par le tems.

et Strabon, se bornent à parler de l'incendie du palais (1). Cet incendie même ne fut pas, à beaucoup près, aussi considérable qu'on pourroit l'imaginer, puisque, suivant Plutarque, « Alexandre » étant revenu de son ivresse, donna les » ordres les plus prompts pour qu'on » l'éteignît (2) ».

Parmi les historiens orientaux, Myrkhond (3) est le seul, à ma connoissance,

(1) *Athenæus*, lib. XIII, p. 576, ex edit. *Casaub. Strab.* lib. XV, p. 502.

(2) *Plutarch. in vita Alexand.* tom. IV, p. 200, ex edit. *Bipontii*, et tom. VII, p. 100, de la traduction française d'Amyot, édit. de Cussac.

(3) « Parmi tous les édifices élevés par (la » reine) Homâi, on distingue les mille colonnes d'Issthakhar, qu'Alexandre le Grec » saccagea ». *Rouzet él-Ssafah*, prem. partie, pag. 245, verso du manuscrit persan, n^o. 55 de la Bibliothèque nationale, et le n^o. 64 des manuscrits apportés par le cit. Genty. Le texte de Myrkhond est, comme on voit, assez embarrassé; il confond l'édifice aux mille colonnes avec la ville même d'Issthakhar, qui fut mise au pillage par Alexandre; car le mot *khirdb* ne désigne ni destruction, ni anéantissement; mais sac, pillage, dévastation.

qui fasse mention du sac de Persépolis, mais sans ajouter que cet événement ait causé l'anéantissement de cette ville, dont il parle plusieurs fois dans la suite de son ouvrage.

Tout le dégât, si pompeusement amplifié par Quinte-Curce, se réduit donc à un palais de cèdres (1) brûlé en totalité ou seulement en partie, mais dont le tems a détruit les portions épargnées par les flammes. Mais il faut bien se garder de confondre ce palais de Persépolis construit en charpente, avec l'immense édifice dont nous voyons aujourd'hui les ruines, qui n'a nullement souffert du feu, et qui étoit probablement destiné au culte des Persans. Nous reviendrons bientôt sur ces deux assertions, et nous développerons les raisonnemens et les autorités sur lesquels nous les étayons. Mais n'oublions pas la ville même de Persépolis. Quinte - Curce, qui nous

(1) *Multa cedro edificata erat regia.* Quint. Curt. p. 356.

en apprend l'entière destruction d'une manière si affirmative, ignoroit donc que quatre ans après s'en être rendu maître, Alexandre y passa quelque tems en revenant de l'Inde (1). Ce court espace auroit-il suffi pour rétablir complètement une ville aussi considérable, qui d'ailleurs, si l'on en croit le même écrivain, ne se releva jamais de ses ruines? En outre, Strabon et Arrien nous vantent l'état florissant où elle se trouvoit alors (2): « Il n'y manquoit, disent-ils, que le palais des rois ». (C'étoit donc le seul édifice un peu considérable que les flammes aient consumé.)

Mais comme il ne s'agit pas moins que

(1) Alexandre s'empara de Persépolis l'an 330 avant l'ère vulgaire; il y revint en 326. Cette ville ne fut entièrement détruite qu'en 16 de l'hégire (637 de l'ère vulgaire). Voyez ci-dessus, pag. 220. Ses ruines servirent à fonder Chyráz. Elle n'offre plus maintenant que quelques habitations éparses auprès d'immenses ruines.

(2) *Strab.* lib. L, p. 501. *Arrian.* lib. VI, pag. 435.

de démontrer l'absurdité et la fausseté d'un conte que des savans d'un mérite distingué n'ont pas hésité à croire et à répéter, on nous pardonnera les détails et les citations qui, dans une autre circonstance, pourroient paroître prolixes et superflus. Nous observerons donc que Diodore de Sicile (1) décrit un grand sacrifice offert par Peucestes, satrape de Persépolis, aux dieux, parmi lesquels il comptoit Alexandre et Philippe. Le titre de satrape de Persépolis prouve que cette ville étoit alors la capitale d'un gouvernement. Le second livre des Macchabées nous apprend que cent soixante ans après Alexandre, Antiochus Epiphanes forma le projet de piller le temple et la ville de Persépolis. On a vu plus haut qu'à l'époque de l'invasion des Arabes musulmans, ces fanatiques égorgèrent quarante mille habitans de cette ville. Enfin les auteurs orientaux qui indiquent assez exactement

(1) *Biblioth. histor.* lib. XIX, n^o. 22, ex edit. *Wesseling*.

les différens accroissemens de cette ville , n'auroient pas passé sous silence un événement aussi désastreux , et qui a dû en changer la face. Aussi l'on me permettra de ne point partager la mauvaise humeur du savant Saumaise (1) , qui reproche à Ptolémée « d'avoir confondu des » villes détruites avec d'autres qui subsistent encore ; d'avoir placé Persépolis , » par exemple , au nombre des capitales » de la Perse , tandis que tous les auteurs » conviennent qu'elle a été détruite par » Alexandre , et que depuis elle ne s'est » pas relevée ». Les autorités que nous venons de citer prouvent que cette ville n'a pas été détruite , et sur-tout qu'elle n'a pas tardé à réparer les dommages que ce guerrier peut lui avoir causés ;

(1) *Interdum urbes jam pridem extinctas et eversas cum novis commemorat (Ptolemæus) que in earum locum successere. Persepolim interregias Persidis numerat quam ab Alexandro eversam fuisse , nec post illo tempore unquam resurrexisse omnibus auctoribus id asserentibus , constat. Plinianæ exercitat. p. 1186.*

et il est fort douteux que le feu allumé par ses mains ait produit tous les dégâts que les auteurs grecs et latins ont tant amplifiés. M. Will. Franklin s'est convaincu sur les lieux, et par l'examen scrupuleux des pierres, qu'aucune ne portoit des traces de calcination; elles sont toutes saines, et ne paroissent avoir souffert ni des injures des saisons, ni des ravages du feu; et il faut attribuer la destruction de l'édifice au poids des siècles, et sur-tout aux tremblemens de terre, qui sont très-fréquens dans ces cantons.

Le comte de Caylus, le premier qui ait révoqué en doute la conflagration de l'édifice dont il s'agit, observe (et son témoignage sur cet objet doit faire autorité) que l'impression des flammes laisse même sur le marbre le plus dur des traces que rien ne peut effacer (1). Nous sommes, en outre, très-portés à

(1) *Hist. de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, tom. XXIX, p. 500. Ce savant observe que le temple de Delphes ayant

croire , avec ce savant antiquaire , que ces ruines n'ont jamais appartenu à un palais ; que ce sont celles d'un ou de plusieurs temples d'ignicoles. Il n'avoit, pour appuyer sa conjecture, que l'interprétation qu'il donnoit aux sculptures de ces ruines, et le passage du second livre des Macchabées que nous avons cité plus haut, et où il est fait mention du temple de Persépolis. Les textes que nous venons de traduire, et qui nous apprennent que ce temple étoit consacré au culte du feu (1), fournissent de nouvelles preuves en faveur de cette opinion, et la portent même à un haut degré de probabilité. Je ne regarde pas

été ravagé par les flammes, il fallut gratter les colonnes, dont la superficie étoit calcinée. Cette réparation en détruisit les proportions.

(1) « Ce temple est postérieur au règne des » souverains hindoux en Perse. Les cyprès » disposés le long des murailles, sembleroient » prouver (sur-tout d'après le *Cháh Námech*) » que ces sculptures sont relatives au culte » nouvellement établi par Zoroastre ». Jones's *Discourse on the Persians*, dans le second volume des *Asiatick researches*.

non plus comme très-invraisemblable l'opinion de Reland (1), qui croit y reconnoître les tombeaux des anciens rois de Perse, sur-tout si on considère que cet édifice ayant subsisté une longue suite de siècles, a pu servir à différens usages religieux.

Nous regrettons que les auteurs orientaux n'aient pas insisté davantage sur les conformités qu'ils indiquent entre cet édifice et le temple de Jérusalem; et nous ne répéterons les détails dans lesquels le comte de Caylus est entré, que pour prouver combien il trouvoit de ressemblance entre ce monument et les temples égyptiens, tant pour les figures emblématiques, que pour le style de l'architecture.

Au reste, quelque intéressans que soient les vestiges de *Tchehel-Minâr*, nous avons tout lieu de croire que les décombres et les sables dont ils sont

(1) *Palestina monumentis illustrata*, pag. 635.

recouverts renferment dans leur sein des trésors encore plus précieux pour les antiquaires. Ces conjectures sont appuyées non-seulement sur les traditions du pays, mais encore sur les découvertes de différens voyageurs qui ont essayé de fouiller quelques ruines, tels que Bruce à Thèbes, Choiseul-Gouffier en Grèce, et dernièrement un voyageur français, digne de foi, que M. Ousseley (1), sa-

(1) Ousseley's *Persian miscellanies, an essay to facilitate the reading of Persian manuscripts, with engraved specimens, &c.* Lond. 1795, pag. XVI, XVII de l'introduction. Je suis à la fois surpris et fâché de ne trouver que des passages gravés dans un ouvrage où des caractères mobiles auroient été si nécessaires, je dirai même indispensables. Les imprimeurs de Londres en sont pourtant beaucoup mieux fournis que les nôtres, dont l'indigence en ce genre est encore plus honteuse pour la nation que pour eux-mêmes. Chez les étrangers, au contraire, l'usage des caractères exotiques est si fréquent, qu'on trouve dans une foule de journaux allemands et anglais sur-tout, de longs passages hébreux, arabes, syriaques; &c. imprimés avec les caractères originaux.

vant orientaliste anglais, rencontra en Hollande. « M. Clergeau de la Barre, » revenant du Levant, où il avoit passé » douze ans, dit-il, m'assura qu'on dé- » terroit journellement les objets les » plus précieux dans les ruines de Baby- » lone et de Persépolis; plusieurs de » ces objets sont déposés dans les cabi- » nets des consuls européens résidans » dans les factoreries voisines. Je me fais » à la fois un plaisir et un devoir d'an- » noncer à l'Europe savante, que ce » voyageur a rapporté une admirable » collection de dessins des plus beaux » monumens antiques qui subsistent en- » core aujourd'hui dans l'Inde, la Perse, » l'Arabie et le Levant. Il les auroit déjà » publiés, sans les agitations politiques » de sa patrie. Il a découvert dans les » déserts de l'Arabie un très-ancien » temple qui n'est indiqué sur aucune » carte, ni décrit par aucun voyageur. » En écartant la terre qui couvroit des » sculptures extrêmement curieuses, un » de ses guides découvrit le cadavre d'un

» chameau, mort depuis peu ; les autres
 » guides craignant d'être surpris par les
 » bédouins, prirent la fuite. Parmi les
 » objets antiques les plus intéressans
 » trouvés dans les ruines de Babylone
 » et de Persépolis, M. de la Barre m'a
 » cité plusieurs volumes de parchemin
 » écrits en caractères jusqu'à présent
 » indéchiffrables, et une émeraude lon-
 » gue de deux pouces, qui renferme un
 » portrait d'Alexandre, si ingénieuse-
 » ment gravé, qu'on ne peut le décou-
 » vrir qu'en plaçant la pierre à un cer-
 » tain point entre l'œil et la lumière ».

M. Ousseley (1) croit aussi que les mo-
 numens de *Naqchy-Roustem*, dont les
 parties inférieures sont couvertes de sa-
 ble, procureroient encore une ample
 moisson à l'antiquaire qui entrepren-
 droit de les décombrer. Enfin l'emplace-
 ment voisin qui, suivant Thomas Her-
 bert (2), « contenoit le fameux temple de

(1) *Ubi ac suprâ.*

(2) *Herbert's travels*, p. 155.

» Diane, n'offre plus maintenant qu'une
» suite de monceaux de terre, sous les-
» quels on trouvera, dit-il, les plus
» belles productions de l'art des an-
» ciens ».

Puissent ces considérations frapper
l'Institut national, et déterminer un
gouvernement ami des arts à consacrer
quelques fonds, et sur-tout à employer
son crédit auprès des puissances asia-
tiques, pour faire exploiter des mines
qui semblent réservées à la GRANDE
NATION !

F I N.

TABLE DES MATIERES

renfermées dans ces deux volumes.

A'ASSAR AHMÉDY, ou Chronique, &c.
— *tome I, page 90*
Abdoúl-Kérym, son voyage cité. I, lxxxvij,
xc, cv, 45, 73. t. II, p. 76, 118 et 134
A'bd-óúlriqâq part pour l'Hindoustán, I,
xxvij. Son séjour à Hormouz, xxvij. Il en
repart, xxxj. Il débarque à Masqat,
xxxij. Se rend à Qalhát, xxxiv. S'embarque
pour l'Hindoustán, arrive à Kalekut, *ibid.*
Son séjour dans cette ville, xxxiv — xlv.
Son itinéraire jusqu'à Bisnagor, xlv —
xlv. Son audience à Bisnagor, lxxv. Etat
des provisions qu'on lui donnoit chaque
jour, lxxvij. Désagrémens que lui causent
les habitans d'Hormouz, lxxvij. Reçoit
son audience de congé, lxxvij. Reprend
le chemin de la mer d'O'mán (la mer des
Indes), lxxx. Il s'embarque, essuie une
tempête, et aborde à Kalhát, lxxxij. No-
tice sur son ouvrage. I, p. xij
Abou-chehr, entrepôt de l'Inde pour la

- Perse, II, p. 23. Commerce de cette ville.
I, p. 42
- Aboulfedhâ*, auteur de *Tâqouym âlboidân*,
cit. I, p. xcij. II, p. 221
- A'den, port de l'Arabie heureuse, sa situa-
tion. I, xxx et lxxxix
- A'dil-Châh. *Voyez* A'ly.
- Afghâns, habitans des montagnes du Qan-
dahâr. II, p. 154
- Ahmed ibn Mouça. Tombeau de cet imâm.
I, p. 90
- Akbar*. Ses commentaires cit. I, p. xcvij
et cv
- Alexandre-le-Grand fait brûler les livres des
anciens Guèbres, I, p. 32. N'a pas détruit
Persépolis. II, p. 224 et suiv.
- A'ly est le seul homme qui ait su parler
toutes les langues, II, p. 52. Son titre
chez les Persans, 53. Seul légitime héri-
tier de Mohhammed. 53 et 54
- A'ly, neveu de Nâdir, lui succède sous le
nom d'A'dil-Châh, II, p. 123. Sa défaite
et sa mort. 125
- A'ly-Merdân Bâkhtyâry, officier de Nâdir.
Son élévation. II, p. 138 et suiv.
- Ambassadeurs du roi de Bisnagor auprès de
Châh Rokh. I, p. lxxvij
- Du roi de Dehly auprès de Châh-Rokh. *ibid.*

- Anjengo , petit établissement anglais sur la côte de Malabar , fameux par la naissance de la sensible Eliza , si chère à Sterne et à Raynal , I , p. 7. Utilité de cette place pour le passage par l'isthme de Suez. I , p. 8
- Anquetil , traducteur du *Zend-avesta* , ouvrage apocryphe , composé il y a environ trois siècles , cit. I , p. 33
- Antiochus Epiphane projette de piller Persépolis. II , p. 230
- Anville (d'). Ses *Eclaircissemens sur la carte de l'Inde* , cit. I , p. ciiij
- Après (d') , auteur du *Routier des Indes orientales* , cit. I , p. xcvi et civ
- Arabes musulmans (les) détruisent Persépolis. II , p. 229
- Ard-Chyr , roi de Perse , de la dynastie des Saçanydes , qui régnoit dans le troisième siècle de l'ère vulgaire , bâtit Hormouz en terre ferme. I , p. lxxxv
- Arek. Usage de cette noix dans l'Inde. I , p. cxij
- Arrianus de *expeditione Alexandri magni* , &c. ex edit. *Blancardi* , in-8°. 1 vol. cit. II , p. 226
- Asiatick miscellanies*. *Calcutta* , 1785 et années suiv. 2 vol. in-4°. cit. I , p. c]

- Asiatick researches, or transactions of the
asiatick society (of Calcutta), in-4°.*
2 vol. tom. II, renfermant un discours
de M. Jones, sur les Persans, cit. II,
p. 227
- Athenæus, ex editione Casauboni, cit. II,*
p. 227
- Audience donnée par le roi de Bisnagor,
I, p. lxxv. Par celui de Kalikut. xxxix

B

- Babour conduit les moghols Musulmans
dans l'Inde, et y fonde l'empire Moghol.
I, p. cxvij
- Bains des Persans, I, p. 80, — 85, — Bâties
par Kérym. 85 et 86
- Baqouy.* Sa géographie, citée. I, p. xciv,
et II, p. 221
- Bassorah (Observations sur), II, p. 107.
Révolution arrivée dans cette ville. 108
et suiv.
- Bâzâr de Bisnagor. I, p. Ij et Iij
— De Chyrâz. I, p. 66
- Bazin,* jésuite, cit. II, p. 124, 125, 128
et 130
- Beauchamp* (le cit.), savant astronome,
qui a fait d'excellentes observations à
Baghdad, &c. I, p. xcj

- Beglour, village de l'Inde, où se trouve un temple magnifique. I, p. xlvi
- Bendaneh, port du Malabar. I, p. xlii
- Bender-Emyr, fleuve. II, p. 77.
- Bertáb*, espèce d'or employé à Bisnagor. I, p. lv
- Bétel, I, p. lxvij. Comment on le mange, ses propriétés, lxvij, cxij. Espèce d'opiat ainsi nommé. — *ibid.*
- Bhagvat-Guita*, ouvrage de théologie hindouë, traduit du sanscrit en anglais par M. Wilkins, et de l'anglais en français par le cit. Parraud, cité. I, p. xcviij
- Bidjangor ou Bisnagor (description de), I, p. xlvij *et suiv.* Etendue de l'état de ce nom, *ibid.* xcix et c. Puissance du roi. xlij et xliij
- Bombay. Description de cette île, située sur la côte de Conkan, I, p. 28. Détails sur cette île, sur un poisson qu'on y pêche, et sur une digue considérable. 28 — 35
- Borâq (éclair), nom de la monture fabuleuse de Mohhammed. II, p. 210 et 211
- Brahmanes. Leur caractère. I, p. xxxix et xlix
- Bygah*, mesure de terre. Son étendue. I, p. civ

C

- Canal voisin du tombeau de Sa'ady. I ,
p. 117
- Cananor , royaume de l'Inde. Sa situation.
I , p. cij
- Caractères (les) orientaux très-rares en
France , très-communs chez les étrangers.
II , p. 235
- Caylus*. Son *Mémoire sur Persépolis* , cit.
II , p. 232
- Cesar Frederick's travels*. Les *Voyages de
César Frédéric* , traduits de l'italien en
anglais , et insérés dans les *Asiatick mis-
cellany* , cit. I , p. cvj
- Ceylan (l'île de) fait un grand commerce
de pierres précieuses. I , p. 3
- Châh-Rokh envoie des présens au roi de
Kalikut. I , p. xxxvij
- Châh-Rokh , l'ainé des petits-fils de Nâdir.
Notice sur sa vie. II , p. 126 et suiv.
- Châhi-Tchérâgh*. Description de cet édifice.
I , p. cxxvj
- Châhy*. Valeur de cette monnoie. I , p. 79
- Chât êl-a'râb* , branche de l'Euphrate. II ,
p. 107
- Chardin*. Ses *Voyages* , cit. I , p. 175 , et
II , p. 53

- Chasse aux éléphants. I, p. lx
- Chédád, monarque impie qui voulut faire un paradis terrestre. Sa punition. I, p. cv
- Chevaux de la province de Fârs. II, p. 19
et 20
- Chi'ytes*, ou sectateurs d'A'ly. I, p. 123
- Chyrâz nâmech* (histoire de Chyrâz), cit. I, p. 93
- Chyrâz. Explication de la vue de cette ville, I, p. cxxx. Description, I, p. 58, et II, p. 56. Police, II, p. 3. Manufacture de verre, II, p. 22. Climat, II, p. 24. Vin, II, p. 16. Fertilité du territoire, II, p. 17
et suiv.
- Clergeau de La Barre*, voyageur français qui a rapporté du Levant des objets infiniment précieux. II, p. 236
- Colberga, le même fort que Kelberkeh. I, p. cvj
- Collège de Chyrâz. I, p. 75
- Commerce de Hormouz. I, p. xxx
- Costume des habitans de Kalekut. I, p. xxxvij
- Cotchin, grand établissement des Hollandais dans l'Inde, I, p. 9 et 10. Place autrefois célèbre. II et 12
- Courtisannes de Bisnagor. I, p. lxij
- Crawfort*. Ses *Sketches of the history*, &c. cit. I, p. xcviij et cxlij

- Crieurs sacrés, ou *muḏḏḏyḏns*. I, p. 101
Croix (le cit. *Sainte*). Son *Examen critique*
des historiens d'Alexandre, cit. II, p. 226
et suiv.
- Circoncision chez les Persans. I, p. 137
- Cérémonies pratiquées à la circoncision du
 fils de Dja'afar khān. I, p. 138, 139 et 140
- Gitadelle de Chyráz. I, p. 62

D

- Dow*. Son *History of Hindoostan*, cit. I,
 p. xciv, cvj
- Damagān ou Damégān, province de Perse.
 Sa description. I, p. xxviiij et lxxxiv
- Daoulah-Kieh, village. I, p. 46
- Dará-kouitchouk, le même que Darius-
 Codomannus. II, p. 208
- Dāri-hharb*, pays de guerre, contre lequel
 les Musulmans sont obligés de faire la
 guerre. I, p. xcvi
- Dattier. Produit considérable de cet arbre.
 II, p. 108
- Desterdjyn, village. I, p. 59
- Diamant de Nādir vendu à l'impératrice de
 Russie. II, p. 132
- Digue de Bombay. I, p. 34 et 35
- Dil-guchāy*, jardin de Chyráz. I, p. 112
- Diodore de Sicile*, cit. II, p. 226 et 230

DES MATIÈRES. 247

- Diu*, ou *Diveh* ou *Dip*. Description d'une île ainsi nommée par les Portugais. I, p. lxxxix
- Divorce chez les Persans. I, p. 126, 132 et 136
- Diwân-khâneh*, salle d'audience. I, p. 64
- Dja'afar khân, souvent battu par Aghâ-Mohammed. II, p. 187
- Djiddah, port de l'Arabie-heureuse, le plus voisin de la Mekke, I, p. xxx. Sa situation. lxxxix
- Djedjeh*, tribut. Voyez ce mot.
- Djemchyd mit la dernière main à Issthakhar; mais il ne fonda pas cette ville, comme le dit Myrkhond. II, p. 82, 209 et 216
- Djéryb*, mesure de terre. Son étendue. I, p. civ
- Djetta*, espèce d'or du royaume de Bisnagor. I, p. lv
- Djihân ârâ fy-teouârykh fârsy* (l'Ornement du monde dans les Annales persannes). C'est un abrégé chronologique de la Perse, par le qâdhy Ahmed-Aldjafâry, cit. II, p. 84
- Djihân-Numâ*. Voyez *Hhadjy-khalfah*.
- Djoguy*, espèce de moines indiens. I, p. xxxix

E

- Ecriture des habitans de Bisnagor. I, p. liij
 Eléphans de Bisnagor. Leurs étables. I, p. lvj
 Eléphans qui multiplient, I, p. lvij. Comment on prend les éléphans sauvages, lvij.
 Leurs tours d'adresse. lxxij
Elephantés funambuli, éléphans danseurs de corde, cités par Pline, &c. I, p. cxv
Elmakyn. Son *Histor. Saracénica*, cit. I, p. 88
 Epitaphe de Hháfiz. I, p. cxxx
 Enterrement des Persans. I, p. 141
Extraits et Notices des manuscrits de la Bibliothèque, &c. cit. I, p. xciv

F

- Fakhr-éddyn-Tourán-Châh, prince d'Hormouz. I, p. xxvij
Fanon, monnoie moderne des Indiens. I, p. cvij et cix
 Fârs, province de la Perse, fameuse par ses chevaux. II, p. 17 et 18
 Farsang. Evaluation de cette mesure itinéraire. I, p. 44

- Femmes. Combien les Musulmans peuvent en avoir, I, p. 133. — De Kalikut (les) ont plusieurs maris, I, p. xl. Celles de Chyrâz célèbres par leur beauté, II, p. 38. Leur coquetterie, I, p. 39. Leur captivité. I, p. 40 et 41
- Femmes du roi de Bisnagor. I, p. lxiX
- Fenem*, espèce d'or du royaume de Bisnagor. I, p. lv
- Ferichtah*, auteur d'une *Histoire générale de l'Inde* en persan, cit. I, p. cJ
- Voyez *Dow*.
- Ferrière*. Ses *Mémoires historiques*, &c. II, p. 143
- Fête (grande) des Hindoux. Explication de ses allégories. I, p. cxiv
- Fêtes des Indiens. I, p. lxx et lxxiv
- Fête funèbre chez les Persans. II, p. 90
- Fêtes des Persans. II, p. 10 et suiv.
- Funérailles. Cérémonies dont elles sont accompagnées chez les Persans. I, p. 141 et suiv.
- Fyrouz-Châh. Il y eut trois souverains de ce nom dans l'Inde. I, p. cxv et cxvj
- Fyrouz-Châh, roi de Dehly. I, p. lxxviiJ
- Fontaine du Vent, dans le Damegân. I, p. lxxxiv
- Forrest* (le capitaine), auteur d'un *Voyage*

- from Calcutta to the mergui archipelago*,
cit. 1, p. xc
- François-Xavier (saint). Description de son
tombeau. 1, p. 21
- Francs (les) s'emparent de Hormouz, &c.
1, p. lxxxvj
- Franklin (M.) s'embarque à Calcutta pour*
Bombay, 1, p. 1. Il aborde à la pointe de
Galle, 2. Prend terre à Anjengo, 7. Aborde
à Cotchin, 9. Mouille à Tellitchéry, 12.
Arrive dans la rade de Goa, 17. Débarque
à Bombay, 27. Passe sept mois à Bombay,
36. Se rend à Masqât, 37. Il part pour
Bassorah, 41. Arrive à Abou-chehr, 42.
Part avec une karavane pour Chyrâz,
son itinéraire, 43 — 57. A audience de
Dja'afar khân, 11, p. 67. Part de Chyrâz,
101. Arrive à Abou-chehr, 106. Arrive à
Bassorah, *ibid.* Part de Bassorah, 118.
Surgit à Masqât, &c. et aborde devant
Calcutta. 119
- Fruits du territoire de Chyrâz. 11, p. 17
et suiv.

G

- Galle (pointe de), 1, p. 2. Son aspect
aride, 3 et 4. Effets dangereux de sa si-
tuation. 5

- Gentil*, auteur d'un *Voyage dans Les mers de l'Inde*, cit. I, p. lxxxix
- Gmelin* (S. G.). *Reisen durch Russland*, &c. cit. II, p. 142, 150 et 160
- Goa. Description détaillée de cette ville, I, p. 18, — 27. Ses églises, ses couvents. *ibid.*
- Golius*. Son *Lexicon arabico lat.* cit. II, p. 91
- Gosselin* (le cit.), membre de l'Institut national, auteur de la *Géographie des Grecs analysés*, &c. cit. I, p. lxxxviiij
- Guez* ou coudée. Sa grandeur fixée par Akbar. I, p. civ et cv
- Gymnases des Persans (*zor-khâneh*). I, p. 78

H

- Habitans de Bisnagor (les) sont noirs. I, p. 1. Aiment passionnément les fleurs. I, p. lj
- Hanway*. Son *Historical account*, cit. II, p. 218. Ses *Revolutions of Persia*, cit. II, p. 124, 142 et 216
- Hest-iqlym*, ouvrage géographique, cit. I, p. lxxxv
- Hest-ten*, les sept corps. I, p. 103 et 104

- Hérât, capitale du Khorasân. I, p. xxvij
et lxxxiv
- Herbelot (d'), cit. I, p. lxxxvij
- Herberts travels in Persia, &c. in-folio.*
cit. II, p. 237
- Hhaçan, fils d'A'ly, l'un des imâm des Per-
sans. II, p. 99 et 100
- Hhadjy-Khalfah*, nommé aussi *Kiâtib-
Tchéléby*, auteur du *Djihân-Numâ*, cit.
I, p. lxxxiv, et II, p. 214
- Hhâfîz*. Son portrait, I, p. 111. Son tom-
beau, cxxvij, — cxxxj, 103, 104, — 107.
Note sur ce poète, 104. Vers de ce poète,
cités. II, p. 104
- Hhamd-oullah*, auteur du *Nozahât âlqou-
loub*, géographie persanne. I, p. lxxvij,
et II, p. 208
- Hhedjâz, province de l'Arabie heureuse.
I, xxxvj et xcv
- Hhinné*, nom d'un arbre et d'une drogue.
Son usage en Asie. I, p. 127
- Hhocéin, second fils d'A'ly, II, p. 90.
Fêtes en son honneur, 92 et suiv. Sa
mort. 95 et suiv.
- Histoire des découvertes faites par divers
savans voyageurs, &c. in-4°. 3 vol. ou
in-8°. 6 vol. cit.* II, p. 143
- Histoire générale des voyages.* I, p. lxxxix

- Homâi, reine de Perse, de la dynastie des Kayaniens, la même que la fameuse Sémiramis. II, p. 213
- Hormouz, Description de l'île et de la ville (d'). I, xxviii, — xxx et lxxxiv
- Hyde, Hist. de Vet. Relig. Pers.* II, p. 205

I

- Ibrâhym-Châh, neveu de Nâdir, monte sur le trône de Perse. II, p. 125
- Idoles, temple (d') sans pareil, I, p. xlv.
- Description d'un autre temple. xlvj
- Imâm (les douze) des Persans, II, p. 54.
- Non reconnus par les Turks. 55
- Irân, nom oriental de la Perse. II, p. 206
- Irem*, nom du paradis terrestre des Orientaux. I, p. cv
- Issthakhar, nom oriental de Persépolis, II, p. 204 et 206. Situation géographique de cette ville, 208 et 209. Etendue de cette ville, *ibid.* Canton d'Issthakhar, 214.
- Situation géographique de cette ville, 215
- Isthme de Suez. *Voyez* Passage.
- Itinéraire d'Abou-chehr à Chyrâz. I, p. 43.
- Jardins des Persans. I, p. 112
- Jeûne du ramazân. II, p. 6

- Jeûnes. Les personnes qui en sont dispensées. II, p. 8, 9 et 10
- Jones. Sa *Lettre à M. Anquetil, sur le Zend-avesta*, cit. I, p. 32. Voyez l'article des *Asiatick researches*, dont il est éditeur.
- Juifs (les) ont entr'eux une étonnante ressemblance, I, p. 10 et 11. Leur abjection à Chyráz. I, p. 68 et 69
- Juge ou qâdhy. II, p. 4
- Justice chez les Persans. I, p. 5

K

- Kaïmarasç ou Kaïoumarasç, premier roi de la dynastie des Psychadyens. II, p. 215
- Kalikut, capitale du Malabar, I, p. xxxv. Description de cette ville, xcj, — xciv. Portrait des habitans, xxxvij. Droit de succession au trône de cet état, xxxix. Moines de Kalikut, *ibid.* Etrange usage des habitans, xl. Etendue de ce pays, xliij. Kâravânes qui en partent. *ibid.*
- Kolêilah et Dimnah*, ouvrage indien où les brahmanes sont bien peints. I, p. xlix
- Kâravâne. Description (d'une) II, p. 102
et suiv.
- Kâravânes qui partent de Kalikut. I, p. xliij
- Kâzeroun. Situation de cette ville, I, p. 52.

DES MATIÈRES. 253

- Observations sur cette ville, II, p. 105.
 Elle est célèbre par son opium. *ibid.*
 Kelberkeh ou *Kalberga*, I, p. xlix. Notice
 sur ce fort. cvj
Keleh, nom sous lequel Abouïfedhá désigne
 Kalikut. I, p. xcij
Kerbelâ. Situation de cet endroit, II, p. 91.
 Signification de ce nom. *ibid. Note.*
 Kérym-âbâd, village bâti par Kérym khân.
 I, p. cxxv
 Kérym khân. Signification de son nom, I,
 p. 121. Notice sur sa vie. I, p. 149
Khalyfeh. Signification de ce mot. II, p. 54
 Khalyfes (les) réduits en tutelle par leur
 généralissime. I, p. 87
Khasseh. Signification de ce mot. I, p. cxv
Khoun-Zinéoun, village. I, p. 56
Kiâtib-Tchéléhy, le même que Hhadjy-
 Khalfah. *Voyez* ce mot.
 Kirmân, ou l'ancienne Caramanie. Sa des-
 cription. I, xxvij et lxxxiv
Kämpfer. Ses *Amanitates*, cit. I, p. cxxvij
 et II, p. 207
 Kourdes, II, p. 75. Leur vie errante. 76
 Kych, île voisine d'Hormouz. I, p. lxxxv

L

- Laffiteau*, auteur de *l'Histoire des découvertes*, cit. 1, p. xciiij
- Langlès*. *Discours sur l'Utilité des Langues*, &c. II, p. 215. *Contes indiens*, &c. 1, p. cvij, 63
- Lignes de Tellitchéry. *Voyez* Tellitchéry.
- Linschot*. *Ses Navigations*, &c. citées. 1, p. xcvi et civ
- Lutteurs persans. 1, p. 76 — 80

M

- Maha-nāndi*. Description de cette grande fête des Hindoux. 1, p. lxx, lxxiv et cviiij
- Malabar. Etendue de cet état. 1, p. xliij
- Malacca (les habitans de) ont les mêmes incommodités que ceux de la pointe de Galles, et pourquoi. 1, p. 5
- Man*, poids. 1, p. cxj
- Marchandises de la Perse, II, p. 22 *et suiv.*
- Taxes auxquelles elles sont soumises. 23 et 24
- Mariage des Persans. 1, p. 124
- Masqât, et non Mascat. Situation pittoresque du port de cette ville, 1, p. 37.

- Situation et commerce de cette ville. I, p. xxxij et xc, 38, 39 et 40
- Medjema'a él Enssáb*, ouvrage généalogique, cité. I, p. lxxxvj
- Mehdy*. Son *Histoire de Nâdir*, cit. II, p. 124
- Mekke (la), nommée aussi *Béit-állah*, et pourquoi. I, p. xcV
- Menelgur ou Menelgor, place du royaume de Bîsnagor. I, p. xliV
- Meninski*. Son *Thesaurus ling. orient.* cit. II, p. 212 et 64
- Merdâcht, nom d'un village et d'une plaine. II, p. 78 et 213
- Misçqâl, poids et monnoie. I, p. cvij
- Moginié*, auteur de *l'Illustré Paysan*, &c. cit. II, p. 143
- Mohammed résigne le khalyfat à A'ly. II, p. 15
- Mohammed-Ben-Ayas*, auteur d'un ouvrage géographique en arabe, intitulé *Nechq él-âzhâr*, cit. II, p. 222
- Mohammed khân (Aghâ ou Khodjah). Notice sur cet eunuque célèbre. II, p. 182 et suiv.
- Mohharrem. Les dix premiers jours de ce mois consacrés au deuil. II, p. 90
- Monnoie. De quelle manière les Persans frappent la leur. I, p. 70
- ..

- Montifyq. Tribu arabe indépendante. II ,
p. 109
- Mosquées de Chyráz , I , p. 70 et 85. Attri-
buts et dépendances des mosquées, 101.
Celles de Perse n'ont pas de *minâreh*.
cxxxj
- Mosquées (les) des *ímám Zâdeh* sont des
asyles sacrés. II , p. 57
- Mossella ou Mosselly , fauxbourg de Chy-
ráz , recommandable par ses bosquets ,
I , p. cxxvij et 108. Notes sur ce nom. 103
- Moumyn. Sa perfidie. II , p. 133 et suiv.
- Mouradgea. Son *Tableau de l'Empire Otto-*
man , cit. I , p. 102
- Moussons. Il y en a trois dans les mers de
l'Inde. I , p. xxxj
- Moutons de Chyráz. II , p. 19 et 20
- Murex* (le) des anciens , de la même nature
qu'un poisson de Bombay. I , p. 32
- Musulmans établis à Kalikut. I , xxxvj et
xxxviiij
- Myrkhond* , auteur persan du *Rouzet él-*
Ssafah , cit. II , 82 et 227

N

- Nâdir-Châh. Détails sur la mort de ce con-
quérant. II , p. 123

- Nádiry*, monnoie. II, p. 132
Nák, espèce d'or du royaume de Bisnagor. I, p. lv
Naqchi-Roustem, ancien monument de la Perse. II, p. 89
 Narsinga, ancien royaume de l'Hindoustán. I, p. c
 Nássir-úllah. Histoire de ce prince. II, p. 127 et suiv.
Niebuhr. Son *Voyage en Arabie*, cité, I, p. xcj, et II, p. 207. Sa *Description de l'Arabie*, citée. I, p. cx
 Noces des Persans. I, p. 127
 Nomination des nouveaux-nés. I, p. 135
Noqareh-kháneh (orchestre). I, p. 96
Nourouz, premier jour de l'année. I, p. 49, et II, p. 83
 Nuits mémorables chez les Persans. II, p. 8
 Sérénité des nuits à Chyráz, et dans la Perse en général. II, p. 26 et 27

O

- Oiseaux remarquables de la Perse. II, p. 25
O'mán. Situation de la ville et de la contrée de ce nom. I, p. cxvj et 39
 Opium de Kázeroun. II, p. 105

...

- Or. Il y en a de trois espèces dans le royaume de Bisnagor. I, p. lv
- Ormes*. Ses *Historical fragments*, cit. I, p. cvj
- Ouály*. En quoi ce titre diffère de celui de *sulthán* et de *pádicháh*. I, p. lxxxvij et xcviij
- Oúsçáq* ou *outáq*, &c. mot tartaro-turk. Sa signification. I, p. cxj
- Ousseley*. Ses *Persian miscellanys*, cités II, p. 235

P

- Palais de Persépolis. *Voyez* Persépolis, Isstha-khar et Tchehel-Minár.
- Parsys (les), restes des anciens Guèbres, I, p. 29. Observations sur leur religion et leurs livres. 30
- Passage par l'Isthme de Suez. Son utilité. Efforts des Anglais pour se l'ouvrir, I, p. 8. Voyageurs qu'il faut consulter sur cet objet. *ibid. Note.*
- Peinture des Persans. I, p. 110 et 111
- Perles de Hormouz. I, p. lxxxv
- Persans (les) sont sectateurs d'A'ly, I, p. 123. Leurs mariages, 124. Mangent peu de viande, II, p. 20. Sont adroits et

spirituels, 22. Leur caractère, 28. Sont les Parisiens de l'Asie, 29. Leur conversation, 31. Leur ressemblance avec les Français, 34 et 35. *Note.* Leur basse adulation, 34. Citent souvent des vers, 35. Sont colériques et vindicatifs, 36 et 37. menteurs, *ibid.* et 38. Beaux et bien faits, *ibid.* Sont très-superstitieux, 44 et *suiv.* Leurs idées astronomiques, 47. Peu scrupuleux sur l'usage du vin, 50 et 51. Leur aversion pour les Turcs, 51. Leur vénération pour A'ly, 52. Leur costume, 59. Leur manière de prier différente de celle des Turcs, 60 et 61. Plus tolérans que les Turcs, 62. Leur manière de vivre. 63

Perse. Origine de ce mot, 11, p. 206. Voyez *Irân.*

Persépolis. Situation de ses ruines, 11, p. 73 et *suiv.* Observations de M. Franklin, 80 et 81. *Mémoire historique sur cette ville*, 11, p. 201. Elle fut saccagée, et non pas détruite par les Macédoniens, 223. Détruite par l'émyr Qatelmych, et non par Alexandre. 212, 211

Peyssonnel. *Essai sur les troubles*, 1, p. 143. *Eclaircissemens sur le commerce*, &c. 1, p. viij, et 11, p. 132

- Piastre, Evaluation de cette monnoie. I, p. 51 et 132
- Pierres précieuses de Ceylan. I, p. 3
- Plinii. Historia naturalis*, cit. II, p. 225
- Plutarchi opera*, ex editione Biponti, in-8°. 10 vol. cit. II, p. 227. La traduction d'Amyot, édit. de *Cussac*, citée. *ibid.*
- Poisson semblable au *murex*. I, p. 32 et 33
- Poivre (le) croit à Tellitchéry, I, p. 17.
Ceps de poivrier assez remarquables. *ibid.*
— Est le principal article du commerce de Kalikut. I, p. xliij
- Police excellente de Bisnagor. I, p. lxiij
- Portes de Chyráz. I, p. 60
- Présens de Châh-Rokh au roi de Kalikut. I, p. xl
- Prières des Persans. II, p. 62 et suiv.
- Pyrâ-zen*, montagne peu éloignée de Chyráz. I, p. 54
- Pychdadyens. Cette dynastie n'est pas la première des rois de Perse. II, p. 215

Q

- Qalhat, station et promontoire de l'Yemen, I, p. xxxiv et xcj. On y trouve des eaux excellentes. xxxiv
- Qatelmých (l'émyr) saccage Persépolis,

- et réduit cette ville à un petit village.
II, p. 212
- Qiptcháq, désert de la grande Tatarie. I,
p. xxvij, xxix et lxxxvij
- Qisseh hhemzch, manuscrit persan, cité.
I, p. cx
- Qom, ville de la Perse, remarquable par
ses excellentes lames. II, p. 22
- Qomaridje, village. I, p. 50
- Qorbán, fête des sacrifices chez les Persans.
I, p. 109, et II, p. 10 et 11
- Quintus-Curtius, de *rebus gestis Alexandri
magni*, cité et réfuté, II, 223. L'authen-
ticité de son ouvrage contestée. 225
- Quryát. Chaleur et insalubrité du climat.
I, p. xxxiiij

R

- Rá-samory, titre du roi de Kalikut. I,
p. xxxix
- Raï. Explication de ce titre indien, I,
p. xlix. Palais du raï. I, p. lj
- Radjah de Cotchin (le) n'a qu'une existence
précaire. I, p. 11
- Raisins de Chyráz. Combien il y en a de
sortes. II, p. 17 et suiv.
- Reland, Sa *Palestina illustrat.* citée, II,

- p. 229. *Dissertat. de jure belli*, &c. cit.
I, p. xcvi
- Religieux hindoux. I, p. xcviij
- Religion (chef de la) chez les Persans.
I, p. 4
- Rennell* (le major), auteur d'un *Memoir for a map*, &c. cit. I, p. lxxxix, xciiij et cj
- Repas des Persans. II, p. 6
- Rezwüsky*. Son *Specimen poeseos persicæ*, cit. I, p. 104
- Richardson*. Sa *Dissertation*, &c. cit. I, p. 132. Son *Dictionn. arab. persian.* cit. I, p. xcviij
- Roger* (Abraham), auteur de *la Porte ouverte à la connoissance du Paganisme*, &c. cit. I, p. xcix
- Roi de Bisnagor. Son portrait. I, p. lxy
- Roi de Kalikut (costume du), I, p. xxxviij et xxxix. Audience qu'il donne à A'bd-ouïrizâq, *ibid.* Son titre. *ibid.*
- Rokn-âbâd, et non *Rokh-âbâd* comme on a imprimé. C'est un ruisseau souvent célébré par Hhâliz. I, p. 107
- Roud-khonnâ-zinéoun, rivière. I, p. 56
- Roum*, mot oriental qui désigne la Grèce et l'Europe. I, p. lxxxviij
- Ruines (les) de Persépolis sont celles d'un temple plutôt que d'un palais. II, p. 222

S

- Sa'ady. Son portrait , I, p. 111. Description
de son tombeau. I, p. 114 et 115
- Samoury , titre du roi de Kalikut. I, p. xcj
- Sang (prix du), ou loi du talion chez les
Persans. II, p. 1 et suiv.
- Sanyacy. Espèce de religieux hindoux. I,
p. xcviij
- Saumaise. Ses *Exercitationes Plinianaë*. cit.
II, p. 231
- Scorpions: Précautions superstitieuses des
Persans contre cet animal, II, p. 49.
Ceux de Káchân sont très-venimeux. 50
- Sept corps (les), édifice de Chyrâz ainsi
nommé, et pourquoi. I, p. 109
- Sérandib ou Ceylan , ile. I, p. xliij
- Silvestre de Sacy (le cit.). Son *Traité des
Monnoies*, cit. I, p. cvij. Ses *Antiquités
de la Perse*, cit. II, p. 202
- Sistân, province de la Perse. Sa description.
I, p. xxviiij et lxxxiiij
- Sokothora ou Sokothory , la plus grande
des iles de la mer Rouge. Sa description.
I, p. xxix et lxxxviiij
- Sonnerat. Son *Voyage aux Indes*, &c. cit.
I, p. xcix

- Ssurme* ou *ssurmá*, poudre d'antimoine. Son usage, I, p. 129
 Successeurs de Nâdir-Châb. II, p. 146, 147 et 148
 Suez (Isthme de). *Voyez* Passage.
 Sunnytes ou sectateurs d'O'mar. I, p. 123

T

- Talismans des Persans. II, p. 46
 Tanassery, I, p. xxix. Ou Tanasserym. Discussion sur cette baie du royaume de Siam. lxxxviiij
 Tavernes et mauvais lieux de Bisnagor. I, p. lxij
 Tchâby, tribu arabe. II, p. 115
Tchehel-Mînâr, nom de l'édifice dont on voit encore les ruines à Persépolis, II, p. 206. Description de cet édifice, 210, 216 et suiv.
 Tellitchéry. Description des lignes tracées par les Anglais autour de cette ville, et pourquoi, I, p. 13. Importance de cette place pour les Anglais, 15. Garnison qu'ils y entretiennent, 16. Productions de son territoire. 17
 Temple (ancien) découvert en Arabie. II, p. 236

- Texeira*, auteur de l'*Historia de los reges de Persia*, cité. I, p. lxxxvj
- Thá'y-úllah*, khalyfe A'bbácyde. I, p. 87
- Theláq*. Voyez *Divorce*.
- Thunberg*. Son *Voyage du Japon*, &c. cit. I, p. cix, et II, p. 202
- Tibs*, forteresse. I, p. 127
- Tomán*. Evaluation de cette monnoie. I, p. 51, et II, p. 132 et 178
- Tombeau de Hháfiz* (description du). I, p. cxxvij, cxxxj, 103, 104 et 107
- Top-Kháneh*, arsenal de Chyráz. I, p. 63
- Toutia*. Note sur cette pierre. II, p. 212
- Touyny*, chef des montifyq, II, p. 109.
S'empare de Bassorah. 110 et suiv.
- Tribus arabes*. Voyez *Montifyq*, *Tcháby*.
- Tribut* que les Musulmans perçoivent sur les Infidèles. I, p. xcV
- Trône* du roi de Bisnagor. I, p. lxxiv et lxxv
- Turkomans*, II, p. 75. Leur manière de vivre. 76
- Typpou* (le nábáb , aujourd'hui qualifié sulthán par les Anglais eux-mêmes) se dispoit à attaquer les Portugais. I, p. 25 et 26

V

- Vaches respectées à Kalikut. I, p. xliiv
 Vasco de Gama aborde à Kalikut en 1499.
 I, p. xciiij et xcviij
 Verre (manufacture de) établie à Chyráz.
 II, p. 22
Vichnou Sarma, brahmane, auteur de
l'Hitopadès, cit. I, p. cviiij
 Vins de Chyráz. De quelle manière on les
 fait. II, p. 17 et suiv.
 Voleurs. Leur punition en Perse. I, p. 5

Z

- Zanguebar ou pays des Zindges. Description
 de ce pays. I, p. xciv
 Zarkhân, village de Perse. II, p. 74 et 75
Zératocht. Ses livres anéantis par Selym,
 II, p. 221. Ceux qu'on lui attribue au-
 jourd'hui sont apocryphes, I, p. 31. *Voyez*
 l'article du cit. *Anquetil*, traducteur de
 ces livres, et celui de M. Jones, qui en
 a démontré la fausseté.
 Zindges (pays des). *Voyez* Zanguebar.
 Zoroastre, législateur des Persans. *Voyez*
Zératocht.
Zour khâneh. *Voyez* *Gymnase*.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

CATALOGUE

DES

OUVRAGES DE L. LANGLÈS,

Conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque nationale, professeur de persan à l'École spéciale des langues orientales vivantes, membre de l'Institut national de France.

1. INSTITUTS politiques et militaires de Tamerlan, proprement appelé Tymour, écrits par lui-même en mogol, et traduits en français sur la version persane d'Abou-Taleb-al-Hosséini, avec la vie de ce conquérant, d'après les meilleurs auteurs orientaux, des notes et des tables historiques et géographiques, &c. 1787, in-8°.
2. Alphabet tartare - mantchou, avec des détails sur les lettres et l'écriture

III.

23

- des Mantchoux. *Didot*, 1787, *in-4°*.
3. Contes, Fables et Sentences, tirés des différens auteurs arabes et persans, avec un discours sur la littérature orientale, et l'analyse du poëme de Ferdoussy, sur les rois de Perse, *in-8°*. et *in-16*, 1788.
 4. Précis historique sur les Marattes, composé en persan par l'écrivain Haméidin (qui accompagna le colonel Upton dans son ambassade à Pounah) (inséré dans les Affaires de l'Inde), 1788, *in-8°*.
 5. Ambassades réciproques d'un roi des Indes, de la Perse, &c. et d'un empereur de la Chine, traduites du persan, avec la vie de ces deux souverains, et des notes tirées de différens auteurs orientaux, manuscrits et imprimés, 1788, *in-8°*.
 6. Fables et Contes indiens, nouvellement traduits, avec un discours préliminaire, et des notes sur la religion, la littérature, les mœurs, &c. des Hindoux, 1790, *in-8°*. et *in-16*.

7. Dictionnaire Tartare-Mantchou-Français, composé d'après un Dictionnaire Mantchou-Chinois, par M. Amyot, rédigé et publié avec des additions et l'alphabet de cette langue, 1789 et 1790, *in-4°*. 3 vol.
8. De l'importance des Langues orientales pour l'extension du commerce, les progrès des lettres et des sciences, Adresse à l'Assemblée nationale, 1790, *in-8°*.
9. Voyage sur la mer Rouge, les côtes de l'Arabie heureuse, &c. avec une Notice sur l'expédition de M. de Suffren au Cap de Bonne-Espérance, par Henri Rooke, traduit de l'anglais, 1787, *in-8°*. 1 vol.
10. Description du Pégu et de l'île de Ceylan, traduite de l'allemand et de l'anglais, 1791, *in-8°*. 1 vol.
11. Seconde édition du Voyage de Palas, revue, corrigée et augmentée de notes, 1795, *in-8°*. 8 vol.
12. Voyage de Norden en Egypte, nouvelle édition soigneusement conférée

- sur l'originale , avec des additions tirées des auteurs anciens et modernes , et des géographes arabes , 1795 et années suivantes , *in-4^o*. 2 vol. *Le troisième et dernier volume est sous presse.*
13. Voyages de C. P. Thunberg au Japon , par le Cap de Bonne-Espérance , les îles de la Sonde , &c. traduits , rédigés et augmentés de notes considérables sur la religion , le gouvernement , le commerce , l'industrie et les langues de ces différentes contrées , particulièrement sur le Javan et le Malai , 1796 , 2 vol. *in-4^o*. ou 4 *in-8^o*.
14. Voyage de l'Inde à la Mekke , par A'bdouÛl-Kérym , pélerin musulman , extrait de la traduction anglaise de ses Mémoires , avec des notes géographiques , historiques , &c. (1797) an V^e , *in-8^o*. 1 vol. fig.
15. Voyages de la Perse dans l'Inde , en 1442 — 44 , et du Bengal en Perse , en 1787 — 88 ; le premier traduit du persan , le second de l'anglais , avec une Notice sur les Révolutions de la Perse ,

- un Mémoire historique sur Persépolis, et des notes, (1798) an VI^e, in-18, 2v. fig.
16. Œuvres de P. Poivre, précédées de sa vie, et accompagnées de notes, (1797) an V^e, in-8^o. 1 vol.
17. Le Gulistan, ou le Parterre de Roses de Sa'ady, traduit du persan, avec la vie de l'auteur, insérée en grande partie dans le Magasin encyclopédique.
18. Le Béhâristân (le Séjour du Printems), Recueil d'Apologues et de Contes par Djamy, traduit du persan, et inséré par fragmens dans le Magasin encyclopédique et dans le Journal des Muses.

Le texte de cet ouvrage, ainsi que celui du Code des Loix de Djenguyz-Khân, est sous presse, à l'imprimerie de la République, pour former un volume in-8^o. dont le ministre de l'intérieur a ordonné l'impression pour nos classes.

Sous presse.

19. Mémoires asiatiques, ou Extraits des Mémoires de la Société asiatique de

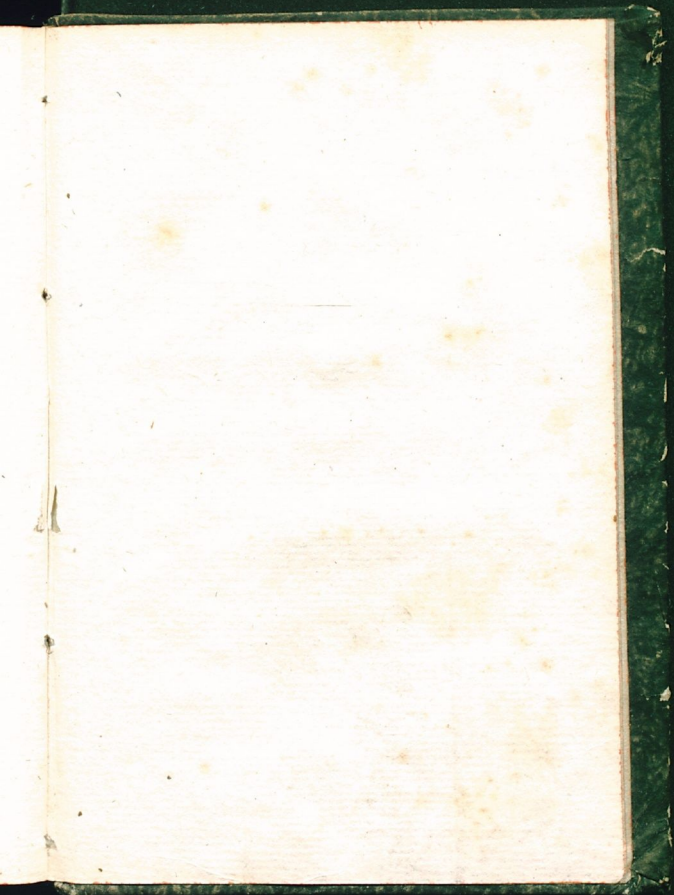
Calcutta, de celle de Batavia, traduits de l'anglais, du hollandais et de différentes langues orientales, *in-8°*.

20. Description géographique, historique et politique de Maroc et de Fez, par George Hoest, consul danois, traduite et augmentée de notes sur les productions, le commerce et l'industrie des Etats barbaresques, 1 vol. *in-4°*. orné d'une carte géographique et de 40 planches en taille-douce.

21. Cours de Littérature persane, consistant en Fragmens historiques, Contes, Apologues, Poésies, &c. tirés des meilleurs auteurs de cette langue, &c. imprimé en caractères originaux, avec des notes, &c. *in-8°*. 1 vol.

Nota. Ces deux ouvrages s'impriment par ordre et aux frais du gouvernement, à l'imprimerie de la République.

FIN DU CATALOGUE.







OB 139. 8

[3.]

S

M.C.





VOYAGES
DE
LA PERSE DANS L'INDE,
ET
DU BENGAL EN PERSE,

Le premier traduit du persan, le second
de l'anglais ;

Avec une Notice sur les Révolutions de la Perse, un
Mémoire historique sur Persépolis, et des notes ;

PAR L. LANGLÈS.

